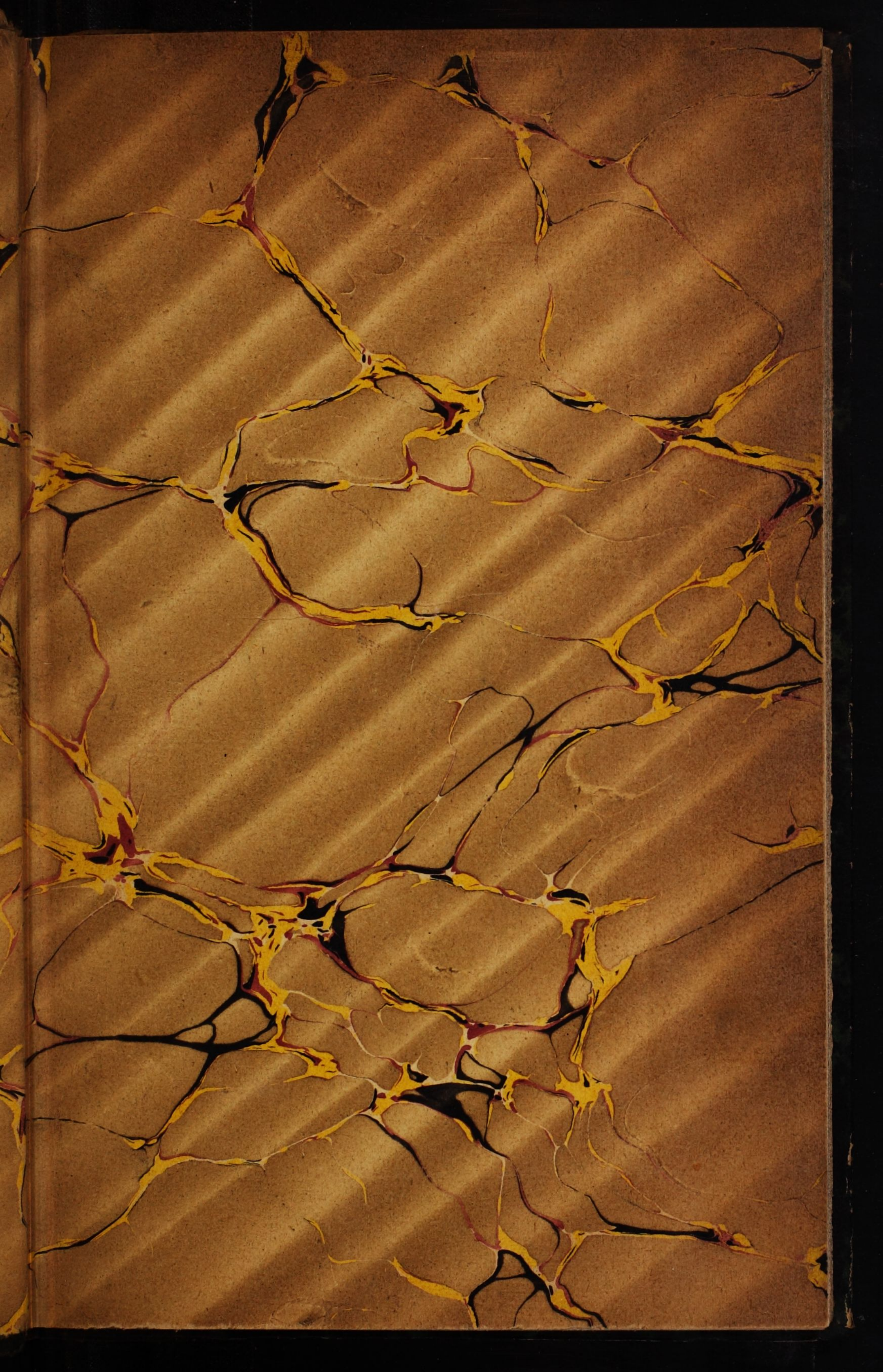
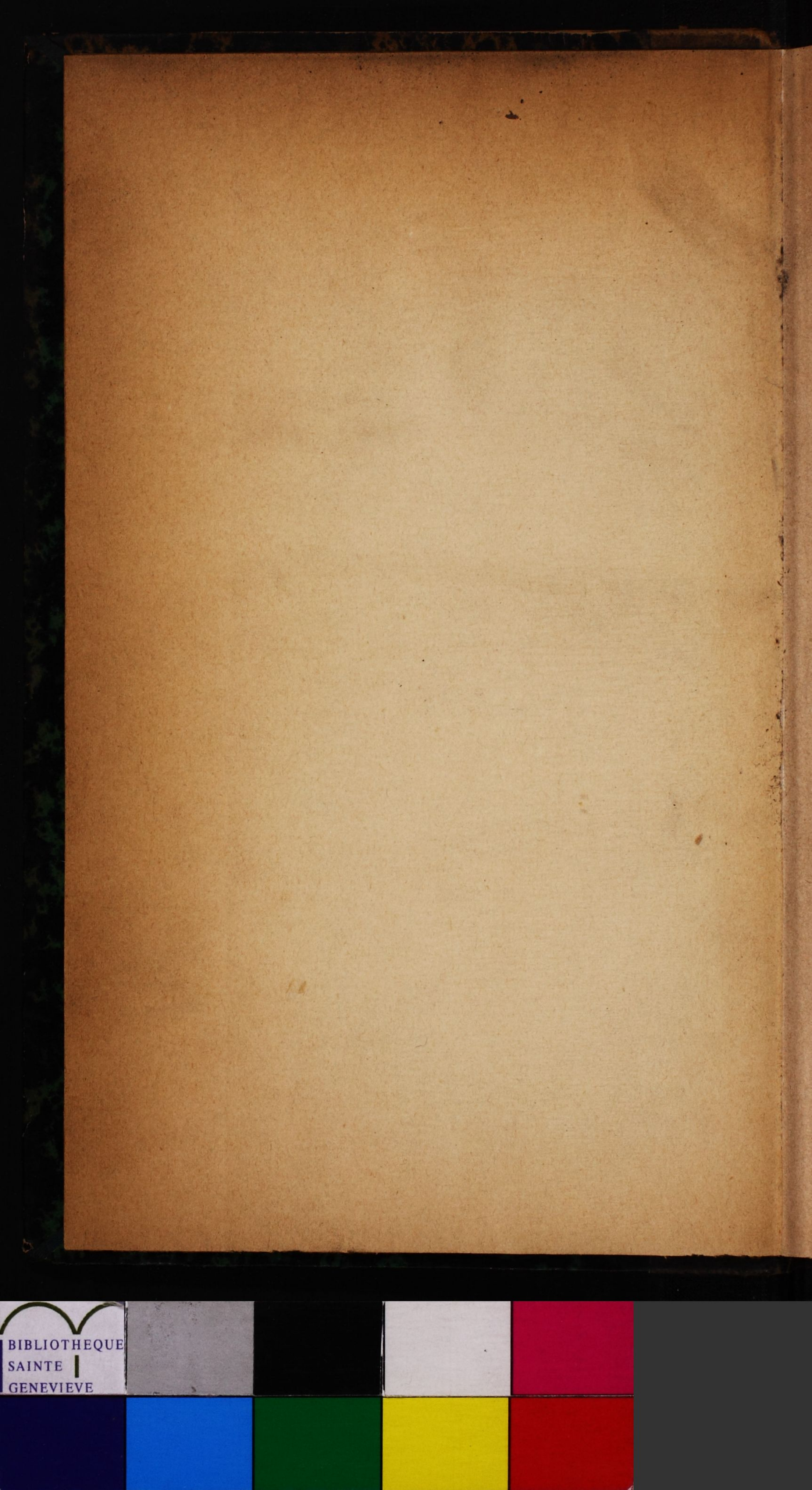









BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

Emm. Dionis du Séjour
médecin principal de 2e classe
de l'armée territoriale
Bibliothécaire du Comité technique
de santé, au Ministère de la Guerre.

EXPÉDITIONS

DE CHINE, COCHINCHINE, SYRIE

ET DU

MEXIQUE



PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

APERÇU

SUR LES

EXPÉDITIONS DE CHINE, COCHINCHINE, SYRIE

ET DU

MEXIQUE

PAR

Le Dr CHENU

Médecin principal d'armée, en retraite, Inspecteur général,
Directeur des ambulances auxiliaires, commandeur de la Légion d'honneur;

suivi d'une

ÉTUDE SUR LA FIÈVRE JAUNE

PAR LE Dr FUZIER

EXTRAIT DU SPECTATEUR MILITAIRE



PARIS

G. MASSON, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

1877

Les expéditions de Chine, de Cochinchine, de Syrie et du Mexique étaient à peu près complétement rédigées et allaient être livrées à l'impression lorsque la guerre Franco-allemande éclata et réclama impérieusement tout notre temps et toutes nos forces, — il fallait agir. — Depuis la paix, nous avons cru devoir retarder encore la publication de ces expéditions lointaines pour nous occuper exclusivement de l'histoire médicale de la désastreuse guerre de 1870-1871.

EXPÉDITION DE CHINE

On a dit avec raison que l'expédition de Chine était un des faits de guerre les plus remarquables et les plus extraordinaires de notre siècle.

L'enlèvement de tous les ouvrages défensifs depuis l'embouchure du Pei-ho jusqu'à Pékin, sur une étendue de près de 50 lieues; deux victoires en pleine campagne, la prise du palais impérial, l'occupation de la capitale, un traité imposé au chef d'un vaste empire au centre même de sa puissance, l'exercice du christianisme rendu à la liberté : tels sont les faits remarquables de cette audacieuse campagne.

Ces prodiges ont été accomplis par une poignée d'hommes à plusieurs milliers de lieues de la mère patrie; il a fallu vaincre d'énormes difficultés pour compléter l'organisation des troupes et assurer le fonctionnement des services dans un pays inconnu et où toutes les ressources étaient à créer. Des marches pénibles ont été surmontées sous un soleil brûlant qui a éprouvé les courages sans jamais les abattre.

Nous ne nous occuperons, dans ce travail essentiellement médical, que des faits de guerre depuis le débarquement à Tché-fou, le 8 juin 1860, en rappelant très-sommairement les motifs qui ont été causes déterminantes de la guerre.

Cependant nous croyons devoir consacrer quelques pages à des observations qui ne manquent pas d'intérêt, à l'em-

barquement des troupes et à leur transport de France à la mer de Chine. C'est pour nous l'occasion de parler des efforts de la marine et de nos confrères de l'escadre, dont les services ont été justement appréciés par les troupes de l'armée de terre; mais avant, disons un mot des armes chinoises, ce sera l'explication la plus simple du petit nombre de nos blessés et du peu de gravité des blessures. Les armes des Chinois sont défectueuses; on a remarqué quelques pièces de canon en bronze, d'un assez beau travail, mais sans moyen de régler le tir et placées sur des affûts d'une manœuvre difficile, d'autres pièces en fonte de tout calibre étaient plus ou moins grossières, et quelques-unes même étaient en bois et cerclées de cuir et de fer. Les fusils sont plus défectueux encore et de tout calibre, tous à mèche et d'une naïveté primitive; les balles pénètrent généralement peu avant dans les tissus, soit par faiblesse de la poudre, soit par déperdition de la force de projection; les flèches ne sont que des armes à peu près inutiles, mal ou très-capricieusement dirigées; elles ne font que des blessures insignifiantes.

Tout Tartare a sa corne à poudre pendue à la ceinture et le bras entouré d'une corde-mèche pour mettre le feu à son fusil. Cette mèche ayant continué à brûler sur ceux qui sont tombés sur le champ de bataille, a mis le feu à leurs vêtements, et bon nombre de morts ou blessés ont été ainsi lentement brûlés sur place et parfois carbonisés comme ceux qui jonchaient le pont de Palikia-ho. Par suite, leur corne à poudre prenait feu, et ces explosions rendaient le voisinage peu rassurant. Les Tartares font généralement tout ce qu'ils peuvent pour enlever leurs blessés et leurs morts, même sous le feu. Leur principal mobile est moins l'idée de secourir les blessés que de

pouvoir donner la sépulture à ceux qui succombent. »

Est-ce ici l'occasion de parler d'un mode d'empoisonnement assez fréquent parmi les Chinois? Laissons l'empoisonnement par l'opium, car il est le même partout, pour dire un mot d'un mode d'empoisonnement par les poissons rouges. C'est à la sœur supérieure de Ning-po que M. le Dr Gerrier doit ces curieux renseignements : « Comme nous vous l'avons dit lors de votre voyage à Ning-po, nous sauvons assez souvent les gens qui s'empoisonnent avec l'opium, en les faisant vomir à l'aide de l'émétique; mais nous n'avons jamais pu parvenir à faire vomir ceux qui s'empoisonnent avec une sorte de poisson. Les poissons dont il s'agit sont ces petits poissons rouges que l'on conserve par curiosité dans des bocaux et qui, en Chine, sont désignés sous le nom de kinn-yn, poissons dorés. Les Chinois les pilent tout frais et les délayent dans de l'eau. C'est cette singulière liqueur qu'ils avalent après avoir fumé l'opium. On dit aussi que ce poisson, mangé simplement, empoisonne sans que l'on puisse y porter remède, c'est vous dire combien nous vous serions reconnaissantes si vous pouviez nous indiquer quelque remède capable de provoquer un fort vomissement. » Le Dr Gerrier, auquel la demande de la charitable sœur était adressée, ne put conseiller que l'emploi de la sonde œsophagienne pour débarrasser l'estomac de son contenu.

Avant d'aborder l'histoire médicale de l'expédition de Chine, nous croyons devoir aussi faire observer que les travaux de ce genre, après les guerres, n'intéressent généralement pas assez ceux qui pourraient y trouver des éléments de réformes utiles. Ils sont cependant appréciés par les personnes qui s'occupent du sort de nos soldats, mais ils ne sont pas encouragés. Ils perdent d'ailleurs de leur

intérêt par le défaut inévitable d'actualité, parce qu'ils exigent au moins deux ans pour réunir les éléments officiels et officieux qu'il faut ensuite coordonner avant de pouvoir les livrer au public. En France, on lit peu les ouvrages sérieux, on préfère de beaucoup les romans, les fictions; il n'en est pas de même en Allemagne, en Russie, en Angleterre, où l'on profite plus souvent des renseignements utiles et où les perfectionnements ont un plus facile accès. Après la guerre, on se soucie peu de l'histoire médicale qui s'y rattache, parce que l'on considère les maux qu'elle entraîne comme ayant un caractère fatal. Cependant, dit un de nos confrères anglais, qui a fait un rapport sur l'expédition de Chine, la guerre de Crimée a prouvé que, s'il y a des misères inévitables, il y en a beaucoup qu'on peut considérablement adoucir. Si le lit de mort d'un soldat n'est pas un lit de roses, on peut en éloigner beaucoup de souffrances par des consolations, des encouragements, des soins qui rappellent la famille. Il est enfin certain que l'application plus scrupuleuse des règles de l'hygiène pourrait éviter beaucoup de maladies. Il est bien évident que ce n'est que par la connaissance des faits qu'on peut arriver à prendre les mesures que la charité commande, que le cœur de tous réclame, et qui n'est en définitive que l'accomplissement d'un devoir.

Nous avons lu avec le plus vif intérêt les rapports de nos confrères anglais MM. les Drs Rutherford et Muir, inspecteurs du service sanitaire, et nous y avons puisé les renseignements que nous donnons sur les pertes de nos alliés. Ces rapports indiquent les divers mouvements des divisions anglaises qui marchaient avec nos troupes, et ils n'offrent rien de particulier qui n'ait été noté dans notre journal de l'expédition. Ajoutons cependant quelques mots sur ces

rapports : Les Anglais, longtemps avant l'arrivée des Français, occupaient Hong-kong avec environ 3000 hommes, et déjà le Dr Nelson, chirurgien de l'état-major de la marine royale, avait fait connaître les pertes subies dans les diverses stations occupées pendant l'année 1859 ; il constatait que sur 17 000 malades ou blessés, il y avait eu 97 décès pour les blessés et 322 décès pour les malades. Sur le nombre des malades, il trouvait plus de 4000 vénériens. Dans un autre rapport du Dr Currie sur le premier semestre 1860, on voit que le nombre des malades et des décès n'est pas très-élevé, 7 % de malades et 3,8 % de décès sur l'effectif.

Bientôt à la suite de l'armée, indépendamment de 3000 coolies chinois engagés pour servir aux transports comme portefaix, on vit arriver des nègres, des Japonais et des natifs des trois présidences de l'Inde.

Des approvisionnements les plus complets avaient été envoyés d'Angleterre et de l'Inde, tout avait été prévu pour éviter une seconde édition de la campagne de Crimée. Plusieurs navires avaient été transformés en hôpitaux flottants, et pourvus de toutes les ressources médicales et chirurgicales des hôpitaux de Londres.

Avant le départ du mouillage dans le nord pour Peh-tang, un hôpital anglais avait été établi sur le rivage de la baie d'Odin, et un hôpital flottant devait y transporter les malades et les blessés. Les Anglais font souvent de la médecine préventive : ainsi quand il y a excès de travail ou de mauvaises conditions de travail, ils ont soin de faire des distributions supplémentaires, jour ou nuit, de thé, de pain ou de biscuit et de grog ; les officiers sanitaires de l'armée s'accordent parfaitement pour assurer que cette réconfortation et ces stimulants ont prévenu beaucoup de maladies. Le rap-

port du Dr Rutherford contient tous les conseils hygiéniques qu'il a dû proposer à la sanction de l'autorité militaire.

Divers traités avaient été signés en 1842 et 1844 entre la France, l'Angleterre et la Chine; l'inexécution de ces traités et la perfidie du gouvernement chinois avaient déterminé la France et l'Angleterre à s'emparer de Canton le 29 décembre 1857, des forts du Pei-ho à la fin de mai 1858, et à s'avancer jusqu'à Tien-tsin au mois de juin suivant. Là un nouveau traité signé le 27 devait être ratifié à Pékin. Les plénipotentiaires français et anglais se dirigeaient sans défiance sur cette ville, lorsque la petite flottille qui les escortait fut traîtreusement attaquée par les Chinois. Les Anglais perdirent environ 450 hommes tués ou blessés et les Français 15 marins et un officier.

Les alliés, ne disposant que de forces trop peu considérables, durent se retirer à Shang-haï pour attendre des ordres et du renfort. Cette perfidie ne pouvait rester impunie, et dès que la nouvelle de cet insuccès arriva en Europe, une expédition fut décidée par l'empereur des Français et la reine d'Angleterre (2 novembre 1859). Le commandement du corps français est confié au général Cousin de Montauban; celui du corps anglais est donné à sir Hope Grant.

Composition du corps français. — COUSIN DE MONTAUBAN, général de division, commandant en chef les forces de terre et de mer.

JAMIN, général de brigade, désigné comme devant au besoin remplacer le général en chef, 1re brigade.

COLLINEAU, général de brigade, 2e brigade.

46 officiers de toutes armes et de divers grades.

42 médecins des hôpitaux, des ambulances et des régiments.

8 pharmaciens.

40 officiers d'administration.

2 aumôniers.

1 médecin principal, médecin en chef. M. le Dr Castano.

MÉDECINS-MAJORS DE 1[re] CLASSE, MM. :

Gerrier, Didiot, France, Strauss, Larivière, Armand, Champenois, Béchade, Labouysse, Dufour, Dexpers, Mouret, Lespiau.

MÉDECINS-MAJORS DE 2[e] CLASSE, MM. :

Gronnier, Dezon, Viscaro, Hattute, Lasnier, Alezaïs, Azaïs.

MÉDECINS AIDE-MAJORS DE 1[re] CLASSE, MM. :

Maître, Frilley, Libermann, Giard, Bourot, Mathis, Tardy.

MÉDECINS AIDE-MAJORS DE 2[e] CLASSE, MM. :

Fée, Jean.

PHARMACIENS-MAJORS DE 1[re] CLASSE, MM. :

Lapeyre, Ollivier.

PHARMACIENS AIDE-MAJORS, MM. :

Festch, Debeaux, Strohl, Berquier, Judicis, Têtedoux.

Composition des brigades françaises.

1[re] *brigade*. — 2[e] bataillon de chasseurs, commandant Guillot de la Poterie.
101[e] régiment de ligne, colonel Pouget.

2[e] *brigade*. — 102[e] régiment de ligne, colonel O'Malley.
Infanterie de marine, colonel de Wassoigne.
Artillerie. Quatre batteries : colonel de Bentzmann
1 compagnie de pontonniers, 1 section de fuséens.
2 compagnies du génie, capitaines Thomas et Bovet. Lieut.-colonel Deroulède.
Gendarmerie. Train des équipages, ouvriers et infirmiers.
Cavalerie. 1 détachement de spahis et de chasseurs d'Afrique, 50 hommes, capitaine Mocquart.— Total 8000 hommes.

Effectif du corps anglais.

1[re] division,	général	John Mitchell.
2[e] division,	—	Robert Napier.
Cavalerie,	brigadier	Pattle.
Artillerie,	—	Crofton.
Service de santé,	—	D[r] Gordon

	officiers	troupes	troupes indiennes
Infanterie.	283	6058	3612
Cavalerie.	40	400	898
Artillerie..	25	876	160
Génie.....	6	95	160
	354	7429	4830
		12612	

29 *novembre.* — Les troupes françaises se rassemblent à Toulon et sont prêtes à embarquer, moins les chasseurs à pied et l'infanterie de marine, qui doivent partir des ports de l'Océan.

Le général Cousin de Montauban se rend à Toulon pour s'occuper du bien-être des troupes. Il prend toutes les dispositions qui doivent assurer la santé de tous. Indépendamment de la tenue réglementaire, il fait distribuer aux hommes une tenue de bord. Cette tenue se compose de 2 pantalons de toile, 1 blouse, 2 gilets de flanelle, 1 criméenne, 2 ceintures de flanelle, 2 cravates de laine, 1 casquette, enfin il obtient pour les officiers comme pour les hommes une large augmentation de solde. A terre les officiers toucheront avec une ration de vivres de campagne et la solde en station, un supplément journalier fixé à 12 fr. pour les officiers supérieurs et 9 fr. pour les autres officiers, le supplément pour les adjudants était de 4 fr. 50 par jour, les autres sous-officiers, caporaux et soldats avaient un supplément de solde égal au supplément de Paris, accru de 10 centimes par jour; deux mois de solde sont payés avant l'embarquement, et pendant la traversée, un mois.

Le général de Montauban reconnaît immédiatement qu'il y a encombrement des navires et qu'un voyage de 6000 lieues a des exigences bien différentes de celles d'une traversée

de quelques jours (1). Il demande que les relâches soient aussi fréquentes que possible, afin de permettre le ravitaillement en vivres frais. « Il est d'une bonne hygiène de multiplier les relâches; n'est-ce pas préparer le succès d'une expédition que de maintenir ceux qui doivent y prendre part dans les conditions physiques et morales les plus avantageuses? On n'ignore pas que la guerre a des nécessités fatales devant lesquelles il faudra toujours s'incliner; mais il ne faut pas oublier que l'hygiène réclame aussi ses droits, et que les règles si sages qu'elle conseille s'imposent quelquefois d'elles-mêmes en dépit de tous les obstacles. » (Dr Laure.) Mais l'opposition que rencontre le général en chef l'oblige à adresser ses réclamations au ministre de la guerre; « au lieu d'une armée, si l'on persiste, je n'aurai en arrivant à Shang-haï qu'un hôpital ».

La routine s'applique à tout; trop souvent les administrateurs oublient que les règlements ont été faits pour ceux dont le jugement inspire peu de confiance. Ils croient trancher victorieusement toutes les questions litigieuses, par ces mots sacramentels : « on a toujours fait ainsi, il y a des règlements dont nous ne pouvons pas nous écarter; le soldat doit savoir vivre de privations. »

Pour répondre à cette importante et trop juste réclamation du général, l'empereur charge un de ses aides de camp, le colonel Castelnau, d'aller à Toulon avec pleins pouvoirs pour donner satisfaction au général de Montauban,

(1) On a pu avoir la preuve des mauvais effets produits par l'encombrement sur les troupes et les équipages, après le débarquement à Peh-tang; la santé des équipages ayant plus d'espace et plus d'air à bord, s'est immédiatement bien trouvée de ces conditions hygiéniques, et déjà, pour ne citer que le 2e bataillon de chasseurs embarqué sur le *Rhône*, on avait remarqué qu'avant d'arriver au Cap, et du 15 au 30 janvier, ce bataillon avait compté beaucoup de fièvres typhoïdes, tandis que les matelots, qui occupaient de grands postes bien aérés, jouissaient d'une immunité complète.

qui sait que pour assurer le succès d'une campagne il faut d'abord conserver la santé du soldat et prévoir tous ses besoins; il sait que ce que l'on veut bien désigner sous le nom d'économie administrative, d'exigences administratives, n'est le plus souvent qu'une fatale erreur qui compromet l'économie des hommes bien plus encore que celle de l'argent. Il est pénétré de cette vérité que l'homme malade, parce que ses besoins ne sont pas satisfaits (dans toutes les campagnes on compte au minimum dix malades pour un blessé), sans parler des embarras, est une cause de dépenses bien plus ruineuses que ne le seraient des dispositions préventives en rapport avec la situation et les besoins du soldat en campagne. Il sait que les médicaments employés pour réparer le mal coûtent beaucoup plus que le pain, le vin et la viande, et, pour ne citer qu'un seul exemple, il sait que le sulfate de quinine que l'on est obligé de donner aux fiévreux par doses de quelques décigrammes représente, comme prix, dix fois et plus la valeur d'une nourriture suffisante pour prévenir le mal et maintenir les hommes dans le rang.

Par suite de la mission du colonel Castelnau, en présence de réclamations si justes, d'une évidence si palpable, il fut décidé qu'on noliserait un grand bâtiment, la *Reine des clippers*, pour recevoir le trop-plein des autres navires, et qu'indépendamment d'une relâche au Cap, on relâcherait à Ténériffe, à Singapour, à Hong-kong et à Shang-haï. La dépense qu'entraîne ce nolisement insuffisant sans doute, mais déjà important, soulage tous les navires et sauvera probablement la vie à plusieurs centaines d'hommes. Reste à faire le calcul de ce que coûte un homme embarqué en France et débarqué en Chine. Tous les navires auraient dû être pourvus d'un ventilateur comme celui de la *Garonne*. Chomel a dit, il y a déjà longtemps, qu'on peut avoir des

doutes sur l'efficacité de beaucoup de remèdes, mais que personne ne pouvait en avoir sur l'efficacité des moyens hygiéniques. La ventilation constante sur les navires chargés du transport des troupes à petite comme à longue distance est une nécessité impérieuse.

Ces dispositions arrêtées, les bâtiments prennent la mer dans l'ordre suivant :

Du 5 *au* 9 *décembre* 1859.

la Dryade, *le Calvados*, *le Jura*, *l'Entreprenante*, *la Nièvre*, *la Loire*, *le Rhin*, *la Garonne*, *l'Isère*, *le Rhône* partant de Brest.

Du 1er *au* 11 *janvier* 1860.

la Forte, *la Reine des clippers*, *la Persévérante*, *l'Andromaque*, *la Vengeance* partant de Brest, *la Renommée*, *l'Impératrice Eugénie*, *l'Européen*, *le Weser*, *le Japon*, *le Duperré*.

12 *janvier* 1860. — Le général Cousin de Montauban, son état-major et les chefs de service s'embarquent à Marseille sur le *Pauther* pour se rendre à Alexandrie (Égypte), de là sur la *Némésis*, qui par la mer Rouge les débarque à Pointe-de-Galle, où ils reprennent la mer pour Hong-kong. Ils arrivent à Hong-kong le 26 février, avant le corps expéditionnaire, afin de prendre les dispositions nécessaires au débarquement des troupes.

28 *février*. — Départ du général de Montauban pour Macao et Canton.

3 *mars*. — Retour du général à Hong-kong.

5 *mars*. — Le général s'embarque sur l'aviso à vapeur le *Forbin* pour Shang-haï. Il y arrive le 12 et retrouve les officiers de son état-major qui ne l'avaient pas accompagné à Canton.

Sous l'impulsion du général, on organise à Shang-haï un hôpital et des magasins près de la maison des missionnaires.

Installation du trésor, des services du campement et des subsistances, d'une manutention et d'ateliers. Confection de gabions, fascines, sacs à terre, échelles, etc.

Une commission de remonte est nommée pour l'acquisition de chevaux, tandis qu'une seconde commission de remonte est dans le même but envoyée au Japon. Ces deux commissions achètent environ 1100 chevaux qui, avec ceux envoyés de Manille, sont en grande partie réunis dans le courant de mai.

Création d'un corps des transports auxiliaires composé de 1000 coolies venus surtout de Canton. Ils sont organisés en cinq compagnies de 200 hommes chacune sous les ordres d'un lieutenant de vaisseau.

Fabrication et distribution à tout le corps expéditionnaire d'une espèce de chapeau-casque très-léger qui permet la circulation de l'air et atténue ainsi les effets d'une extrême chaleur. Chaque homme reçoit aussi un couvre-nuque, une natte en paille de riz qui servira de couchage et protégera la tente pendant le jour.

Approvisionnement de bambous et de cordes pour installer des abris.

Revenons un instant aux navires qui ont transporté nos troupes, et faisons l'histoire sommaire d'une si longue navigation, cela pourra servir d'instruction pour de si grandes entreprises. Nous allons retracer en peu de mots la situation sanitaire des navires en les classant par ordre alphabétique; nous connaîtrons ainsi une grande partie des influences qui ont agi sur la santé des troupes.

Le régime alimentaire à bord était généralement réglé ainsi qu'il suit : le matin à 6 heures et demie les hommes de l'équipage et la troupe recevaient du café, du biscuit et une ration d'eau-de-vie. Aussitôt après commençaient les corvées de propreté générale, lavage du pont et des bat-

teries, toilette des hommes. A midi et à 4 heures, repas copieux, viande salée ou bœuf frais, biscuit ou pain frais alternant convenablement; légumes secs de bonne qualité et fromage. A chaque repas un quart de vin. Les hommes sont groupés par dix; un caporal chef de plat préside à la distribution de la part de chacun. Voici quelle a été en moyenne la composition des rations et des repas à bord des navires : ils ont reçu :

Biscuit,	500 grammes	pendant	120	jours.
Pain,	60 »	»	60	»
Eau-de-vie, rhum ou tafia	0^{l},06	»	180	»
Vin,	0^{l},46	»	180	»
	Déjeuner.			
Café, 20 grammes; sucre, 25 grammes		»	180	»
	Dîner.			
Bœuf, 250 grammes		»	26	»
Lard, 225 »		»	128	»
Fromage, 120 »		»	26	»
	Souper.			
Légumes secs, 120 »		»	150	»
Riz, 60 »		»	30	»

Le dimanche, à l'inspection du commandant, une ration de vin de 23 centilitres était accordée aux hommes les mieux tenus. Mais cette gratification était prise sur le vin qui provenait des punitions infligées sous le nom de *retranchement de vin*. Cette punition est, croyons-nous, insuffisante pour la répression et nuisible à la santé.

A terre, la ration se composait, pendant la campagne, de :

Biscuit,	550	grammes.	Thé,	4	grammes
ou pain,	750	»	Viande fraîche,	300	»
Eau-de-vie, rhum	0^{l},06	centil.	*ou* conserve,	200	»
Vin,	0^{l},46	»	*ou* bœuf salé,	250	»
Café vert,	20	grammes.	*ou* lard salé,	225	»
ou café torréfié,	16	»	*ou* poisson salé,	225	»

Choucroute,	20	grammes.	Sel,	24	grammes
ou achards,	7 1/2	»	Huile d'olives,	8	centilitre.
ou oseille confite,	10	»	Vinaigre,	1	»
Graine de moutarde,	2	»	Charbon de terre,	4	kilogr.
Poivre *ou* piment,	15	»	*ou* charbon de bois,	1 20	

On donnait aux hommes, à titre de remboursement, du tabac d'Amérique, 10 grammes; le kilogramme se payait 1/2 piastre ou 2 fr. 16 centimes.

Jamais le soldat n'a mieux vécu qu'en Chine; sa ration, déjà supérieure à celle allouée dans les autres guerres, était facilement augmentée par les produits du pays que sa solde lui permettait d'acheter. Malheureusement cette existence matérielle facile amena des écarts de régime. Comme toujours, des marchands sont venus en Chine à la suite de l'armée avec les produits de leurs spéculations.

La monnaie étant inconnue, à part quelques sapèques, on divisait les piastres par moitié, quart ou 8e, à coups de hache.

Nous ne dirons qu'un mot des moyens employés pour combattre la monotonie de l'existence pendant une longue traversée; exercices gymnastiques, jeux, cérémonies religieuses tous les dimanches sur le pont, rien n'est négligé, et les rapports de quelques-uns de nos confrères de l'armée donnent les détails les plus intéressants.

Nous dirons aussi que sur plusieurs bâtiments on ne pouvait disposer que d'un espace très-restreint, et que les hommes, divisés par moitié, n'avaient qu'un hamac pour deux qu'ils occupaient par bordées.

L'*Andromaque*, transport à voiles, a deux chirurgiens de la marine : MM. Foll, de 1re classe, Lachâtre, de 3e classe. On compte à bord 792 hommes, officiers et troupe de

l'infanterie de marine, dont une compagnie venait de Rochefort, où sévissait la variole au moment de son départ. On constate 22 décès pendant le voyage de France en Chine et une moyenne de 19 malades par jour.

Départ de Lorient le 24 novembre 1859; arrivée au cap de Bonne-Espérance à la fin de février 1860.

Ce navire a eu sept mois de navigation et n'a relâché qu'une seule fois, au Cap, où les autorités n'ont pas permis de débarquement, parce qu'il y avait eu à bord 63 cas de variole et deux décès (ces deux morts ne portaient aucune trace de vaccine). Les maladies principales observées à bord sont :

Angine couenneuse, 16 cas jusqu'au 7 mai 1860; 9 décès.

Dysenterie, 14 cas. Coliques sèches, 4 cas dans l'océan Indien.

Scorbut en assez bon nombre.

Le *Calvados*, transport mixte, a deux chirurgiens : MM. Savina, de 2e classe, et Trouvé, de 3e classe.

On compte à bord 747 hommes passagers, dont 30 officiers du 101e de ligne; artillerie; 3 médecins de l'armée de terre : MM. Larivière, médecin-major, Champenois et Dufour, aides-majors; 1 pharmacien, M. Lapeyre. 8 décès pendant le voyage.

Départ de Toulon, 7 décembre 1859. 8 avril 1860, archi pel des îles de la Sonde; 10 avril, rade de Batavia, les officiers descendent à terre; 19 mai, Woo-sung.

Ce navire est particulièrement chargé de matériel. Il y a eu quelques cas de variole, 1 cas d'hépatite et 31 cas d'hé méralopie.

La *Dryade*, transport mixte, a 2 chirurgiens : MM. Huguet, de 2e classe, Piesvaux, de 3e classe.

On compte à bord 970 passagers, environ 42 officiers du

102e de ligne, dont le général Collineau; 3 médecins : MM. Castano, médecin en chef, France et Armand, médecins-majors. 200 hommes d'équipage.

Départ de Toulon le 5 décembre. Le 9, Gibraltar; le 13, Madère; 31, passage de la ligne; 7 février, cap de Bonne-Espérance; relâche, le 1er avril, en vue de Java; 7 avril, mer de Chine; 9, Singapour; 24, Hong-kong; 1er mai, départ pour Shang-haï; 14, île Chusan; 19, Woo-sung. Décès, 8. De plus, un officier qui s'est noyé accidentellement dans la rivière de Shang-haï.

Pendant le voyage on a observé 9 cas de fièvre typhoïde, 3 décès, quelques cas d'angine couenneuse et de dysenterie, 2 cas de colique sèche entre les tropiques, 7 cas de rhumatisme articulaire aigu, 2 cas d'aliénation mentale, quelques cas de conjonctivite et d'otite.

Le *Duperré*, transport à voiles, a 7 chirurgiens : MM. Chabassu, chirurgien principal, Vidal et Dubois, de 2e classe, Breton, Gariel, Braconnot et Massin, de 3e classe; pharmaciens : MM. Lemoine, Bourayn et Pernet.

Départ de Toulon le 11 janvier. Effectif, 309 passagers, dont 17 officiers.

Décès, 3 hommes. Ce navire a relâché 3 fois : à Ténériffe, au Cap et à Singapour. On y a observé quelques cas de cholérine, particulièrement du Cap à Singapour, quelques cas de rhumatisme articulaire aigu et d'assez nombreux cas de scorbut.

Le *Duperré* passe le dernier au Cap et prend, le 3 février 1860, les convalescents parmi les malades laissés par les autres bâtiments. Arrivé en Chine, ce navire est désigné comme vaisseau hôpital en station à Tché-fou.

L'*Entreprenante*, transport à vapeur, a 2 chirurgiens : MM. Boelle, de 2e classe, Gauchereau, de 3e classe.

Effectif, 1081 hommes du 101e de ligne, 539 officiers, le général Jamin, 1 médecin-major, M. Dexpers-Faudoas. Équipage, 200 hommes. 12 décès.

Départ de Toulon le 8 décembre, relâche au Cap le 31 janvier. — Au Cap, après bien des difficultés, deux salles de 16 lits chacune à l'hôpital et 100 lits à la caserne sont mis à la disposition de l'armée. M. le docteur Dexpers est débarqué le 3 février pour le service des malades laissés au Cap; il se rembarquera le 3 avril sur le *Duperré*, ne laissant que 5 malades aux soins des médecins anglais; il se loue beaucoup de la bienveillance des officiers et médecins anglais. — Les relâches au Cap ont donné lieu à quelques abus inévitables; les vins alcooliques du pays en ont été l'occasion principale. Il a été facile de constater quelques défaillances et de la nostalgie.

On a observé pendant la traversée 12 cas de fièvre typhoïde, donnant 6 décès; un assez grand nombre de cas de scorbut, 31 cas d'héméralopie, 18 cas de conjonctivite et 33 cas d'otite épidémiques.

Hôpital anglais et lazaret des varioleux au Cap, du 3 février au 3 avril : entrés 57, évacués 45, dont 16 sur France, ne pouvant pas faire la campagne. 7 morts, 5 restants et évacués bientôt pour rejoindre. Parmi ces malades, on comptait 15 hommes atteints de fièvre typhoïde et 6 phthisiques. Le 101e malade fournissait 7, le 102e 5, le bataillon de chasseurs 8, l'artillerie 3, l'infanterie de marine 3.

L'*Entreprenante* a été désignée dans la mer de Chine pour recevoir les malades. A la fin de la guerre, après le passage de l'armée à Tien-tsin, où la variole existait, ce bâtiment a eu 3 varioleux vers la fin de novembre.

L'*Européen* a 2 chirurgiens : MM. Vesco, de 2e classe, et Pillerault, de 3e classe.

Effectif, 417 passagers. Décès, 2. Départ, premiers jours de janvier; il y a eu quelques cas d'angine couenneuse et de variole, 2 cas de colique sèche dans l'océan Indien.

La *Forte*, transport à voiles, a 2 chirurgiens : MM. Sabatier, de 1re classe, et Soboul, de 3e classe.

Effectif, infanterie de marine, 700; décès, 6.

Départ de Cherbourg. Ce navire a eu 5 mois et demi de navigation et n'a fait qu'une seule relâche au Cap. Pendant cette première partie du voyage, il y a eu une épidémie de fièvre pernicieuse; on a constaté beaucoup de fièvres intermittentes récidivées sur des hommes ayant servi dans les colonies; 2 cas de scarlatine; cette maladie régnait à Cherbourg; 7 cas de rhumatisme articulaire aigu et un assez bon nombre de cas de scorbut. Le mauvais état de la mer, pendant quinze jours, sous l'équateur, n'a pas permis d'ouvrir les sabords et il en est résulté une grande humidité. La *Forte* a eu quelques avaries par un échouage à l'entrée de la rivière de Shang-haï.

La *Garonne*, transport à vapeur, a quatre chirurgiens : MM. Villaret, de 1re classe, Gayme, de 2e classe, Col et Olmetta, de 3e classe; 1 pharmacien, M. Grosbon.

Effectif, 102e de ligne, 712 hommes, dont 29 officiers, le lieutenant-colonel d'artillerie de Grandchamp; décès, 0.

Départ, premiers jours de janvier. Ce navire n'a pas eu un seul cas de fièvre typhoïde. Cette immunité est due à ce que la *Garonne* était le seul navire pourvu d'un ventilateur qui a fonctionné sans interruption pendant toute la durée du voyage. On ne signale que des indispositions légères et 23 cas d'héméralopie.

L'*Impératrice Eugénie*, bâtiment à vapeur, a 3 chirur-

giens : MM. Romain, de 1re classe, Hennecart, de 2e classe, et Aude, de 3e classe.

Effectif, 600 hommes; décès 5.

Départ, premiers jours de janvier. Ce navire compte 5 cas d'angine couenneuse, dont 2 décès; une note porte une amputation de deux orteils.

L'*Isère*, transport à vapeur, a 2 chirurgiens : MM. Bonnaud, de 2e classe, Borchard, de 3e classe.

Effectif, 86 hommes, dont 9 médecins et 2 pharmaciens; décès, 0. Pas d'encombrement.

Départ le 9 décembre 1859. Ce navire est chargé d'un matériel d'ambulance et du harnachement de l'artillerie. Les médecins de l'armée sont : MM. Strauss et Gronnier, médecins-majors; Souquet, Azaïs, Frilley, Giard, Mathis, Tardy et Bourot, aides-majors; MM. Debeaux et Têtedoux, pharmaciens.

Le 17 mai, ce navire touche une roche et se perd dans la rade d'Amoy. Les troupes et l'équipage sont transbordés sur la *Saône* et sur deux bâtiments anglais; on a pu sauver une partie du matériel, mais on a perdu un grand nombre de bœufs, des provisions de poudre et une réserve de souliers de troupe.

Le *Japon*, bâtiment à vapeur, a 2 chirurgiens : MM. l'Helgouach, de 2e classe, et Mondot, de 3e classe.

Effectif, 432 hommes; décès, 0.

Départ, premiers jours de janvier. On a observé 10 cas de colique sèche dans l'océan Indien et la mer de Chine. — Après la guerre, ce navire a transporté les malades de l'armée à Suez.

Le *Jura*, transport à vapeur, a 2 chirurgiens : MM. Bourayne, de 2e classe, et Thinus, de 3e classe.

Effectif, 740 hommes, dont 28 officiers.

Départ de Toulon le 8 décembre 1859; décès, 3. Le 25 mai, arrivée à Woo-sung; ce navire transporte des détachements d'artillerie, de pontonniers et du génie, deux médecins de l'armée : MM. Labouysse, médecin-major, et Maître, aide-major; on ne signale que quelques cas de rhumatisme articulaire aigu.

La *Loire*, transport à vapeur, a 2 chirurgiens : MM. Nettre, de 2e classe, et Lecouture, de 3e classe.

Effectif, 86 hommes, dont 22 officiers; décès, 1.

Départ de Toulon le 8 décembre 1859. Ce navire est chargé surtout de matériel des hôpitaux, du campement, des subsistances et de munitions; il a à bord un médecin aide-major, M. Guérin, un détachement de gendarmerie et d'infirmiers. On a observé quelques cas de rhumatisme articulaire aigu, 14 cas de conjonctivite et 15 cas d'otite épidémiques; enfin quelques diarrhées cholériformes pendant le voyage de Hong-kong à Woo-sung.

La *Nièvre*, transport à vapeur, a 2 chirurgiens : MM. Coppale, de 2e classe, et Moreau, de 3e classe.

Effectif, 123 hommes, dont 29 officiers; décès, 1.

Départ de Toulon le 8 décembre. Ce navire est particu lièrement chargé de matériel; le personnel médical embarqué comprend 6 médecins : MM. Gerrier et Mouret, médecins-majors; Alezaïs, Lasnier, Libermann et Fée, aides-majors; 3 pharmaciens : MM. Ollivier, Strohl et Judicis; officiers d'administration et infirmiers.

On n'a observé que quelques cas de rhumatisme aigu et un cas de colique sèche entre les tropiques, de France au Cap.

La *Persévérante*, transport à voiles, a 2 chirurgiens : MM. Lalluyeaux-d'Ormoy, de 1re classe, et Jéhanne, de 3e classe.

Effectif, infanterie de marine, 720 hommes; décès, 9.

Départ dans les premiers jours de janvier; ce navire compte 7 mois 1/2 de navigation et il n'a relâché qu'une seule fois au Cap. Les maladies observées sont des fièvres typhoïdes et le scorbut; on a compté 29 cas d'angine ulcéreuse.

La *Reine des clippers*, bâtiment de commerce.

Effectif, 452 hommes, dont 14 officiers d'artillerie, et du génie, et des ouvriers d'administration; décès, 11.

Départ de Toulon le 1er janvier 1860, relâche à Ténériffe jusqu'au 21; plusieurs cas d'insolation, 8 décès; arrivée au Cap le 11 mars; le mauvais temps y retient plus de quinze jours le bâtiment qui perd ses ancres. Départ 1er avril et arrivée le 5 mai à Java.

Ce navire avait à bord M. Béchade, médecin-major; il était chargé d'un matériel considérable d'hôpital, de campement et d'habillement. La *Reine des clippers* a pris feu le 3 juin 1860, près de Hong-kong, et presque tout son matériel a été brûlé, ainsi qu'une provision considérable de charbon; il s'est échoué à la pointe d'une des îles de Ladrone. Les troupes ont débarqué et attendu sous tentes le *Desroulède* et la *Durance*, qui les ont transportées à Hong-kong; là, le *Shang-haï* les embarqua et les conduisit à Woo-sung.

La *Renommée*, frégate à vapeur; le vice-amiral Charner y arbore son pavillon le 24 avril 1860; elle a 3 chirurgiens: MM. Laure, chirurgien en chef de l'escadre, Touchevier, de 2e classe, et Vidaillet, de 3e classe.

Effectif, 514 hommes; décès, 4.

Départ, premiers jours de janvier. Ce bâtiment comptait beaucoup de jeunes marins et a eu beaucoup de malades au mouillage de Peh-tchéli. Pendant le voyage on a observé surtout des maladies des voies respiratoires; 1 cas de co-

lique sèche entre les tropiques, de France au Cap, 2 cas de choléra sporadique, l'un dans l'Atlantique, l'autre à Singapour. Le 20 juin, les fièvres paludéennes sévissent sur l'équipage à la suite d'un séjour prolongé à Woo-sung.

Le *Rhin*, transport à vapeur, a 2 chirurgiens : MM. Delmas, de 2e classe, et Roux, de 3e classe.

Effectif, 90 passagers, dont 23 officiers ; décès, 4.

Départ de Toulon le 8 décembre 1859. 28 mai, Woo-sung. Ce navire est particulièrement chargé de matériel, avec 6 médecins de l'armée : MM. Didiot et Lespiau, médecins-majors, Viscaro, Hattûte, Dezon et Jean, aides-majors ; 1 pharmacien, M. Berquier. On a observé quelques cas d'angine couenneuse et 1 cas d'hépatite.

Le *Rhône*, transport mixte, a 4 chirurgiens : MM. Leconiat, de 1re classe, Faucheraud, de 2e classe, Aurillac et Lelarge, de 3e classe ; 1 pharmacien, M. Butel.

Effectif, 912 hommes, dont 37 officiers du 2e bataillon de chasseurs ; décès, 9.

Départ de Brest le 14 septembre 1859. Le 2e bataillon de chasseurs venait de Paris, où régnait la fièvre typhoïde ; aussi pendant le voyage a-t-on observé 32 cas de cette maladie ; quelques cas d'angine et de variole, 5 cas de colique sèche entre les tropiques, de France au Cap, 2 cas d'aliénation mentale et quelques cas de conjonctivite et d'otite. Après le passage des troupes à Tien-tsin, où l'on comptait beaucoup de varioleux, et après le rembarquement, le *Rhône*, du 15 au 30 novembre, a eu 11 varioleux. D'après M. le docteur Leconiat, il y a eu à bord, du 17 décembre 1859 au 23 décembre 1860, 27 décès.

La *Vengeance*, transport à voiles, a 2 chirurgiens : MM. Lagarde, de 1re classe et Haisteault, de 3e classe.

Effectif, infanterie de marine, 511 passagers, 200 hommes d'équipage.

Départ de Lorient le 22 novembre 1859. 23 mai, à Woosung ; ce navire a 5 mois 1/2 de navigation et n'a fait qu'une seule relâche au Cap, le 1er février 1860. On a constaté 176 cas de scorbut, du Cap aux mers de Chine, 31 cas de conjonctivite et 27 cas d'otite épidémiques, quelques cas de fièvre typhoïde, de fièvre intermittente récidivée, d'angine couenneuse et de rhumatisme articulaire aigu, 11 cas d'héméralopie. A son arrivée en Chine, la *Vengeance* avait 150 malades qui ont été évacués en partie sur l'hôpital de Macao.

Le *Weser*, transport à vapeur, a 2 chirurgiens : MM. Gantelme, de 1re classe, et Testewuide, de 3e classe. Effectif, 433 hommes; décès, 0.

Départ dans les premiers jours de janvier. Ce bâtiment en fer était chargé de canonnières démontées; on y a observé quelques cas de variole, d'angine couenneuse, et 5 cas de colique sèche dans l'océan Indien et les mers de Chine.

Désigné le 13 août pour transporter du Peh-tchéli à Suez les malades à rapatrier, il a dû toucher à Tche-fou, Hongkong et Saïgon. Pendant ce voyage, il a reçu 107 malades et en a perdu 21, après avoir subi une épidémie de dysenterie. Le docteur Gantelme attribue la propagation de cette maladie aux émanations provenant des matières alvines dysentériques; tous les malades étant placés dans le faux-pont.

Nous ne ferons que citer, dans leur ordre alphabétique, quelques autres bâtiments, les avisos et canonnières qui ont concouru à cette glorieuse expédition. Ce sont :

l'Alarme,	l'Avalanche,	le Contest,	la Didon,
l'Alhambra,	la Capricieuse,	le Desroulède,	la Dordogne,

la Dragonne,	la Fusée,	le Marceau,	le Norzagaray,
le Duchayla,	la Gironde,	la Marne,	l'Ondine,
la Durance,	la Grenada,	la Meurthe,	le Phlégéton,
l'Écho,	le Hong-kong,	le Météore,	le Prégent,
le Fi-loong,	le Kien-chan,	la Mitraille,	le Primauguet,
le Forbin,	le Laplace,	le Monge,	la Saône,
la Formosa,	le Lily,	la Némésis,	le Schamrock.

M. le docteur Laure, chirurgien en chef de l'escadre, fait connaître qu'il y a eu 109 décès pendant le voyage de France en Chine, sur un effectif d'environ 12 000 hommes, passagers et équipages. Il ajoute que 5 bâtiments à voiles, avec un effectif de 3765 hommes, ont eu 45 décès, tandis que 13 bâtiments à vapeur, avec un effectif de 8117 hommes, ont eu 64 décès. Différence énorme en faveur des bâtiments à vapeur.

21 *avril.* — Prise et occupation de l'île de Chusan par les troupes alliées. Les Français occupent les forts et les portes de Tianghae, capitale de l'île ; les Anglais, une caserne et la rade ; on y établit, le 3 décembre 1860, un petit hôpital qui a reçu seulement 20 malades et qui a été promptement supprimé.

1er *mai.* — Arrivée à Woo-sung de l'*Entreprenante* et de la *Garonne*, avec une première partie des troupes, qui sont consignées à bord par prudence contre les atteintes de la syphilis.

3 *mai.* — Quartier général à Shang-haï. — *Ordre général.* — « Soldats de l'armée expéditionnaire, envoyés en Chine par S. M. l'empereur, vous venez de débarquer, après une longue et pénible traversée, sur ce sol qui doit être témoin de vos succès. S. M. l'empereur, dans sa haute sollicitude pour vous, a fait pourvoir largement à tous vos besoins. Vous n'aurez à lutter que contre des ennemis nombreux, mais sans unité de commandement, et par conséquent sans

unité d'action. Il n'y a à craindre pour vous que votre trop bouillante ardeur, qu'il faut modérer à la voix de vos chefs.

» Vous vous rappellerez aussi que vous ne faites la guerre qu'aux hommes armés, et vous respecterez les populations paisibles et inoffensives qui vous accueilleront partout; vous ne démentirez pas le caractère de générosité qui est une des gloires de notre armée, et vous ne m'obligerez pas à déployer une sévérité inflexible envers ceux qui se rendraient coupables de méfaits que l'honneur réprouve. Je ne vous rappelle pas ce que je vous ai dit dans un ordre du jour précédent, relativement à l'entente cordiale qui doit exister entre nous et nos braves alliés; l'union qui a régné entre les deux armées devant Sébastopol sera encore plus intime en Chine, où nous aurons à combattre à 4000 lieues de l'Europe un ennemi commun. Ce que je recommande avant tout à la sollicitude et à la surveillance de vos chefs, c'est que vous suiviez scrupuleusement les prescriptions relatives aux soins de santé qui vous ont été indiqués par l'ordre du jour n° 17, et je ne doute pas que, dans votre intérêt personnel, vous les seconderez par votre exactitude à vous y conformer.

» Le général en chef, COUSIN DE MONTAUBAN. »

17 *mai.* — Perte du transport l'*Isère* dans la rade d'Amoy.

19 au 28. — Arrivée de 8 bâtiments avec de nouvelles troupes.

26 *mai.* — Quartier général à Shang-haï. — « Pendant toute la durée de la campagne, MM. les médecins chefs de service, près des corps de troupe, devront faire parvenir tous les dix jours, le 1er, le 10 et le 20 de chaque mois, au chef du service médical, un tableau indiquant :

1° l'effectif des hommes constituant le corps;
2° — des malades à la chambre ou sous toile;
3° — de ceux envoyés aux hôpitaux;
4° — des morts aux hôpitaux et des tués par l'ennemi;
5° — des blessés avec indication sommaire de la nature de la blessure;
6° — des réformés, des évacués et des sortis des hôpitaux.

» On entrera dans quelques détails sur l'ensemble du service sanitaire, sur l'hygiène, la climatologie et la situation topographique des troupes. On indiquera les mesures qu'on aura conseillées pour prévenir les épidémies ou pour les combattre.

» Le général en chef, COUSIN DE MONTAUBAN. »

Les Anglais se rendent de Hong-kong à la baie de Talien-houan, où les troupes se réunissent par des arrivages successifs aux camps de Victoria-bay et de Hands-bay.

1 *juin.* — Les Français partent de Woo-sung pour la presqu'île de Tché-fou, point de leur ralliement. Des forces suffisantes sont laissées sur les points dont il fallait assurer la sécurité : Hong-kong, Canton, Chusan, Shang-haï.

8 *juin.* — Débarquement sans résistance et au cri de Vive l'empereur! à Tché-fou, au nord-est de la ville de Yentaï. Établissement du camp. Les hommes font des gourbis à l'aide de bambous. Pendant les premiers jours du débarquement à Tché-fou, la diarrhée se montra assez générale pour inspirer une crainte d'épidémie; cette disposition est attribuée à l'influence du climat et surtout au passage du régime sec du bord au régime frais; elle n'a pas eu de suite.

9 *juin*. — Les marchands chinois viennent jusque dans le camp; ils apportent d'abondantes provisions, légumes frais, bétail, volaille, poisson, gibier et fruits à des prix excessivement bas. Cette nourriture fraîche et variée fait grand bien et grand plaisir à tous. — Établissement d'un hôpital de 150 lits; ouvert le 13 juin 1860, il a été évacué complétement sur Shang-haï le 20 février 1861. Les médecins de cet hôpital provisoire étaient MM. Strauss, Béchade, Azaïs, Souquet, Frilley, Mathis et Tardy. On y a reçu 758 hommes, dont 23 vénériens; les autres étaient fiévreux ou très-éprouvés par une si longue navigation.

Les fours de campagne fonctionnent et les navires fournissent les rations de vin. On trouve à acheter une trentaine de mulets. — Un marché s'organise au milieu du camp.

Dès les premiers jours de juin (3), il avait fallu prendre des dispositions pour défendre les établissements de Shang-haï qui se trouvaient loin de l'armée et qui étaient menacés par les rebelles chinois dont les bandes parcouraient la province. Un petit corps de 600 marins et d'infanterie de marine occupe la ville et ses abords. Des détachements avaient été aussi laissés par les Anglais pour assurer la sécurité à Hong-kong, à Canton, à Chusan et à Shang-haï. Un hôpital est établi dans la ville, et il s'ouvre le 15 juin 1860; nous donnons sa situation plus loin pour 1860, 1861 et 1862. Il a été cédé à la marine le 1er avril 1862; le personnel médical de l'armée de terre comprenait : MM. France, Labouysse, Dufour, Viscaro, Maître et Bourot.

1er *juillet*. — Violent orage, à 3 heures de l'après-midi.

2 *juillet*. — Le général de Montauban s'embarque pour Tché-fou, où il arrive le 6. Il s'occupe immédiatement et avec une grande activité de l'organisation de tous les services.

11 *juillet*. — Reconnaissance par des officiers de l'armée

et de l'escadre embarqués sur le *Saïgon* et l'*Alhambra*, sur la côte du Peh-tcheli; cette reconnaissance rentre le 16 juillet. — Pluie d'orage pendant 2 jours. Diarrhée à laquelle presque personne n'échappe et se montrant chez quelques-uns à l'état de cholérine.

19 *juillet.* — Il est décidé que le débarquement, pour commencer les hostilités, se fera à Peh-tang.

20-25 *juillet.* — Embarquement à Tché-fou sur les bâtiments de l'escadre de toutes les troupes, de l'artillerie, des chevaux et du matériel. Les troupes sont ainsi distribuées :

Le Forbin : général en chef et état-major, 12 passagers, 22 chevaux.

Le Saïgon : état-major, 8 passagers.

L'Entreprenante : général Jamin, 101e de ligne, 44 officiers, 1065 hommes, 86 chevaux et mulets, 200 coolies.

La Vengeance : 14 officiers, 347 hommes du 101e de ligne.

Le Rhône : 37 officiers, 827 hommes, chasseurs à pied, 41 chevaux.

La Dryade : général Collineau, 49 officiers, 1206 hommes du 102e de ligne, 69 chevaux.

La Garonne : 27 officiers, 716 hommes du 102e de ligne, infanterie de marine, gendarmerie, 180 chevaux ou mulets.

La Persévérante : 18 officiers, 440 hommes, infanterie de marine.

La Némésis : 11 officiers et 320 hommes, infanterie de marine.

Le Jura : 18 officiers, 349 hommes, artillerie, génie et 1 batterie, 144 chevaux, 100 coolies.

Le Calvados : 16 officiers, 337 hommes, artillerie, génie, 1 batterie, 163 chevaux, 100 coolies.

La Loire : 6 officiers, 91 hommes, artillerie, 1 batterie, 77 chevaux, 50 coolies.

La Saône : 3 officiers, 2 médecins, 70 hommes, 70 chevaux, 50 coolies; matériel d'ambulance.

Le Rhin : 3 officiers, 91 hommes, 70 chevaux, 50 coolies.

La Gironde : 3 officiers, 2 médecins, 70 hommes, 70 chevaux.

La Nièvre : 15 officiers, 168 hommes, 77 chevaux, artillerie.

La Marne : 7 officiers, 129 hommes, 53 chevaux, artillerie, génie, équipage de pont.

La Meurthe : 15 officiers, 9 médecins, 110 hommes, 43 chevaux.

Le Shang-haï : 9 officiers, 60 hommes, 60 chevaux, train.

Le Weser : 39 officiers, 160 hommes, administration, 300 coolies.

Les Français laissent à Tché-fou, pour la défense du camp, 200 hommes d'infanterie, 1 vaisseau hôpital, le *Duperré* et l'*Andromaque;* les Anglais laissent, dans le même but, à Talien-houan, 300 hommes et 1 vaisseau hôpital.

Pendant le séjour à Tché-fou, quelques hommes sont morts de diarrhée cholériforme, d'accès pernicieux et de congestions cérébrales. Parmi les malades entrés à l'hôpital de Tché-fou, il y a eu 78 coolies et 5 tagals; 9 sont morts. Les coolies étaient particulièrement atteints de gale invétérée et de syphilis.

27 *juillet.* — Les navires français et anglais arrivent dans le golfe de Peh-tcheli et mouillent à peu de distance de Peh-tang.

28 *juillet.* — Reconnaissance de la rivière.

29 *juillet.* — On s'aperçoit qu'il n'y a pas assez de fourrage pour les bœufs et les chevaux, et l'on est obligé de distribuer des tourteaux et des graines de coton, mais ce régime fait périr quelques animaux par suite de gonflement.

1er *août.* — Débarquement sans obstacle, mais non sans difficultés, à une lieue du fort de Peh-tang, terrain vaseux, lieu infecte où gisaient beaucoup d'animaux morts et sans cesse déplacés par le flux et le reflux; mais ce point était indiqué à l'exclusion d'autres, et les considérations hygiéniques ne devaient pas arrêter le mouvement.

Ce débarquement se fait à l'aide de chaloupes, de jonques remorquées par des canonnières; mais toute l'armée, officiers et soldats, est obligée de sauter à l'eau à distance du rivage et de gagner la terre dans l'eau et dans la boue, les embarcations ne pouvant, malgré leur faible tirant d'eau, aborder la terre ferme. A l'approche des maisons, de larges fossés sont remplis d'excréments et de toutes

sortes d'ordures. Ce débarquement comprend 2000 Français et autant d'Anglais avec artillerie et une section d'ambulance. Les troupes ont bivouaqué cette nuit avec leurs vêtements mouillés.

Ces troupes s'emparent sans résistance du pont de Peh-tang, sur le Peh-tang-ho, elles occupent bientôt la chaussée qui du fort conduit à Sin-ho.

Des reconnaissances s'avancent jusqu'au fort, qui est abandonné par l'ennemi et dont les canons sont en bois, cerclés de fer. Cependant il est miné, et le génie parvient à découvrir les batteries à pierres destinées à mettre le feu; il les détruit.

2 *août*. — Dès le matin, occupation du fort et de la ville, qui compte environ 3000 âmes. « Toute la population consternée avait fui à l'approche des troupes; des Chinois avaient donné la mort à leurs femmes et s'étaient suicidés après; beaucoup avaient abandonné leurs maisons. De malheureuses femmes étaient retirées des puits à demi mortes; des enfants immolés par leurs parents, des cadavres gisant dans presque toutes les maisons, donnaient un spectacle des plus douloureux. » Des secours ont été donnés aux survivants par l'ambulance active, dont le personnel médical se compose de MM. les docteurs Gerrier, médecin en chef, Mouret, Alezais, Lasnier, Libermann et Fée. Cette ambulance s'établit dans une pagode qui peut donner abri à environ cent hommes. Une section de réserve a été laissée à Sing-ho, avec M. le docteur Didiot. On signale quelques scènes de pillage dont les coolies au service de l'armée et les troupes indiennes se rendent coupables.

3 *août*. — Débarquement à Peh-tang de la seconde partie des troupes, du matériel nécessaire et des vivres. Une reconnaissance commandée par le général Collineau et

mille Anglais sous les ordres du général Sutton, part de grand matin et, s'avançant à plus d'une lieue dans la direction de Sing-ho, aperçoit quelques cavaliers qui se retirent, et arrive près d'un retranchement en terre d'où part une fusillade à laquelle on ne répond que par quelques obus sans interrompre la marche. En se rapprochant de la position occupée par l'ennemi, la colonne reçoit quelques grosses balles de fusils de rempart (gingol), et reconnaît la présence d'un corps de cavalerie tartare, 4000 hommes environ, qui ne tarde pas à se déployer en tirailleurs. Vers cinq heures du matin, trois compagnies du 102e de ligne, une compagnie de riflemen et un obusier, par un feu bien dirigé, forcent l'ennemi à se replier; mais les Chinois continuant le feu de leur retranchement, l'infanterie de marine et quelques obusiers qui viennent prendre part au combat maintiennent l'ennemi dans ses lignes. Le but de la reconnaissance étant obtenu, vers 9 heures, la colonne commence tranquillement sa retraite en échelons.

PERTES.

Français.	*Anglais.*
Blessés 7	Blessés 12

4 août. — Grande pluie, routes impraticables. On continue le débarquement du matériel.

5-8 *août.* — Pluie.

9 *août.* — Reconnaissance pour étudier la route de Tien-tsin; ce mouvement est fait par de la cavalerie anglaise et sicke soutenue par de l'infanterie. Quelques blessures légères.

10-11 *août.* — Pluie et orage.

12 *août.* — Cinq heures du matin, par un beau temps, la brigade Collineau restant à Peh-tang, attendant des ordres, départ d'une colonne anglaise (infanterie, 1000 hommes,

toute la cavalerie et une batterie d'artillerie) pour se porter sur la gauche du retranchement chinois reconnu le 3 août.

Départ en même temps d'une forte colonne anglo-française. La première colonne rencontre de grandes difficultés pour le passage de l'artillerie (terrains vaseux, canaux), mais bientôt le terrain est moins mauvais et la marche se régularise. Elle arrive devant l'ennemi (corps considérable de cavalerie tartare) qui s'avance et commence l'attaque en voulant envelopper une batterie anglaise et par plusieurs charges infructueuses; la cavalerie anglaise, (Siks,) lâchée sur l'ennemi (rapport anglais), charge avec impétuosité, et, l'infanterie et l'artillerie aidant, les Chinois sont en pleine déroute, leurs ouvrages sont pris, et bientôt, vers midi, les deux colonnes font leur jonction près de Sing-ho.

PERTES.

Français.	*Anglais.*
»	3 officiers blessés.
»	18 hommes tués ou blessés.

L'ambulance française est installée à Sing-ho, dans un local qui servait d'une sorte de mont-de-piété. Il était encore rempli de vêtements chinois, de couvertures et d'objets de literie qui furent employés. Une couche de paille de sorgho fut arrangée sous ces matelas chinois, et on put assurer des places pour 200 malades ou blessés. On se procura sans difficulté de la viande, des volailles, des œufs et des légumes.

Les Anglais établissent leur camp en arrière de Sing-ho; le général de Montauban, vers deux heures, pousse une reconnaissance sur une chaussée suivie par l'ennemi dans sa fuite et qui conduit au village de Tang-ho et aux forts de la rive gauche du Pei-ho. A une lieue environ du point de départ, on reconnaît un immense camp retranché qui

enveloppe le village de Tang-ho et est occupé par un corps nombreux d'infanterie et de l'artillerie.

PERTES.

Français.	*Anglais.*
3 blessés.	3 blessés.

Après échange de quelques coups de canon, le général de Montauban donne l'ordre de la retraite et vient établir son bivouac en avant du camp enlevé le matin.

Pendant cette journée, le général anglais Napier, avec les forces dont il dispose, avait opéré un mouvement tournant sur le camp tartare.

13 *août.* — Temps lourd, forte chaleur. Le général Collineau avec sa brigade vient rejoindre la colonne, ne laissant à Peh-tang qu'un bataillon et les coolies.

Des approvisionnements et des vivres sont rassemblés à Sing-ho. Un détachement français s'avance en reconnaissance sur la rive gauche de la rivière. L'artillerie et le génie s'occupent des travaux qui doivent permettre à l'armée de se diriger sur Tang-ho ; le terrain à parcourir est coupé par de nombreux canaux.

Dans cette journée, l'artillerie anglaise a eu trois blessés.

Le *Wéser* part du Peh-tché-li pour transporter à Suez le premier convoi de malades renvoyés en France ; il a l'ordre de toucher à Tché-fou, Hong-kong et Saïgon pour y prendre les malades à rapatrier.

Un détachement de marins va s'établir sur des embarcations et des jonques vers l'embouchure du Pei-ho.

14 *août.* — Le matin à 6 heures, l'armée alliée se met en marche sur le camp retranché de Tang-ho, se rapprochant ainsi du Pei-ho. Une batterie chinoise, désignée de suite sous le nom de batterie des jonques parce qu'elle semblait protéger un grand nombre de ces embarcations

et établie sur la rive droite près du village de Ta-lien-tsé, ouvre son feu sur les alliés, mais il est aussitôt éteint par l'artillerie anglaise. Un détachement de marins anglais arrive vers le Pei-ho et met le feu aux jonques chinoises sous la batterie ennemie.

Vers 8 heures, l'artillerie anglo-française et la section de fuséens ouvrent le feu contre les retranchements. Les Chinois y répondent vigoureusement comme bruit, mais sans habileté comme tir. Vers 9 heures l'assaut est donné; les Chinois s'enfuient en désordre vers le fort de Yu-kia-pou, sur la rive gauche du Pei-ho et à l'anse que forme le fleuve avant de se jeter dans le golfe de Peh-tché-li. Ils abandonnent quarante et quelques blessés, la plupart horriblement mutilés par nos obus, et tout leur matériel. Ces blessures avaient produit une grande panique sur les Chinois, car on trouva plusieurs cadavres liés à leurs canons à l'aide de leurs longues tresses de cheveux, sans doute pour les punir de tentatives de fuite. La plupart des blessés chinois avaient été jetés par-dessus les murs et traînés dans l'eau jusqu'au fort sud.

L'ouvrage de Tang-ho est aussitôt occupé par les chasseurs à pied et l'infanterie de marine, ainsi que par les Anglais.

PERTES.

Français.	*Anglais.*
1 tué.	(?)
15 blessés (dont 8 de troupes de débarquement).	184 blessés.

Pour ne parler que des blessures les plus graves, nous citerons parmi les Français 2 fractures de la jambe, l'une suivie d'amputation, 1 plaie au cou et 1 fracture du maxillaire supérieur. L'aviso le *Kien-Kan* devait servir d'ambulance; le personnel médical de cet aviso se composait de

MM. Laure, Gantelme, d'Ormay, Lagarde et Duburquois, chirurgiens de marine.

Parmi les Anglais, on compte chez les officiers 4 blessures du tronc par balles; 5 du membre supérieur et 11 du membre inférieur. Dans la troupe, 44 blessures du tronc par balles, et une par coup de lance; 55 blessures des membres supérieurs, presque toutes par balles, 3 par flèches et 1 coup de lance; 64 blessures des membres inférieurs par balles, 3 par flèches et 2 par coups de lance; 3 hommes ont été blessés aux pieds par des piques de bambous fichées en terre; tous les blessés ont été portés à Thang-ho.

Beaucoup de contusions dont nous ne parlons pas ont été produites par des pierres, des chaînes, etc., que l'ennemi jetait par-dessus les murs.

Les hommes en très-petit nombre atteints par boulets ont été tués. Le terrain était heureusement très-mou et les boulets s'enterraient sans ricocher.

Le général anglais Napier s'établit dans le camp ennemi; le reste des troupes regagne le bivouac de Sing-ho.

Pendant la journée, on s'était emparé d'un grand nombre de jonques abandonnées et qui allaient à la dérive.

15 - 17 *août*. — Orages.

18 *août*. — Un détachement du génie et des marins s'embarquent sur des bateaux plats et des jonques pour se rendre à Siao-léan-tzée, où l'on veut établir un pont; cette petite troupe rencontre des forces ennemies qui par leur feu ne lui permettent pas d'avancer sans renforts. Bientôt le 2e bataillon de chasseurs arrive avec de l'artillerie; les Chinois sont repoussés, la position est prise; un pont de 260 mètres est jeté, et la brigade Jamin passe sur la rive droite.

La journée du 18 donne :

PERTES.

Français.	*Anglais.*
1 tué.	(?)
8 blessés.	(?)

Un tué non porté sur cet état, pour l'armée de terre est le nommé Betzu, quartier-maître de la *Némésis*. Le nommé Michel, du 3e d'infanterie de marine, a dû être amputé.

Pendant ces événements, que se passait-il à Shang-haï? Les Tartares rebelles tentent l'envahissement de la ville, ils incendient les villages des environs, livrent un combat aux troupes impériales qu'ils mettent en fuite, arrivent à pénétrer dans les faubourgs de la ville et se livrent au plus affreux pillage. Des moyens de défense sont organisés par les forces alliées. Les rebelles sont repoussés et annoncent un retour prochain. Des renforts sont envoyés à Shang-haï.

19 *août*. — Un hôpital provisoire est ouvert à Sing-ho; docteurs Didiot, Armand, d'Expers, Gronnier, Bezon, Viscaro, Hattutte, Maître, Giard, Mathis, Tardy); il sera fermé le 1er septembre. Il compte : entrés, 277; sortis, 53; morts, 8; évacués sur Tché-fou, 217.

21 *août*. — Les brigades se mettent en marche pour attaquer le fort en amont de la rive gauche du Pei-ho (Takou); le feu s'ouvre à 1000 mètres en avant du fort, qui riposte vigoureusement. Une explosion formidable dans le fort trouble les défenseurs; une demi-heure après, une autre explosion se fait entendre dans le fort en aval. Ces explosions sont dues à l'action des canonnières qui stationnent à l'embouchure du fleuve et ont des pièces à grande portée. L'artillerie active son feu, mais l'attaque est gênée par le feu du fort en amont de droite; redoublement des pièces françaises et anglaises qui ralentissent le feu de ce fort. Les colonnes d'assaut, Français et Anglais, s'approchent sous

un feu bien nourri, les coolies portent des échelles, défense opiniâtre, lutte corps à corps, enfin le drapeau tricolore flotte sur les remparts; nouveau combat corps à corps dans l'intérieur de l'ouvrage qui reste en notre pouvoir; l'ennemi s'enfuit vers le deuxième fort, il est neuf heures.

PERTES.

Français.	*Anglais.*	*Chinois.*
6 tués.	17 officiers tués ou blessés.	1500 tués.
168 blessés, dont le plus grand nombre du 102e de ligne.	156 hommes tués ou blessés.	450 blessés restés.

Beaucoup d'hommes reçoivent des balles qui, n'ayant pas pénétré, sont retrouvées dans les vêtements.

Il y a eu 1 amputation de cuisse et 3 de jambe.

Les blessures les plus graves sont :

4 fractures de la cuisse ou de la jambe; 1 plaie pénétrante de poitrine; 3 plaies au thorax; 5 plaies par lance; 5 plaies compliquées de lésions artérielles.

Parmi les Chinois tués se trouve le commandant des forts. Les blessés chinois reçoivent les soins des médecins des ambulances, et quelques-uns consentent à se laisser amputer.

Quelques-uns de nos hommes sont blessés aux mains et aux pieds par des bambous taillés à double tranchant et enfoncés dans le sol. Tous les blessés sont transportés à l'ambulance de Sing-ho; le lieutenant Rouvière a à la tête une plaie produite par un boulet lancé à la main. Des parlementaires chinois arrivent et obtiennent une suspension des hostilités jusqu'à deux heures, mais les dispositions sont prises pour attaquer le fort en aval. A deux heures l'attaque recommence, et bientôt les forts sont évacués par

l'ennemi, qui se retire en désordre dans la direction de Tien-tsin.

Après cette affaire, M. le docteur Gerrier a été mis à l'ordre du jour de l'armée, ainsi que le docteur Lasnier, aide-major.

22 *août*. — Les canonnières alliées détruisent les obstacles qui ferment l'entrée de la rivière et viennent mouiller devant les forts.

23 *août*. — Les amiraux français et anglais remontent le Pei-ho avec plusieurs canonnières jusqu'à Tien-tsin, où doivent s'ouvrir des conférences avec les plénipotentiaires chinois. Ils sont bientôt suivis par des forces suffisantes.

24 *août*. — Départ des troupes alliées pour Tien-tsin; première journée difficile, marche dans des sentiers enveloppés d'arbres et de sorgho qui interceptent l'air; poussière, chaleur accablante. Les hommes portent trois jours de vivres, biscuit, riz, café. Un troupeau de bœufs suit la colonne. A onze heures, halte près d'un village. Un peu avant la nuit, établissement des bivouacs sur les bords du fleuve, où les soldats peuvent se baigner; la 2e section de l'ambulance active est établie au camp du fort de Tien-tsin.

25 *août*. — Continuation de la route dans les mêmes conditions, haltes fréquentes; plusieurs hommes sont à demi asphyxiés par la chaleur et placés sur des cacolets.

26-27 *août*. — Arrivée devant Tien-tsin, à 14 lieues de Sing-ho, après de grandes difficultés. Les Français occupent la rive gauche et les Anglais la rive droite; les camps sont largement approvisionnés par les Chinois.

Pendant cette marche, il y a eu deux cas mortels d'insolation et deux blessures accidentelles : un fusil chargé, laissé sur un mulet de bât, tombe, le coup part, la balle

fracture la cuisse d'un soldat d'infanterie de marine et la jambe d'un autre soldat.

L'ambulance provisoire est établie dans une maison abandonnée entre le canal et le Pei-ho. Cette ambulance a été évacuée à l'entrée de l'hiver et portée dans la ville.

Des approvisionnements considérables arrivent par le Pei-ho. Les Chinois apportent au marché des légumes et particulièrement des choux d'une espèce qui se mange cuite et en salade, des fruits, des pêches, du raisin, du poisson, de la volaille, du gibier en quantité; lièvres, perdrix, coûtent à peine 40 centimes

31 *août.* — Arrivée d'un commissaire chinois, Kwe-liang; des négociations sont entamées.

5 *septembre.* — Les négociations terminées, il est décidé que les plénipotentiaires se rendront à Pékin pour leur ratification, escortés par des forces imposantes des deux armées.

7 *septembre.* — Les négociations ne peuvent avoir d'effet par suite de la disparition subite du commissaire chinois, qui n'avait cherché qu'à gagner du temps pour permettre de rassembler des troupes devant Pékin.

L'armée alliée doit marcher sur Pékin en trois colonnes; à celle du centre se trouveront les ministres français et anglais.

9 *septembre.* — Départ de Tien-tsin d'une colonne anglaise de toutes armes, 1000 hommes.

10 *septembre.* — Des forces alliées (4200 hommes) sont laissées à Tien-tsin, base d'opération. Départ d'une colonne française, brigade Jamin, 3000 hommes. Arrivée à Pou-kao par une chaleur accablante. 22 hommes entrent à l'ambulance par suite de la chaleur. — Pendant la nuit, violent orage. Les Chinois conducteurs auxiliaires se sauvent avec leurs chevaux ou mulets, enlevant ainsi les moyens de transport. Pour les remplacer, on fait une réqui-

sition de jonques sous la conduite d'un détachement de pontonniers qui remonteront le Pei-ho.

11 *septembre.* — Beau temps; départ d'une seconde colonne anglaise (1000 hommes). On remarque que le canal impérial est navigable; on s'empare de toutes les jonques qui s'y trouvent. Les unes sont envoyées à Tien-tsin avec les malades, dont un Chinois (désarticulation radio-carpienne). Elles rapporteront des provisions et des munitions; les autres sont chargées d'approvisionnements et suivent le mouvement de l'armée.

12 *septembre.* — La colonne française est à Yang-tsoun, ville fortifiée, mais en mauvais état et abandonnée; on n'y trouve que des vieillards. Chaleur accablante. Établissement du camp au bord du fleuve, en dehors de la ville.

Arrivée du prince Tsai, de la famille impériale; il est accompagné par plusieurs mandarins et une suite nombreuse. Il est fondé de pouvoirs pour traiter.

13 *septembre.* — La colonne française est à la hauteur de Nan-tsai-tsoun; chaleur accablante. La fuite des Chinois, le vide qui se faisait autour des armées alliées, la contenance équivoque des envoyés chinois, commandent une grande prudence. Ordre est donné au général Collineau, resté à Tien-tsin avec des troupes, de rejoindre la colonne et de se porter à l'avant-garde.

14, 15, 16 *septembre.* — Les colonnes françaises et anglaises réunies font séjour de chaque côté du Pei-ho, à Kro-sé-you, pour de nouvelles négociations. On est en vue d'un camp tartare. Une patrouille anglaise ramène quelques prisonniers.

M. Parkes, attaché à l'ambassade anglaise, et envoyé en mission, rapporte des protestations pacifiques; mais il ne dissimule pas les observations qu'il a pu faire sur les dis-

positions réservées des Chinois, qui ne voulaient plus fournir de vivres.

17 *septembre.* — Une commission anglo-française, chargée de pourvoir aux besoins de l'armée pendant le séjour et en attendant le résultat des négociations, doit se rendre à Tung-kao.

Composition de la commission.

Français.

MM. Foullon Grandchamps, colonel; Dubut, sous-intendant; Chanoine, capitaine d'état-major; Ader et Gagey, officiers d'administration; Caïd Osman, officier de spahis; l'abbé Duluc, interprète; de Bastard et de Méritens, attachés à l'ambassade; Escayrac de Lauture.

Anglais.

MM. Parkes et Locke, attachés d'ambassade; Walker, lieutenant-colonel; Bowlby, correspondant du *Times;* Norman, attaché à la légation; 20 cavaliers d'escorte.

Départ d'une partie des forces alliées pour Matao, village abandonné par les Chinois. — Un bataillon reste à Kro-séyou pour la garde du convoi.

18 *septembre.* — La colonne anglaise, devant marcher la première, s'avance, suivie de près par la colonne française.

A peine à 2 lieues au delà de Matao, deux officiers envoyés en éclaireurs reviennent et annoncent que la colonne a devant elle des masses de cavalerie tartare et des camps d'infanterie protégés par des ouvrages garnis d'artillerie. Avis est donné à la colonne française.

Le général Montauban se porte immédiatement près du général anglais et constate que l'armée chinoise forme une longue ligne d'infanterie étendue le long du canal, appuyée à gauche au village de Lio-tsang, et une ligne nombreuse de cavalerie à droite et barrant le passage. — Les Français, plus rapprochés de l'ennemi, dont ils ne sont sé-



parés sur leur droite que par le village de Lio-tsang, et ayant avec eux un escadron de Sicks, tournent et traversent le village, attaquent l'ennemi, le poussent sur le village de Leost, le suivent sur le bord du canal où se trouvaient plus de 50 pièces de canon sur un espace d'environ 3 kilomètres, et ne s'arrêtent qu'au village de Kahouat-sun, où ils se réunissent aux Anglais arrivés à la hauteur du même point.

Au commencement de l'action, les Anglais avaient mis la cavalerie tartare en désordre par un feu bien nourri d'artillerie et plusieurs charges impétueuses de cavalerie anglaise et sicke. Ils avaient aussi entretenu une canonnade sur l'infanterie tartare repoussée par les Français.

PERTES.

Français.	*Anglais.*	*Chinois.*
2 tués.	21 tués ou blessés.	1500 hors de combat.
30 blessés.	2 blessés (Sicks).	

Parmi les Français tués est le lieutenant de Damas. Les blessés chinois sont soignés par les médecins de l'ambulance et quelques-uns sont opérés. L'ambulance et les troupes s'établissent au village de Kahouat-sun. Les troupes venant de Tien-tsin arrivent et occupent le camp tartare.

Dès le matin les Chinois avaient cerné les officiers isolés et sans défiance faisant partie de la commission dont nous avons parlé. Le capitaine Chanoine parvient à rentrer au camp, ainsi que l'officier d'administration Gagey, MM. de Bastard, de Méritens et le caïd Osman; ils annoncent les intentions les plus hostiles, mais ne savent rien du sort de leurs compagnons. Aussitôt arrivent le lieutenant-colonel Walker avec quatre cavaliers de l'escorte. Il déclare qu'il a été enveloppé ainsi que M. Ader, qui, gravement blessé, est resté entre les mains de l'ennemi.

Ces malheureux ont été martyrisés et, d'après le rapport

d'un de ceux qui ont pu s'échapper, ils ont été attachés pieds et poings liés ensemble, à Tung-kao, et portés à Pékin, chacun suspendu à un bambou, sur le dos des Chinois, absolument comme en Chine on porte les cochons.

Nous avons dit que les Français s'étaient établis au bivouac devant Kahouat-sun; les Anglais avaient continué leur marche jusqu'à Tchang-kia-ouang, où ils entrent sans trouver de résistance.

19 *septembre.* — Reconnaissances. On envoie au mandarin de Tung-kao sommation de rendre les officiers et les hommes victimes du guet-apens de la veille, et menace de marcher sur Pékin.

20 *septembre.* — Reconnaissances sur les positions de l'armée tartare.

21 *septembre.* — A cinq heures du matin, la colonne française se porte en avant la première par tour de marche, traverse un petit village, et aperçoit à distance devant elle l'armée tartare rangée en avant du village de Oua-koua-yé, l'infanterie au centre, la cavalerie aux deux ailes, formant un demi-cercle. — L'avant-garde de l'armée alliée (général Collineau) se voyant menacée et débordée par des masses de cavalerie, s'arrête et se soutient dans sa position avec une grande énergie; la brigade Jamin, dont la situation est à peu près la même, soutient aussi vigoureusement les charges incessantes des Chinois. L'armée anglaise se déploie de son côté sur la gauche et permet ainsi à la brigade Collineau de changer de direction et de pousser l'ennemi sur le village de Pali-kao, en passant sous le feu de la brigade Jamin. Les Anglais, après de brillantes charges de cavalerie, avaient repoussé les Tartares, et la brigade Sutton, se reliant à la gauche française, est arrivée au moment où celle-ci avait à craindre d'être enveloppée par la cavalerie

ennemie. Le reste de la colonne s'avance vers le canal, débusque les groupes ennemis occupant de petits bois, et ne s'arrête qu'après avoir tiré sur les fuyards en vue de l'autre côté du canal.

Le pont de Pali-kao, défendu par des forces considérables, infanterie et artillerie, devient le point sur lequel convergent tous les efforts; la brigade Collineau s'en empare au pas de course, passe le canal, et soutenue par le reste de l'armée, elle poursuit l'ennemi fuyant dans la direction de Pékin. Bientôt nos troupes s'établissent dans le camp de l'ennemi à 3 lieues de Pékin. Il faut dire que l'artillerie ennemie était plus nombreuse que bien servie, le tir trop haut faisait passer les boulets au-dessus des rangs. — En fuyant, l'ennemi a semé une grande quantité de poudre, qu'il fallut noyer pour éviter des accidents. Néanmoins, malgré les précautions prises, un officier d'artillerie étant au bivouac, a mis le feu à de la poudre éparse, en secouant son cigare, il a eu les mains et la face brûlées, et plusieurs hommes ont eu de graves brûlures aux jambes. L'officier a eu à supporter dès le second jour de fortes douleurs occasionnées par la présence d'un grand nombre de vers qui se reproduisaient avec une rapidité prodigieuse et envahissaient les conduits auditifs et les angles externes des yeux. Ces vers se sont montrés aussi sur d'autres blessés.

PERTES.

Français.	*Anglais.*	*Chinois.*
3 tués.	2 tués.	1200 hommes.
18 blessés.	29 blessés.	

Le petit nombre des tués ou blessés s'explique par la nature des armes de l'ennemi; il faut ajouter que les Chinois avaient une nombreuse cavalerie, une médiocre artille-

rie, et qu'ils ont été repoussés par l'infanterie et notre artillerie.

L'ambulance du docteur Lespiau est placée dans une grande pagode à peu de distance du quartier général. Nous comptons un bien petit nombre de blessés. Ceux des Chinois tombés en grand nombre dans des ravins sont recueillis et pansés par les médecins de l'ambulance, où toutes les opérations urgentes sont faites.

Les Chinois tués sont enterrés par nos soldats; leurs cadavres, par la forte chaleur, commençaient à répandre une odeur repoussante. Les habitants du voisinage approvisionnent promptement un marché qui présente l'abondance et la variété.

22 *septembre.* — L'armée alliée ne peut complétement profiter de cette importante victoire en présence des difficultés qu'elle prévoit en arrivant à Pékin, dont la population est de près de deux millions d'âmes. La fatigue des troupes, les approvisionnements en munitions et en vivres, assurés seulement pour peu de jours, engagent les généraux français et anglais à arrêter leur marche jusqu'à l'arrivée des ressources qu'ils attendent.

Le prince Kong, frère de l'empereur de Chine, cherche à entamer de nouvelles négociations; mais les plénipotentiaires lui imposant comme condition préalable la remise des prisonniers victimes du guet-apens du 18 septembre, le refus ou l'impossibilité coupe court à toute négociation.

24 *septembre.* — Reconnaissance d'une colonne anglaise dans la direction de la porte sud-est de Pékin.

Les blessés et malades français et anglais sont évacués sur Tien-tsin.

Tong-kao et Pali-kao sont occupés par des détachements de l'armée alliée.

26 *septembre.* — Forte reconnaissance sur Pékin. Stationnement dans les camps.

4 *octobre.* — Les approvisionnements attendus sont arrivés ainsi que des troupes fraîches : infanterie de marine pour les Français ; deux régiments et de l'artillerie de siége pour les Anglais.

5 *octobre.* — Marche de deux colonnes alliées dans la direction de Pékin. Dans la journée, les bivouacs s'établissent près d'un village à l'est de la ville dont on aperçoit les murailles. Des reconnaissances signalent le voisinage d'un corps de cavalerie et des renseignements indiquent un camp retranché au nord de Pékin.

6 *octobre.* — Marche en avant des alliés formant quatre colonnes. Halte à 9 heures du matin près d'immenses fours à briques. Reprise de la marche vers le camp retranché qui est évacué et qu'on occupe. D'après des renseignements fournis par le général anglais, l'armée tartare s'est retirée sur Yuen-min-yuen, résidence impériale au nord-ouest de la ville. Il est décidé qu'il faut s'y rendre. Chaleur accablante. Un Chinois dont on s'empare sert de guide aux alliés. Une colonne d'infanterie anglaise se dirigeant trop vers le sud-ouest s'égare ; séparée pendant quelque temps de la cavalerie et des Français, elle s'arrête, bivouaque et allume des feux pour faire connaître sa situation. Enfin elle parviendra à rejoindre. Le soir vers 7 heures, la colonne française, réunie à la cavalerie anglaise et à une partie de l'infanterie, arrive devant le palais d'été. Deux officiers de marine escaladent le mur à l'aide d'échelles, et luttent avec quelques gardiens armés de fusils, de lances et de flèches ; bientôt arrivent quelques hommes de l'infanterie de marine, mais les deux officiers sont blessés. Le général Collineau avec sa brigade occupe la première cour du palais.

7 *octobre.* — Visite du palais par les généraux alliés escortés par une compagnie d'infanterie ; des postes et des factionnaires sont chargés de la garde des richesses qui s'y trouvent. Une commission anglo-française doit faire le choix et le partage des objets les plus précieux. L'empereur chinois et toute sa suite s'était retiré dans un de ses palais (Se-hol) avec les restes de son armée, au delà de la grande muraille.

8 *octobre.* — On découvre les effets de plusieurs des victimes du 18 septembre. On trouve aussi des lingots d'or et d'argent qui seront distribués en monnaie aux hommes.

9 *octobre.* — Le corps français se rapproche du corps anglais et s'établit dans l'enceinte du camp retranché. Le général de Montauban apprend que plusieurs des prisonniers du 18 septembre ont rejoint le camp anglais le 7 octobre. Ils portaient la trace des mauvais traitements qu'ils avaient subis. '

La remise des morts étant imposée aux Chinois, les cadavres des victimes sont successivement rendus, moins celui de l'abbé Duluc, qui, assassiné à Pali-kao, avait été jeté dans le canal.

MM. les docteur Didiot et Fuzier sont chargés de reconnaître et d'examiner les cadavres rendus et de dresser un procès-verbal.

13 *octobre.* — L'ouverture demandée de la porte Gan-ting se fait non sans quelque difficulté, et des détachements alliés occupent les remparts. Des pièces d'artillerie sont disposées de manière à enfiler les principales issues, et toutes les mesures sont prises pour assurer la sécurité des troupes.

Les lenteurs de la diplomatie chinoise, toujours évasive, deviennent une cause de grande préoccupation à l'approche

de l'hiver qui s'avance et couvre déjà de neige les montagnes voisines.

17 *octobre*. — Ultimatum envoyé par les plénipotentiaires aux mandarins chargés des négociations : ou la paix sera signée le 23, ou les alliés entreront dans la ville et brûleront le palais impérial.

Le plénipotentiaire anglais propose d'incendier le palais d'été déjà brûlé en partie; la coopération à cette mesure n'est pas acceptée par le plénipotentiaire français ni par le général de Montauban.

Une indemnité de 1 600 000 francs est exigée pour les familles des victimes du guet-apens, et 60 millions sont attribués à la France pour couvrir les dépenses de la guerre.

18 *octobre*. — Une division anglaise se rend au palais d'été et met le feu aux pagodes et aux principaux établissements.

20 *octobre*. — Promesse de la dégradation de San-ko-lit-tsin et de Yuilinc, qui sont les auteurs du guet-apens.

24 *octobre*. — Signature du traité par les Anglais.

25 *octobre*. — Signature du traité par les Français. Le gouvernement chinois a cédé à la France une ancienne église catholique et un grand cimetière chrétien entouré de murs et dans lequel se trouvent encore les tombes en marbre des pères jésuites qui ont joué autrefois un grand rôle auprès des empereurs chinois. La remise en a été faite à l'évêque de Pékin, retenu jusque-là en dehors du chef-lieu de son diocèse.

28 *octobre*. — Funérailles en grande pompe des Français victimes du 18 septembre. Les six corps sont conduits au cimetière concédé; les assistants anglais, russes et chinois sont nombreux; l'armée est représentée par des détachements de tous les corps.

29 *octobre*. — *Te Deum* avec musique militaire dans

l'église de Pékin fermée depuis 35 ans. Cette cérémonie a produit une grande émotion.

30 *octobre*. — Une partie de l'armée française et les gros bagages partent de Pékin. L'hiver s'annonçait comme devant être très-rigoureux.

1er *novembre*. Le général de Montauban se met en route pour Tien-tsin, laissant un détachement à la disposition du plénipotentiaire français.

2 *novembre*. On reçoit de Yé-hol le décret impérial approuvant le traité de paix. Le froid commence à se faire sentir.

Dès que le mouvement de retraite de Pékin vers le sud-est a été décidé, les troupes françaises ont formé deux corps distincts. Le premier passera l'hiver à Tien-tsin, le second avec le quartier général suivra le Pei-ho, gagnera le golfe de Peh-tché-li et s'embarquera pour Shang-haï et de là pour la France.

5 et 6 *novembre*. Départ pour Tien-tsin d'une première colonne anglaise et successivement, jusqu'au 9, des autres troupes et du baron Gros, plénipotentiaire français.

14 *novembre*. Les alliés sont réunis à Tien-tsin, où ils occupent les forts des deux rives.

Le général Collineau reste à Tien-tsin avec 2700 hommes et un détachement d'autant d'Anglais. Le général Jamin se met en route pour Shang-haï; les troupes de la marine (400 hommes) gardent les forts de Takou; les autres sont embarquées pour Canton.

L'existence de l'armée d'occupation est assurée par des marchés et des dépôts de combustibles. Chaque homme reçoit pour l'hiver un vêtement complet en peau de mouton.

22 *novembre*. Départ de Tien-tsin du général de Montauban.

Il passe à Tché-fou pour prendre certaines dispositions.

Après le rembarquement des troupes, l'escadre quitte le Peh-tché-li.

12 *décembre*. Arrivée à Shang-haï du général de Montauban, qui a été faire une excursion au Japon.

L'hôpital français établi provisoirement à l'île de Chusan a dû être évacué après la signature du traité de paix, qui rendait cette île à la Chine, et les malades français ont été évacués sur les hôpitaux de Shang-haï et de Macao.

15 *janvier* 1861. Le général Collineau meurt de la variole à Tien-tsin.

19 *janvier*. Le général en chef, d'après les ordres du gouvernement de l'empereur, a mis à la disposition de l'amiral commandant en chef les forces navales en Chine une partie des troupes du corps expéditionnaire pour aller assurer la domination de la France en Cochinchine. Le général en chef ne veut pas se séparer momentanément de ses troupes sans les remercier du dévouement et de la bravoure dont elles ont fait preuve pendant la campagne du nord.

« Soldats, le vice-amiral Charner, déjà si connu de vous tous, va vous conduire vers de nouveaux rivages où vous allez obtenir sous ses ordres de glorieux succès pour la France. Sa justice appréciera les efforts que vous ferez pour répondre à la confiance que vous lui inspirez, et sa bienveillance vous en tiendra compte.

» Shang-haï. Général DE MONTAUBAN. »

SITUATIONS DES ÉTABLISSEMENTS HOSPITALIERS : AMBULANCE ACTIVE ET HOPITAUX DE TCHÉ-FOU, SHANG-HAÏ ET TIEN-TSIN.

Ambulance active. — Comptable, M. Rousselot.

Le service de cette ambulance commence au débarque-

ment à Peh-tang et ne cesse qu'au retour de l'armée après la prise de Pékin. Elle a continuellement suivi la marche des troupes en 1860. Il y a eu :

	Entrés.	Sortis.	Évacués.	Morts.
Août.......	538	122	254	16
Septembre..	612	248	388	17
Octobre....	471	241	111	27
Novembre 4.	82	»	278	1
Totaux...	1703	611	1031	61

Les journées de présence aux ambulances se décomposent ainsi : blessés, 2104 ; fiévreux, 9165 ; vénériens, 404 ; galeux, 101. — Il est entré 28 officiers, 12 sont sortis guéris, 15 ont été évacués sur les hôpitaux, 1 est mort. Une désarticulation de l'épaule a été faite devant Pékin par M. le Dr Gerrier. Dès que le mouvement de retraite de Pékin vers le sud-est a été décidé, les troupes, ainsi que nous l'avons dit, ont formé deux corps distincts. Le premier doit se rendre à Tien-tsin pour y passer l'hiver, le second avec le quartier général doit suivre le Pei-ho jusqu'aux forts de Takou, gagner le golfe du Peh-tché-li et s'embarquer pour Shang-haï.

Le malades qui se trouvaient devant Pékin ont été évacués sur Pali-kao et là embarqués pour se rendre à Tien-tsin.

Les blessures de guerre sont moins nombreuses que les blessures accidentelles, plaies de marche, entorses, etc.

Les maladies sont particulièrement celles de l'appareil digestif, diarrhée, dysenterie et quelques cas plus ou moins graves d'insolation.

Les vénériens sont en très-petit nombre, parce que beaucoup ont été évacués sur les hôpitaux.

Hôpital de Tché-fou. — Comptables, MM. Marguet et Montalti.

Nous aurions dû d'abord parler de l'établissement orga-

nisé dès les premiers jours du débarquement à Tché-fou, mais nous avons cru devoir donner la première place à l'ambulance active qui a fonctionné en même temps.

	Entrés.	Sortis.	Morts.	Restants.
Année 1860..	711	579	91	41
Année 1861..	47	84	4	0

Le nombre des journées de traitement est de 18 579 ainsi réparties : blessés, 3685 ; fiévreux, 11170 ; vénériens, 3804 ; galeux, 100.

Le nombre des journées de traitement pour les vénériens est déjà supérieur aux journées de blessés et représente plus du quart des journées de fiévreux.

Hôpital de Tien-tsin. — Comptable, M. Malaret.

Ouvert le 1er novembre 1860, fermé le 10 novembre 1861.

	Entrés.	Sortis.	Morts.	Restants.
Année 1860.	476	300	49	127
Année 1861.	557	606	80	0

Une épidémie de variole a sévi sur la garnison, en janvier et février 1861 ; on a compté à l'hopital jusqu'à 46 cas de variole en même temps qu'un certain nombre de scarlatines.

Le nombre des journées de traitement est de 29 895 ainsi réparties : blessés, 2677 ; fiévreux, 17 184 ; vénériens, 10 021 ; galeux, 13.

Le nombre des journées de vénériens représente près de quatre fois celui des blessés et de plus de moitié celui des fiévreux.

Hôpital de Shang-haï. — Comptables, MM. Laforest de Minotty et Malaret.

Ouvert le 15 mai 1860 comme ambulance et le 15 juin comme hôpital. L'effectif de la garnison, d'abord d'environ 750 hommes, a varié à diverses époques.

	Entrés.	Sortis.	Morts.	Restants.
Année 1860.	724	400	106	218
Année 1861.	1193	1223	134	54
Année 1862.	158	195	17	0

Le nombre des journées de traitement est de 58 572 ainsi réparties : blessés, 6056 ; fiévreux, 31 578 ; vénériens, 23717 ; galeux, 71.

Le choléra est endémique à Shang-haï, et il frappe avec intensité les habitants de la ville chinoise. Dans notre petite armée, il a donné lieu à quelques décès chez des hommes faisant des excès ou commettant des imprudences, circonstances qu'il est impossible d'empêcher d'une manière absolue chez nos soldats. « Nous avions, d'ailleurs, dans l'armée anglaise, un exemple assez frappant des effets de l'intempérance. Les Sicks ne boivent pas de spiritueux et ne s'exposent jamais à l'air extérieur pendant leur sommeil sans être enveloppés dans une couverture hermétiquement fermée, quel que soit d'ailleurs le degré de température ; un régiment de ces troupes constitue la garnison anglaise de Shang-haï ; l'effectif est d'environ moitié de la garnison française ; ils ont perdu 1 homme en août 1861, tandis que nous en perdions 33. D'autre part, les Anglais, les Écossais et les Irlandais qui composaient la plus grande partie de la garnison de Tien-tsin, plus intempérants encore que les nôtres, ont éprouvé des pertes beaucoup plus considérables que la garnison française.

La marine a établi à Woosung une ambulance pour isoler les varioleux.

Cette petite ambulance a reçu 73 varioleux et en a perdu 5.

Le nombre total des journées de traitement présente une différence insignifiante si l'on compare les rapports de liqui-

dation à ceux des médecins au médecin en chef qui donne les nombres suivants que nous supposons plus exacts, sans y comprendre les navires hôpitaux, l'ambulance de la marine à Takou (Pei-ho), à Woosung, les hôpitaux de Macao et de Canton.

Blessés, 21 377; fiévreux, 91 871; vénériens, 52 673; galeux, 297. Ces nombres comprennent en effet les malades entrés aux hôpitaux du Cap, à l'hôpital de Peh-tang et à celui de Chusan.

Total général, 166 218.

Pour ne parler en ce moment que des vénériens, nous voyons que les journées d'hôpital représentent plus de deux fois le nombre des journées de blessés, et qu'il y a des mesures énergiques à prendre pour éviter à l'avenir de pareils désordres. D'après un calcul approximatif bien simple à faire, si le prix moyen de la journée d'hôpital est de 1 fr. 50, les blessés auraient coûté 32000 fr., les fiévreux 137 800 fr., les vénériens 90400 fr.

Les maladies vénériennes se font remarquer en Chine par les désordres profonds qu'elles entraînent; elles sont beaucoup plus difficiles à guérir et ont souvent nécessité le renvoi en France.

Pendant la campagne du Nord, les hôpitaux flottants, depuis le 12 juin, ont reçu 1635 malades, parmi lesquels 108 sont morts.

BLESSURES.

Nous avons indiqué les quelques blessures accidentelles pendant la traversée de France en Chine. Depuis l'arrivée dans les mers de Chine on n'a observé sur les équipages que des blessures insignifiantes, comme on en observe dans tous les voyages et qui n'ont aucun intérêt.

Les blessures de guerre en Chine sont ainsi classées par régions anatomiques, en négligeant les blessures insignifiantes et les contusions légères :

A la tête	6	*Report*...	74
A la face	18	A l'abdomen	4
A l'œil	2	A la région iliaque	1
A la région cervicale	2	Aux organes génitaux	1
A la poitrine	15	A la cuisse	13
A l'épaule	7	Au genou	4
Au bras	6	A la jambe	18
Au coude	3	Au pied	7
Au poignet	1	Non spécifiées	22
A la main	14	Multiples	39
A reporter....	74	Total	183

Blessures de guerre classées par nature des corps vulnérants :

		Morts.			Morts.
Coups de feu	103	20	*Report*...	130	20
— de grenaille	16	»	Flèches	5	»
— de biscaïens et de grosses balles	8	»	Coups de sabre	2	1
			— de lance	13	»
Éclats de gros projectiles	3	»	— de bambous	8	»
			Non spécifiés	25	7
A reporter...	130	20	Total	183	28

				Morts.	
Il y a eu	1	désarticulation	de l'épaule	»	?
	1	amputation	du bras	1	?
	1	—	de la cuisse	1	Baudot, 102e ligne
	3	—	de la jambe	1	Deglave, 1er du génie. Lonca et Castet.
A Shang-haï	1	—	du bras	1	Chardonnet, 3e du génie.

A la suite d'un duel, un sous-officier atteint d'une plaie pénétrante de poitrine avec lésion du cœur est mort.

Nous ne pouvons pas donner sur les blessures de l'armée

anglaise d'autres détails que ceux que nous avons cités. Nous trouvons cependant indiquées deux amputations de la cuisse et une de la jambe pour mutilation du pied. Nous trouvons aussi qu'il y a eu de nombreux cas de congélation parmi les Indiens à la suite de l'armée et un seul (perte partielle des deux pieds) sur un homme du 2ᵉ bataillon de rifles. Parmi les Indiens on compte 14 cas graves et beaucoup de congélations des doigts et des orteils.

MALADIES OBSERVÉES PENDANT LA TRAVERSÉE.

Voici ces maladies d'après M. Laure, médecin en chef de l'escadre.

FIÈVRES CONTINUES. — Elles ont été à la fois les plus communes et les plus graves. La *Persévérante* et la *Vengeance*, bâtiments à voiles, ont été plus particulièrement éprouvées. Le *Rhône*, l'*Entreprenante* et la *Dryade* ont aussi signalé un certain nombre de cas. Plusieurs navires ont échappé à cet empoisonnement miasmatique. A quoi attribuer ces différences? C'est que les circonstances de navigation n'ont pas été absolument semblables et que l'entassement différait lui-même d'une manière sensible. La *Garonne* a dû son immunité complète au ventilateur dont ce bâtiment seul était pourvu et qui a fonctionné pendant toute la durée du voyage. L'emploi de ces appareils devrait être généralisé et rendu même obligatoire pour tous les navires et dans toutes les conditions d'armement. La fièvre typhoïde s'est montrée d'abord dans la première partie du voyage de France au Cap, mais elle a sévi avec plus d'intensité du Cap à Singapour. Encombrement, foyers d'infection, circonstances plus ou moins heureuses de navigation, état de la mer qui ne permet pas toujours d'aérer les

bâtiments. Les relâches multipliées permettent l'aération du navire, les soins de propreté, les promenades à terre, les distractions, les vivres frais.

FIÈVRES INTERMITTENTES. — C'étaient en général des fièvres récidivées des colonies, la *Forte* et la *Vengeance* en ont fourni des exemples.

FIÈVRES ÉRUPTIVES. — Se sont montrées particulièrement sur l'*Andromaque*, dans le voyage de France au Cap.

GINGIVITES ET STOMATITES. — Dues à l'usage du biscuit et des viandes salées, elles ont été très-communes sur la plupart des navires.

AMYGDALITES, ANGINES SIMPLES. — Dues aux vicissitudes atmosphériques, elles ont été assez nombreuses, mais sans gravité.

ANGINE COUENNEUSE. — Observée à l'état sporadique sur plus de la moitié des navires, elle a régné épidémiquement à bord de l'*Andromaque*, où elle a fait presque autant de victimes qu'elle a atteint d'individus, 9 sur 16. Le *Rhône*, l'*Impératrice Eugénie*, la *Vengeance*, la *Dryade*, le *Rhin*, le *Wéser*, en ont présenté quelques cas.

EMBARRAS GASTRIQUES. — Très-communs sur les navires qui prennent la mer, ils dépendent du régime nouveau et des chaleurs tropicales. Dans ce dernier cas, l'équilibre entre les fonctions digestives et cutanées se trouve rompu.

DIARRHÉE. — S'est montrée particulièrement à partir de Singapour. Usage immodéré des fruits, oranges, ananas, avec abus des liquides.

DYSENTERIE. — A part la *Dryade*, qui, depuis le second mois de navigation, a toujours eu des dyssentériques en traitement, cette maladie n'a paru sur un petit nombre d'hommes que dans les mers de la Chine, sur l'*Andromaque* (14); elle succédait généralement à la diarrhée.

Colique sèche. — M. le docteur Laure signale 30 cas pendant la traversée de France en Chine. *Andromaque* 4, *Renommée* 1, *Rhône* 5, *Dryade* 2, *Nièvre* 1, *Wéser* 5, *Européen* 2, *Japon* 10. Un seul bâtiment à voiles sur 5, 7 bâtiments à vapeur sur 14. C'est pendant le voyage de France au Cap que l'invasion a eu lieu entre les tropiques sur la *Renommée*, le *Rhône*, la *Dryade* et la *Nièvre*, tandis que pour le *Wéser*, l'*Européen* et le *Japon*, c'est seulement au delà du Cap, dans l'océan Indien et dans les mers de la Chine. Cette maladie a été exclusivement observée sur des marins et plus fréquemment, comme on le voit, sur les navires à vapeur que sur ceux à voiles, et plus particulièrement sur les hommes que leur profession rapproche des feux, les mécaniciens, les chauffeurs, les cuisiniers, coqs, boulangers. « C'est ainsi que sur les 53 malades de l'ambulance, 18 appartenaient à ces professions spéciales dont le nombre n'est cependant pas considérable. Est-ce le surcroît de chaleur produisant une débilitation plus rapide, une transpiration plus abondante dans un temps donné?

Choléra. — 2 cas de choléra sporadique à bord de la *Renommée*, l'un dans l'Atlantique au passage de la ligne, l'autre à Singapour, tous deux précédés de diarrhée et dus à un écart de régime.

Hépatite. — 2 cas, l'un sur le *Calvados*, l'autre sur le *Rhin*.

Maladies des voies respiratoires. — Elles n'ont pas été seulement nombreuses et fréquentes, elles se sont encore fait remarquer par leur opiniâtreté ou leur gravité. « Dans la grande navigation, le changement continuel de latitude, la différence de température entre le jour et la nuit, les chaleurs accablantes de la zone torride qui portent à rechercher l'air frais avec avidité, les imprudences de toute es-

pèce commises dans ce même but, surtout pendant la nuit, les vicissitudes atmosphériques, etc., tout concourt à la production des affections catarrhales. »

Bronchite. — Maladie fréquente et opiniâtre surtout dans les mers de Chine ; il est peu de navires qui n'aient pas été envahis par une épidémie de grippe.

Pneumonie et pleurésie. — Les pleuro-pneumonies et les pleurésies se terminaient souvent par épanchement et devenaient très-graves.

Phthisie. — La navigation n'est pas une cause de la diathèse tuberculeuse, mais si elle ne la produit pas, elle n'en empêche pas le développement et tend plutôt à en accélérer la marche. On a constaté 25 cas de phthisie pendant le voyage en Chine ; tous ces hommes auraient dû être écartés des régiments en partance.

Rhumatisme articulaire aigu. — On l'a observé sur plusieurs navires et particulièrement sur la *Forte* et la *Dryade*.

Scorbut. — Malgré l'usage préventif du jus de citron, le scorbut s'est manifesté sur un grand nombre de navires. Faible et limité aux gencives sur les bâtiments à vapeur, il a particulièrement sévi sur les bâtiments à voiles. La *Vengeance* a été très-éprouvée (176), puis dans l'ordre décroissant la *Forte*, la *Persévérante*, l'*Andromaque* et le *Duperré*.

Aliénation mentale. — 4 cas ; deux sur la *Dryade* et deux sur le *Rhône*. Causes morales, chaleur énervante des tropiques, nouveau genre de vie, malaise causé par l'encombrement.

Héméralopie. — Cette maladie ne s'est montrée que sur 8 navires, 11 en ont été exempts. On l'a observée pendant le voyage de France au Cap, pendant les relâches au Cap et dans l'océan Indien. 31 cas sur le *Calvados*, 31 cas aussi

sur l'*Entreprenante* et 23 sur la *Garonne*, tous les trois à vapeur.

Blessures accidentelles. — 1 fracture de la quatrième vertèbre lombaire, 2 fractures du radius, 1 fracture de la clavicule, 1 fracture de la rotule, 1 fracture des os propres du nez, 4 luxations de l'épaule, 1 luxation du pouce, 1 écrasement des orteils et des plaies aux mains.

Il faut signaler en terminant 4 asphyxies par submersion et la mort d'une cantinière tuée par un homme tombé du pont dans la cale, enfin un assez grand nombre de cas de conjonctivites et d'otites sous forme épidémique, à la fin surtout de la traversée.

MALADIES OBSERVÉES DEPUIS LE DÉBARQUEMENT JUSQU'AU RETOUR.

Voici ces maladies d'après les médecins du corps expéditionnaire et le docteur Laure de la marine.

Diarrhée. — La diarrhée s'est montrée très-fréquente surtout pendant toute la durée de la mousson du sud-ouest. Elle était caractérisée par son opiniâtreté et sa tendance aux récidives. Ses effets consécutifs étaient une consomption plus ou moins rapide. Quelles en sont les causes probables? L'eau ne peut être accusée que dans des cas exceptionnels d'abus; elle était généralement clarifiée par l'alunage et filtrée, après avoir été puisée aux bords de la rivière à demi marée. La nourriture était bonne et variée. Les viandes et le gibier étaient en abondance, ainsi que les légumes frais et les fruits, dont l'abus seul est préjudiciable. Les alcooliques chinois (le sam-chou, eau-de-vie de riz) étaient trop forts pour plaire aux Européens, et d'ailleurs la vente et l'usage en étaient formellement défendus. L'in-

suffisance des vêtements avec des transitions de tempéra ture? tous les hommes étaient munis de ceintures de flanelle, et les nuits au début de la campagne étaient chaudes. Après avoir passé en revue toutes les causes possibles pour trouver à expliquer le grand nombre des diarrhées, après avoir fait la part des écarts hygiéniques individuels, usage d'eau à la glace comme après la prise des forts du Pei-ho, usage de mauvaise eau non dépouillée, abus des fruits, etc.; le docteur Laure, dont l'expérience est incontestable, pense qu'il faut plutôt accuser l'ensemble des conditions météorologiques, la constitution atmosphérique du pays, joints aux émanations du sol : telle est la cause probable de l'endémicité de la diarrhée.

D'après les observations journalières du docteur Laure, on peut dire que les excréments des Chinois ont tous les caractères de la diarrhée, qui est essentiellement endémique à Shang-haï. Il n'est donc pas étonnant de voir nos hommes plus ou moins épuisés par une longue navigation, contracter facilement cette maladie en séjournant dans ce pays.

Vers le mois de septembre on observa une véritable diathèse vermineuse (*ascarides lombricoïdes*) sur la plupart des navires.

« Le changement de régime, nourriture végétale abondante contrastant subitement avec l'alimentation sèche des navires, parfois l'eau séléniteuse des puits, expliquent suffisamment la fréquence des dérangements intestinaux. » (Docteur Gerrier.)

Dyssenterie. — Invasion rarement brusque, le plus souvent précédée par une diarrhée prémonitoire. Plus meurtrière, si l'on suit les victimes jusqu'au bout, que la fièvre jaune et les fièvres pernicieuses, elle tue moins vite, et par cela même elle paraît beaucoup plus bénigne. Il est rare,

en effet, si ce n'est en temps d'épidémie, qu'on meure de dyssenterie aiguë. C'est lentement et en passant à l'état chronique que cette maladie use les forces de ses victimes, et c'est presque toujours loin du lieu de l'invasion, après le retour en Europe, même après un séjour d'une certaine durée au sein de la famille ou pendant les longues traversées du retour, que les malades succombent. « C'est ce qui rend les tables de mortalité si difficiles à établir, mais combien serait long le nécrologe de la dyssenterie, si l'on pouvait le dresser d'une manière à la fois exacte et complète! »

La dyssenterie commença à se déclarer au mois de juin sur les navires mouillés dans la rivière de Shang-haï; elle fit peu de progrès jusqu'au mois d'août, mais alors elle prit une extension rapidement croissante, et les marins débarqués ont fourni un plus grand nombre de dyssentériques que ceux restés à bord. Elle se présentait sous les trois formes : *hémorrhagique*, la plus redoutable, *mucoso-sanguine*, la plus fréquente, et *muqueuse*. Un certain nombre de malades atteints de diarrhée ou de dyssenterie ont présenté des abcès hépatiques.

Fièvre intermittente. — La plupart des navires ont vu apparaître des fièvres intermittentes récidivées, l'infanterie de marine comptait un grand nombre d'hommes ayant fait séjour dans nos colonies; aussi les transports la *Forte* et la *Vengeance*, qui transportaient les troupes de ce corps, ont-ils surtout constaté de nombreux cas de cette maladie. Dans les mers de Chine, pendant la seconde quinzaine de juin et après un assez long séjour à Woosung. Dans l'armée anglaise, les fièvres intermittentes ont été assez peu communes, et, le plus souvent, c'étaient des récidives de maladies contractées à Hong-kong ou aux Indes. La *Renommée* a eu beaucoup de ces maladies à soigner.

Fièvre pernicieuse. — S'est montrée assez fréquemment dans le nord de la Chine et à Shang-haï, sous toutes les formes, qu'on classe ainsi par ordre de fréquence : forme algide, forme cholérique, forme comateuse, forme délirante, forme ataxique et forme syncopale.

Fièvre typhoïde. — On a constaté plusieurs cas de cette maladie, particulièrement au mouillage du Peh-tché-li, où elle a donné lieu à douze décès.

Coliques sèches. — La colique sèche n'a pas été observée en première invasion pendant la campagne du Nord. Les bâtiments de l'ancienne station ont seuls signalé quelques atteintes qui n'étaient que des récidives.

Variole. — Nous avons signalé l'épidémie de variole de Tien-tsin, sans rien pouvoir noter de particulier. — A Shang-haï et probablement dans d'autres parties de la Chine, on ne pratique pas de vaccinations; les Chinois s'inoculent le pus varioleux desséché et mis en poudre, et c'est par les narines qu'ils cherchent à absorber cette poudre comme le font les priseurs avec le tabac.

Choléra. — Cette affreuse maladie n'a pas fait beaucoup de victimes en Chine, il y a eu cependant une épidémie qui s'est déclarée à Shang-haï le 5 septembre par deux cas foudroyants; dix-neuf cas se présentèrent aussitôt dans les salles de l'hôpital militaire et l'on en a observé d'autres jusqu'au 17 octobre. Bien peu des malades guérirent.

En résumé, « diarrhée, dyssenterie, fièvres paludéennes, telle est la trilogie endémique observée pendant l'expédition. La diarrhée l'a emporté par le nombre et la dyssenterie par la gravité. Mais il ne faut pas oublier que la diarrhée devenue chronique a eu aussi sa table de mortalité, et qu'à cause de ses suites elle mérite la plus grande attention de la part des malades et des médecins. » (Docteur Laure.)

SYPHILIS. — La syphilis se présente en Chine avec les symptômes les plus graves et les plus repoussants. Elle est d'autant plus répandue que les Chinoises sont d'une facilité extrême. Très-fréquemment les accidents tertiaires se montrent presque au début. Cette maladie paraît moins grave en Cochinchine, où elle est aussi commune. Contractée par les Européens, cette maladie a un caractère de suracuité et de gravité qui n'est pas en rapport avec les accidents observés sur les Chinois. « On dirait que la Chine a subi depuis des siècles une sorte de syphilisation générale qui a atténué progressivement l'infection virulente dans les organismes qui en sont atteints. » (Docteur Castano.)

A Shang-haï le nombre des vénériens a été considérable et peu en rapport avec l'effectif de la petite garnison; du 15 juin au 13 janvier 1861, 381 hommes ont été atteints et trois sont morts. L'un, matelot, a succombé à la suite d'une gangrène de la verge; l'autre, soldat au 3e d'infanterie de marine, avait d'énormes ulcérations dans la bouche et la gorge; le troisième, aussi de l'infanterie de marine, présentait de profondes ulcérations à la verge et une adénite inguinale double. Il a succombé après quatre mois de séjour à l'hôpital.

Voyons maintenant quelques observations sur trois corps distincts.

101e DE LIGNE.

Docteur Mutel, chirurgien-major; Sifflet, aide-major.

Embarqué le 29 novembre et le 3 décembre 1859 sur le *Calvados* et l'*Entreprenante*.

Les hommes sont répartis dans les deux batteries. On leur donne un hamac pour deux; une bordée composée de

la moitié des hommes se couchait jusqu'à onze heures, l'autre bordée de onze heures au branle-bas du matin. Les hommes qui devaient être ainsi alternativement sur le pont étaient employés aux manœuvres.

On ne peut concevoir à quel degré de méphitisme arrive l'air du navire quand dans les gros temps on ne peut ouvrir les sabords. La cale, où l'eau de mer pénétrant par les coutures du bordage rencontre des détritus de toutes sortes et des métaux, est un véritable égout d'où s'échappent des gaz dont l'odeur est flagrante, surtout lors des mouvements de la pompe. Les émanations dégagées par les corps humains au milieu d'une atmosphère généralement chaude et humide, la machine et l'odeur d'huile rance qui s'en exhale, les animaux vivants qui font du navire une sorte d'arche, les cuisines enfin contribuent à l'altération de l'air qui, pénétrant par les manches à vent, sort par les panneaux au plus haut degré de saturation miasmatique, qui produit une impression toxique dont l'expression la plus grave est la fièvre typhoïde. Dans un climat tempéré et pour quelques jours de traversée, on n'a pas à redouter d'aussi fâcheux effets et l'on est habitué à entasser les hommes, mais pour une expédition lointaine il faudrait mieux proportionner le nombre des hommes à l'espace disponible.

Le spectacle de la mer calme ou agitée, les hôtes qu'elle renferme, requins, marsouins, poissons volants, oiseaux, albatros, frégates, etc., qui suivent le sillage du navire, étaient les seules distractions que procurait un horizon sans bornes. Parmi les jeux, le loto avait la vogue.

Pendant ce voyage nous avons vu se dérouler des états pathologiques qui ont varié par zones de latitudes, suivant les influences climatériques des parages parcourus. Le changement de latitude, en modifiant les qualités de

l'atmosphère, produisait des maladies différentes que l'on peut ranger en deux groupes : les affections des voies respiratoires, les affections intestinales et typhoïdes. Ces deux groupes se sont succédé alternativement, selon que nous nous approchions ou que nous nous éloignions de l'équateur.

Au combat du 18 septembre, le 101e de ligne a eu un blessé par balle à la jambe. A Pali-kao, 21 septembre, le régiment a deux tués et sept blessés.

En 1860, le régiment a compté 95 décès sur un effectif de 1500 hommes : 6,3 pour 100.

Fièvre typhoïde....	14	Diarrhée chronique.	17
Choléra...........	4	Dyssenterie........	33
Fièvre pernicieuse..	3	Noyés.............	3
Variole............	5	Tués..............	2
Phthisie...........	3		

3e BATAILLON D'INFANTERIE LÉGÈRE D'AFRIQUE.

Le 1er janvier 1862, 750 hommes, officiers et soldats de ce bataillon, s'embarquent à Philippeville sur la frégate à vapeur le *Gomer* et partent le même jour pour Alexandrie. 8 jours de séjour. Départ pour Suez. 17 janvier, le bataillon s'embarque sur le *Rhône* pour Shang-haï. Ce bâtiment ne pouvant coucher que 125 hommes, les autres, 625, alternativement restent sur le pont. Arrivée à Saigon, état sanitaire excellent. Depuis ce moment, l'état sanitaire change. Le 18 mars, la nuit, deux hommes sont atteints de choléra foudroyant; le surlendemain, quatre nouveaux cas suivis de mort. Départ pour Shang-haï; arrivée à Woosung le 9 avril et le 14 à Shang-haï. Entrée en expédition du 17 avril au 30 mai; retour à Shang-haï, beaucoup de vénériens et quelques diarrhées.

Situation sanitaire jusqu'au 30 juin 1862.

	Entrés.	Sortis.	Morts.	Restants.
Fiévreux..........	312	233	52	27
Blessés............	36	37	»	1
Vénériens..........	137	112	»	25

A Shang-haï, la troupe occupe trois points principaux, le jardin Thé, le mont-de-piété et Ton-kadou, plus malsains les uns que les autres, aussi les hommes ne se portent jamais mieux qu'en expédition.

2e BATAILLON DE CHASSEURS.

22 *novembre* 1859. — Départ de Paris pour Rennes par voie ferrée.

2 *décembre*. — Arrivée à Brest après quelques jours de marche à longues étapes.

14-17 *décembre*. — Embarquement à bord du *Rhône;* état sanitaire parfait. 250 hommes, à tour de rôle, de quart sur le pont; 625 hommes dans les batteries, les uns sur des hamacs, les autres roulés dans des couvertures. Quelquefois on se sert de manche à vent, qui laisse beaucoup à désirer; tandis que sur les vaisseaux anglais et américains cet appareil est en bon état et régulièrement en usage. Bronchites, angines, diarrhées, douleurs rhumatismales.

27 *décembre*. — Ténériffe. Relâche de 48 heures, descente à terre, promenades.

8 *janvier*. — Orages, averses torrentielles; état sanitaire ébranlé; influence typhique, miasmes, oreillons.

15 à 30 *janvier*. — Fièvres typhoïdes bien caractérisées, beaucoup d'hommes atteints; immunité complète pour les matelots qui occupaient de grands postes bien aérés.

9 *février*. — Mouillage au Cap (Table-bay), 17 jours de relâche. Essais de descente peu satisfaisants; excès, abus, etc. 18 hommes entrent à l'hôpital anglais; deux y meurent.

25 *février*. — Départ du Cap pour Singapour. Froids,

pluies; les hommes sur le pont n'ont que leur veste et leur blouse; ils ne peuvent changer de vêtement. Bronchites, angines, diarrhées, héméralopie.

24 *mars*. — 1 mort, fièvre typhoïde cholériforme.

11-12 *avril*. — En vue de Java et Sumatra, détroit de la Sonde. Diarrhées, gengivites, sueurs excessives, éruptions cutanées, furoncles.

16 *avril*. — Singapour. Six jours de relâche. Orages presque journaliers. Abondance et variété de nourriture à bon marché, fruits vivement appréciés.

22 *avril*. — Départ pour Hong-kong; chaleurs très-fortes.

2 *mai*. — Hong-kong. Onze jours de relâche.

13 *mai*. — Départ pour Woosung. Nombreuses et brusques variations de température. 4 malades sont évacués sur Macao.

20 *mai*. — 1 mort, fièvre pernicieuse cholériforme.

1er *juin*. — Départ pour Tché-fou.

6 *juin*. — Arrivée à Tché-fou. Débarquement après 175 jours de présence à bord ou de relâches.

Pendant le voyage, le bataillon a perdu, sur un effectif de 912 hommes (officiers 37, troupe 875), 9 hommes de la fièvre typhoïde et 1 homme d'accès pernicieux cholériforme. Nous reparlerons de ce bataillon qui a fait l'expédition de Cochinchine.

MORTALITÉ EN CHINE.

Voici, d'après le médecin en chef de l'armée expéditionnaire, la mortalité aux ambulances et aux hôpitaux :

	Officiers.	Hommes.
En 1860	7	419
1861	5	387
1862	1	22

Nous constaterons que pendant la traversée de France en Chine la mortalité a été plus forte sur les bâtiments à voiles que sur les navires à vapeur, et que le bâtiment qui n'a pas eu de décès (la *Garonne*) était muni d'un ventilateur.

Les maladies principales causes de décès en Chine sont :

Dysenterie chronique	449	Scarlatine..........	6
— aiguë....	34	Pneumonie-pleurésie..	45
Choléra............	65	Hépatite............	8
Fièvre typhoïde......	60	Scorbut.............	9
— pernicieuse...	29	Syphilis.............	3
— non spécifiée..	40	Congestions..........	10
Variole.............	48	Alcoolisme...........	2

RETOUR.

Un détachement (300 hommes) d'infanterie de marine doit rester dans un des forts de Takou, Pei-ho, et un aviso et quatre canonnières seront en station à l'embouchure du fleuve sous les ordres du capitaine de vaisseau Bourgois.

Une ambulance de 25 lits, sous la direction de M. Duburquois, chirurgien de la *Némésis*, puis sous celle de M. Falot, du bataillon d'infanterie de marine, et sous celle de M. Foss, chirurgien de l'*Andromaque*. — Avec le froid, l'état sanitaire s'est considérablement amélioré. Aux maladies des voies digestives ont succédé les affections des voies respiratoires. A Shang-haï, la *Forte*, restée au mouillage dans le Wampoa, avait encore des diarrhéiques et des dys sentériques.

Pendant la seconde quinzaine de novembre et après le rembarquement des troupes venant de Tien-tsin, plusieurs cas de variole se montrent sur l'*Entreprenante* (3), le *Rhône* (11) et la *Garonne* (1). Quelques cas isolés se présentent en décembre et en janvier, 9 cas sont enregistrés le même jour. Le 1er janvier, il y avait à l'ambulance à bord

de la *Garonne* 35 varioleux venant de la *Garonne*, du *Rhône*, de l'*Entreprenante*, de la *Dragonne*, de la *Meurthe* et de la *Gironde*. Il est à remarquer que les varioleux de la *Meurthe*, de la *Gironde* et de la *Dragonne* venaient de l'*Isère*, naufragé à Amoy, et dont l'équipage avait été mis en subsistance sur la *Garonne*, où il avait puisé le germe de la maladie. Le 16 janvier on ne comptait plus que des convalescents.

Pendant l'année 1861, beaucoup de malades (1076) ont été renvoyés en France depuis le mois de mars jusqu'au 15 janvier 1862. Une partie de la petite armée a dû faire partie de l'expédition de Cochinchine, l'autre partie a été dirigée sur France par Suez, où 936 malades étaient déjà passés.

A leur arrivée à Suez, les malades ont été reçus sur un vapeur-hôpital qui les portait à terre, où ils prenaient la voie ferrée; un train express les conduisait au Caire, ils se reposaient, puis ils étaient conduits à Alexandrie, là toutes les dispositions étaient prises pour leur embarquement pour Toulon. Les hommes trop éprouvés par le voyage de la mer des Indes et de la mer Rouge ont été reçus à l'hôpital européen d'Alexandrie, où des dispositions avaient été prises par notre consul. Cet hôpital était dirigé par des médecins français au service du pacha d'Égypte.

EXPÉDITION DE COCHINCHINE

EXPÉDITION DE COCHINCHINE

L'expédition de Chine terminée par le traité de paix du 25 octobre 1860, permit au commandement de mettre une petite partie des troupes, environ 2000 hommes, sous les ordres de l'amiral Charner pour commencer des opérations militaires en Cochinchine, où il fallait débloquer Saïgon, qui n'avait qu'une faible garnison, et obtenir par une démonstration vigoureuse le redressement des torts du gouvernement annamite.

Les troupes désignées pour cette nouvelle expédition sont sous les ordres du général de Vassoigne :

1 bataillon du 3e régiment d'infanterie de marine,
2 bataillons de chasseurs à pied,
155 hommes du 3e régiment du génie,
10 pièces d'artillerie du 14e régiment,
Quelques cavaliers, chasseurs d'Afrique ;

et bientôt après :

850 fusiliers marins,
250 Espagnols de Manille, infanterie ;

enfin l'état-major, le service de santé (une ambulance) et le service administratif. A ces troupes il faut ajouter 1000 coolies chinois et tagals.

Les troupes de l'armée parties de Shang-haï et celles de la marine venant de Canton doivent être réunies à Saïgon

dès les premiers jours de février pour être rejointes au mois d'avril par un bataillon du 101e de ligne.

La flottille comprenait l'*Impératrice Eugénie*, bâtiment sur lequel l'amiral Charner place son pavillon. Les autres navires sont : la *Renommée*, le *Jura*, l'*Entreprenante*, le *Rhône*, le *Rhin*, la *Meurthe*, la *Garonne*, la *Loire*, le *Monge*, le *Forbin* et plusieurs canonnières.

25 *janvier* 1861. — Départ de Woosung pour Saïgon où la flottille arrive le 7 février, après une relâche de trois jours à Hong-kong. Le voyage se fait dans de bonnes conditions, cependant on constate quelques rares décès par suite de dyssenterie.

M. le Dr Didiot est désigné comme médecin en chef et a sous ses ordres MM. les Drs Armand, Champenois, Dufour, Hattute, Lespiau, Dezon, médecins-majors; Azaïs, Frilley et Jean, aides-majors. Trois pharmaciens sont attachés à l'expédition, ce sont : MM. Ollivier, Strohl et Judicis; trois officiers d'administration et 40 infirmiers. Le seul point occupé par les troupes de la marine est Saïgon, et cette ville est entourée à distance par l'ennemi, qui a établi des forts, préparé de nombreux ouvrages de défense dans la plaine de Kio-ha, et fait des barrages et des estacades formidables sur les cours d'eau.

Le débarquement effectué, les troupes sont établies dans la ville et dans la position qu'il était important d'occuper aux environs. « La basse Cochinchine, d'après la relation de M. le Dr Didiot, comprend les provinces de Saïgon, de Bien-hoa et Mytho. Elles forment, à l'est du Cambodje, un vaste delta sillonné par de nombreux canaux navigables; le sol tout d'alluvion est généralement plat, excepté à l'est et vers le nord. Recouvert d'une luxuriante végétation,

comme toutes les contrées tropicales, il est cultivé sur presque tous les points. Çà et là ce sont des rizières étendues ou des plaines dans lesquelles le maïs, la canne à sucre, l'indigo, le coton, le tabac et le bétel sont l'objet d'une culture préférée des indigènes, et de distance en distance on rencontre des bouquets d'arbres particuliers à la zone équatoriale : cocotiers, aréquiers, bananiers, bambous, et même des forêts assez considérables qui fournissent d'excellent bois de construction. Toutefois, aux limites extrêmes de la province de Saïgon, à Tran-bann et à Phu-yen-môt, comme dans le nord du côté de Bien-hoa, l'on rencontre des accidents de terrain et des collines boisées, qui donnent au pays un aspect bien différent de celui qu'offrent les plaines marécageuses des environs de Saïgon et de la province de Mytho.

» La température constamment élevée est de 28 à 35° centigrades et ne descend guère au-dessous de 25 à 26°. Deux saisons correspondent, la première à la mousson de nord-est et dure de fin novembre à la mi-avril, et la seconde, qui constitue l'hivernage, coïncide avec la mousson de sud-ouest et se fait remarquer surtout par de nombreux orages. En tout temps, l'air est très-humide et chargé d'électricité; jamais il n'est agité par des vents violents. Ces propriétés particulières de l'atmosphère, grande humidité et tension électrique constante, sont une des caractéristiques du climat de la Cochinchine. »

Nous ne parlerons pas de la faune ni de la flore de la basse Cochinchine, assez d'auteurs les ont fait connaître et nous allons aborder de suite les opérations militaires qui ont plus d'intérêt pour nous. Cependant nous dirons qu'un de nos hommes du 101e de ligne, en détachement au fort sud, a tué avec ses camarades un gros tigre, et qu'un autre

de nos soldats est mort à la suite d'une morsure d'un de ces animaux.

Les armes des Annamites sont moins redoutables que les retranchements qu'ils ont multipliés avec grand soin. Ces armes sont des fusils chinois à crosse très-courte, des fusils à silex, des tromblons, des canons d'assez petit calibre, des lances et des piques. La poudre qu'ils emploient est de qualité médiocre; les balles reçues par nos hommes ne présentaient le plus souvent qu'une ouverture d'entrée; elles manquaient de force pour traverser les tissus : cela dépendait autant de la mauvaise qualité des armes que de celle de la poudre.

« Les Annamites, dit M. le Dr Armand, appartiennent au rameau indo-chinois de la race mongole. Leur tête ovoïde se rapproche de celle des Chinois. Comme eux, ils ont les cheveux et les yeux noirs, un peu obliques, le nez petit plutôt qu'épaté, les pommettes moins saillantes, les lèvres un peu grosses; le teint blanc mat des jeunes passe au brun-olivâtre chez les adultes. Le sang malais est mêlé à ces populations qui, dans la basse Cochinchine, ont parfois le corps élancé, grêlé, et les membres longs des nègres de l'équateur. Hommes et femmes portent les cheveux longs, lisses et lustrés par l'huile de ricin ou de coco. Le système pileux est nul sur le reste du corps, et au besoin, ils emploient les pâtes épilatoires. Les hommes sont imberbes jusqu'à la vieillesse, âge auquel apparaissent quelques poils de barbe. Les deux sexes ont le même costume, un large pantalon attaché à la ceinture et une tunique flottant par-dessus. Ils vont presque toujours nu-pieds; c'est du luxe d'avoir des sandales. »

23 *février*. — Les troupes (environ 3000 hommes) se

forment en colonnes d'attaque et se dirigent sur les positions occupées par l'ennemi.

24 *février*. — Attaque d'un fort à l'extrémité des lignes de Kio-ha, quelques coups de canon sont tirés par les forts; mais bientôt on tourne l'extrême gauche des retranchements qui sont enlevés, et le soir les troupes campent sur le revers du centre de la défense.

Les colonnes d'attaque se composaient de l'infanterie de marine, du 2e bataillon de chasseurs, de 860 marins, de 200 hommes d'infanterie espagnole, de l'artillerie et du génie. L'ambulance active suivant les colonnes avait pour chef M. le Dr Didiot, et pour médecins MM. Champenois, Hattute, Armand, Frilley, Dufour, Azaïs et Jean. — Les troupes sont suivies par les médecins des régiments de l'armée de terre et de mer. — D'un autre côté le contre-amiral Page, remontant la rivière avec des forces suffisantes, attaque et détruit les défenses de Yen-lock et opère une heureuse diversion sur les derrières de l'ennemi; il compte 2 tués et 6 blessés.

Les pertes de cette journée pour les colonnes d'attaque sont insignifiantes : 6 tués et 14 blessés, parmi lesquels le général de Vassoigne et le colonel Palança y Guttiérès, le premier avait une plaie contuse au bras gauche.

Tous les blessés, après avoir été pansés à l'ambulance, ont été transportés par des coolies chinois à l'hôpital de Choquan, établi à 4 kilomètres de Saïgon. Ils y sont arrivés dans la nuit.

Choquan, placé dans une situation délicieuse sur l'arroyo chinois, avait deux petits établissements temporaires, l'un pour l'armée de terre, l'autre pour la marine. Ces établissements au milieu d'une plantation d'aréquiers et

de bananiers, se composaient de pagodes et de cases formant 15 corps de bâtiment. Les médecins de la marine avaient pour chef M. le Dr Laure, qui avait sous ses ordres MM. Chabassu, Veyron-Lacroix, de Carové, Aude, Gauchereau et Butel.

25 *février*. — Tous les retranchements de Kio-ha sont enlevés après une énergique résistance de cinq heures. Deux postes avancés avaient été établis à la pagode de Caïmaï et à celle des Clochetons. Cette journée nous donne 16 tués et 197 blessés.

Parmi les tués et blessés se trouvent le lieutenant-colonel Testard, de l'infanterie de marine, et l'enseigne Larégnère, morts le jour même ou le lendemain.

MM. les Drs Champenois et Hattute sont cités à l'ordre du jour.

Après la prise des lignes de Kio-ha, les troupes ont successivement occupé les postes de Rastrack, de Tan-hua, et marché à la poursuite de l'ennemi qu'il fallait chasser de la province.

28 *février*. — Le choléra se manifeste à l'ambulance maritime de Choquan, où se trouvaient une partie des blessés et environ 150 malades. On constate 55 cas de choléra, presque tous foudroyants quoique souvent précédés de diarrhée ; 41 morts dont 10 blessés, cholérisés. — A la même époque, les navires mouillés dans la rivière ne comptent qu'un petit nombre de cholériques. L'hôpital de l'armée de terre, contigu à celui de la marine, et soumis aux mêmes influences, a joui d'une immunité relative que le médecin en chef Didiot attribue à moins de fatigue pour nos troupes que pour les marins qui semblaient en effet plus débilités. Il a fallu évacuer l'hôpital maritime et en-

voyer les malades à bord de leurs bâtiments. Enfin, dans le même moment, le choléra s'est montré à l'hôpital de Saïgon, mais avec moins d'intensité qu'à Choquan.

Après un repos indispensable et les préparatifs que nécessitait l'expédition projetée sur Mytho, capitale de la province de Dinh-thuong, les opérations militaires vont recommencer.

EXPÉDITION SUR MYTHO. — Le *Monge*, commandant Bourdais, la *Mitraille* et plusieurs canonnières portant des compagnies de débarquement de la marine, 30 soldats espagnols venus de Saïgon, et 500 hommes de troupes se dirigent sur Mytho. Ils rencontrent de nombreux obstacles et partout des barrages formidables.

10 *avril.* — La *Fusée*, la *Dragonne*, le *Lyly*, et le *Schamrock*, après avoir forcé les barrages du Cambodje, viennent, sous le feu des forts, mouiller à 200 mètres de la place dont ils vont s'emparer. Un fort à 6 kilomètres de la citadelle de Mytho ouvre son feu et un boulet tue le commandant Bourdais.

13 *avril.* — Pendant le mouvement du contre-amiral Page, les troupes qui s'avançaient par terre et l'arroyo s'approchent de la citadelle et ne tardent pas à apercevoir le pavillon tricolore. Ainsi que nous venons de le dire, le fort avait été pris par l'expédition Page. On établit à Mytho un hôpital de 80 lits et une garnison de 500 hommes.

L'ambulance et l'hôpital de Mytho ont reçu du 8 au 18 avril :

	Entrés.	Sortis.	Évacués.	Morts.	Restants
Infirmiers	1	»	1	»	»
Génie	7	2	4	1	»
Artillerie	3	1	2	»	»
Chasseurs à pied	34	12	15	9	»
Infanterie de marine	34	7	8	6	»
Fusiliers marins	102	30	38	16	»
Espagnols	2	»	»	»	»
Coolies et divers	15	11	3	6	26
	198	63	71	38	26

Après cette opération on établit des postes dans un rayon d'environ cent lieues, à Caïmaï, Taï-ning, Rastrack, Tan-hua, Tran-bann, Candjock et Gocung. Bientôt la saison des pluies fait suspendre les mouvements offensifs jusqu'au mois de novembre.

L'ambulance de la marine avait pour chef M. Dugé de Bernonville et MM. Delmas et Roux. — Dans les postes dont nous venons de parler, le service médical était confié à MM. Gauchereau, Hennecart, Col, Buzard, Jehanne, Thil et Massin, médecins de la marine. D'autres médecins de la marine avaient été attachés au service de l'expédition ; nous citerons MM. Mongrand, de Lespinois et Crouzet.

Les blessures observées sur nos hommes n'ont rien présenté d'extraordinaire ; la cicatrisation s'est faite plus rapidement qu'en Europe. M. le Dr Didiot, dans sa relation médico-chirurgicale de l'expédition de Cochinchine, a donné quelques détails intéressants sur les blessures, aussi n'en dirons-nous que quelques mots à l'occasion des plaies contuses par coups de cornes de buffle.

« Le buffle très-commun en Cochinchine, où il est employé à la culture du sol et aux transports, est d'un naturel fort doux, très-docile et très-maniable pour les indigènes ; mais il se montrait furieux chaque fois qu'il

rencontrait sur son passage un militaire à pantalon rouge.

» Après les combats de Kio-ha et pendant l'occupation du camp ennemi, il y eut 4 hommes plus ou moins gravement blessés, l'un entre autres présenta une large éventration qui entraîna promptement la mort.

» Un coolie chinois reçut un coup de corne de buffle : il présente une plaie oblique de 6 centimètres au-dessus du canal inguinal droit. Hernie immédiate de 1 mètre d'intestin grêle et d'une portion du grand épiploon. Réduction quelques minutes après l'accident par M. le Dr Hattute. Réunion par sutures enchevillées. Pas de symptômes de péritonite. Sort de l'hôpital parfaitement guéri à la fin de mai. »

Pendant l'interruption des opérations militaires, nos divers postes ont été souvent attaqués par de petits partis d'Annamites; il y a eu de très-fréquentes alertes, mais sans succès pour l'ennemi et sans pertes pour nous. Il a fallu aussi donner la chasse aux pirates qui infestaient les arroyos; à cet effet, quelques petits détachements étaient embarqués sur des canonnières destinées à les poursuivre.

Dans une des attaques du mois d'octobre, le 27, un de nos caporaux passant dans l'obscurité et pris pour un ennemi parce qu'il ne répondit pas au qui-vive du factionnaire, fut tué et rapporté au poste.

Expédition de Bien-hoa.— Camp fortifié à 9 kilomètres de Saïgon et défendu par 3000 Annamites.

2 *décembre* 1861. — Des reconnaissances envoyées dans l'est, au delà de la rivière de Saïgon, par l'amiral Bonard, font savoir que de nombreux travaux de défense sont accumulés sur toutes les routes qu'il faudra suivre pour marcher sur Bien-hoa; elles signalent des camps

fortifiés, des estacades, des forts armés de canon. Pendant ces reconnaissances, il y a eu cinq blessés Français et trois Annamites auxiliaires.

14 *décembre*. — Une attaque combinée par terre et par eau avait été décidée. Les troupes (760 hommes) forment trois petites colonnes et se mettent en mouvement; elles sont accompagnées par trois canonnières, l'*Alarme*, l'*Avalanche*, et la *Fusée*. Ces petits navires rencontrent une estacade; ils s'embossent sous les forts qui la protégent et qui opposent une vive résistance. L'*Alarme* reçoit 54 boulets dans sa coque, ses agrès et sa mâture sont coupés; mais la position est enlevée et détruite. L'amiral avait remonté le fleuve sur l'aviso l'*Ondine* et cherché un point favorable à un débarquement. Arrivé à portée de la citadelle, l'aviso subit un feu d'artillerie qui fait beaucoup de bruit, mais n'atteint personne, et il est aussitôt éteint par une canonnière.

Le fort est pris et occupé par les troupes. On y établit immédiatement un hôpital de 100 lits.

Dans cette affaire, l'*Alarme* compte 1 tué et 4 blessés.

Il y a eu encore une petite expédition sur Baria, sur Vinh-long et sur Go-cong; mais ces expéditions sans importance offrent peu d'intérêt; nous dirons seulement un mot de l'expédition de Baria, sous la direction du capitaine de vaisseau Coupvent des Bois. La colonne débarquée au village de Tong-tai, tourne le camp qui protége les barrages et les ouvrages annamites. L'ennemi est mis en fuite. On compte 1 homme tué et 22 blessés qui ont reçu les soins de MM. Bonnaud et Morin, chirurgiens de la marine.

Plusieurs opérations importantes ont été faites aux ambulances et aux établissements de Choquan.

1 désarticulation du bras.	1 résection de la tête humérale.
1 — du coude.	5 amputations de la cuisse.
1 — du poignet.	1 — de la jambe.
2 — de doigts.	

Trois de ces opérés sont morts, 2 amputés de la cuisse et l'amputé de la jambe.

MOUVEMENT DE L'HOPITAL DE SAÏGON

	Entrés.	Sortis.	Évacués.	Décès.
Février 1861........	197	29	»	20
Mars	388	380	»	34
Avril	515	381	»	51
Mai	273	278	40	19
Juin.... ....,	230	182	»	11
Juillet	167	195	57	5
Août	161	134	»	6
Septembre..........	162	147	»	5
Octobre............	253	236	32	4
Novembre..........	153	136	»	3
Décembre..........	27	10	14	3
Janvier 1862........	117	132	40	2
Février	11	65	2	1

Si nous classons les entrés par genre de maladies, nous trouvons les journées ainsi réparties :

	Blessés.	Fiévreux.	Vénériens.	Galeux.	Total.
Février 1861....	346	353	250	»	949
Mars	1403	2743	752	»	4898
Avril	643	3564	901	»	5108
Mai	412	3505	1442	»	5359
Juin............	409	3344	1339	»	5092
Juillet	377	3026	1421	»	4824
Août	223	1608	971	»	2802
Septembre......	250	1609	1589	»	3448
Octobre........	353	1768	1525	»	3646
Novembre......	557	1376	1427	7	3367
Décembre	20	25	1	»	46
Janvier 1862....	325	1281	940	8	2554
Février	27	84	85	»	196

MOUVEMENT DE L'HOPITAL DE LA MARINE DE MACAO.

Cet hôpital de la marine n'a reçu, de juillet 1860 à février 1862, que 98 hommes de l'armée de terre ; mais son mouvement est assez considérable pour les troupes de la marine. Du 1er mai au 31 décembre 1860, il avait reçu, provenance de Chine, 517 hommes sur lesquels 49 sont morts ; la situation, du 1er janvier à décembre 1861, comme provenance de Cochinchine, a été ainsi établie par M. Laure, médecin en chef de la marine : Entrés 754, évacués sur la France 107, sortis guéris 519, morts 73.

Une ambulance avait été aussi établie à Canton ; mais nous manquons de détails sur son service ; une note nous apprend qu'elle a reçu, dès le mois d'août 1860 jusqu'au 16 octobre 1861, 783 hommes ; que 500 sont rentrés au corps ou à bord et que 18 sont morts.

MOUVEMENT GÉNÉRAL DE L'AMBULANCE ET DES HOPITAUX TEMPORAIRES DE CHOQUAN.

Entrés 2819 ; sortis 2447 ; évacués 200 ; décès 213.

Les maladies principales observées peuvent être groupées ainsi :

		Décès.
Fièvres paludéennes	1215	25
Syphilis	465	»
Diarrhée	242	31
Dyssenterie	250	39
Cholérine	56	»
Choléra	159	81
Blessures de guerre	103	10
Diverses	»	27
		213

Il s'est présenté, d'après M. le Dr Laure, un assez grand nombre de cas de colique sèche sur les bâtiments suivants :

La *Mitraille*..........	10 cas	Le *Monge*..........	6 cas
L'*Avalanche*.........	5 »	La *Renommée*.......	5 »
La *Fusée*............	3 »	La *Garonne*.........	3 »
L'*Alarme*...........	1 »	La *Nièvre*..........	2 »
L'*Impératrice Eugénie*.	10 »	L'*Entreprenante*.....	1 »
Le *Rhône*...........	7 »		

Les principales blessures de guerre classées par régions donnent le tableau suivant, d'après M. le docteur Didiot, pendant la première partie de la campagne jusqu'après la prise de Mytho.

Crâne et face...........	14	*Report.*	89
Cou.................	4	Poignet et mains.......	13
Thorax, abdomen, bassin.	29	Région inguinale.......	1
Épaule, clavicule, aisselle.	17	Cuisse...............	28
Bras.................	9	Genou...............	4
Coude...............	3	Jambe...............	23
Avant-bras............	13	Pied................	12
	89		170

Mouvement récapitulatif des pertes de l'expédition de Cochinchine, ambulances et hôpitaux : Entrés 5291 ; sortis 4121 ; évacués 536 ; morts 347.

Au total, pour la Chine et la Cochinchine, on compte 166 218 journées de traitement : 21 377 pour les blessés, 91 871 pour les fiévreux, plus de quatre fois autant que les blessés. — 52 673 pour les vénériens, deux fois autant que pour les blessés. — 297 pour les galeux, plus de 4 fois autant de journées.

L'expédition terminée, l'ordre de départ pour France est donné dans les premiers jours de février 1862. Les troupes rentrent par l'Égypte et la Méditerranée.

Pendant la traversée du retour, 113 hommes sont morts des maladies suivantes :

Anémie	3
Angine couenneuse	1
Bronchite chronique	2
Choléra	6
Diarrhée chronique	69
Diarrhée aiguë	5
Fièvres	8
	94
Report.	94
Fièvre intermit. rebelle.	5
Fièvre pernicieuse	1
Fièvre typhoïde	1
Maladies non spécifiées.	10
Pneumonie	1
Phthisie	1
	113

Ces hommes sont morts sur les transports et aux stations comme suit :

Singapoor, hôpital	1
Suez, hôpital	1
Alexandrie, hôpital	15
Andromaque	1
Calvados	5
Danaé	1
Didon	1
Dryade	11
Duchayla	1
Entreprenante	2
Européen	24
Garonne	10
Japon	15
	88
Report.	88
Jura	2
Labrador	2
Mitraille	1
Monge	2
Nièvre	1
Orne	2
Perdrix	1
Rhin	5
Rhône	4
Saône	2
Sarthe	2
Seine	1
	113

EXPÉDITION DE SYRIE

EXPÉDITION DE SYRIE

Nous n'aurons à dire que quelques mots sur l'expédition de Syrie, qui n'a été en réalité qu'une promenade militaire. Le petit corps expéditionnaire, composé d'environ 7500 hommes de toutes armes est parti de Marseille le 6 août 1860, et d'Alger le 16 du même mois, pour arriver à Beyrouth les 16 et 25. Les troupes parties de France venaient des garnisons du Nord, 5ᵉ et 13ᵉ ligne, 16ᵉ bataillon de chasseurs, artillerie, génie, cavalerie. Celles venant d'Afrique, 1ᵉʳ bataillon du 1ᵉʳ zouaves et chasseurs d'Afrique. Le corps de santé était ainsi constitué :

MM. les Drs Colmant,	médecin principal chef du service,	à Beyrouth.
— Ehrmann,	médecin-major,	à Kab-Elias.
— Jobert,	—	à Beit-Eddin.
— Suret,	—	à Beyrouth.
— Guiches,	—	à Beit-Eddin.
— Barthe,	médecin aide-major,	à Kab-Elias.
— Licardy,	—	à Babda.
— Dandreau,	—	à Beyrouth.
— Boulongne,	—	au Bois des Pins.
— Mathieu,	—	à Deir el Kamar.
— Vallin,	—	au Bois des Pins.
— Rusthego,	—	à Beyrouth.

Des médecins-majors ou aides-majors accompagnaient les régiments.

MM. les Drs Saugères,	médecin-major,	5e de ligne.
Guéret,	—	13e »
Chevassu,	—	l'artillerie.
Ely,	—	la cavalerie.
Goureau,	médecin aide-major,	13e de ligne.
Dexterne,	—	5e de ligne.
Julia,	—	16e bat. de chasseurs.
Denoyer,	—	1er bat. de zouaves.
Reuille,	—	3e chass. d'Afrique.

Disons de suite que la traversée a été très-heureuse, grâce à la bonne installation des navires, à la bonne qualité d'une nourriture variée et à une relâche de quelques heures à Malte.

Aussitôt débarquées, les troupes sont dirigées sur le campement du Bois des Pins, dont les arbres, trop clairsemés pour abriter des rayons solaires, sont trop rapprochés pour permettre l'établissement régulier des tentes.

Beyrouth, comme presque toutes les villes de l'Orient, n'est pas pavée et laisse voir ses égoûts et ses immondices. De nombreux chiens errants, presque tous galeux et rongés de vermine, circulent librement dans les rues; les maisons sont petites, généralement mal bâties et souvent encombrées; c'était le cas à l'époque du débarquement de l'armée. En effet les indigènes du voisinage s'étaient réfugiés dans la ville ou aux environs pour échapper aux massacres, et ils y avaient apporté leur malpropreté et leur misère, partout ils mendiaient pour vivre.

Le camp des Pins avait l'avantage de la salubrité comme aération; cependant un grand nombre de chevaux abattus et en putréfaction donnaient, surtout vers le soir, après des journées chaudes, les odeurs les plus désagréables auxquelles se joignaient celles plus malsaines encore des marais du voisinage. Les nuits sont généralement fraîches et humides, excepté pendant les mois d'août et de septembre

qui sont les plus chauds de l'année. Les orages sont fréquents, durent peu, mais ils amènent des pluies torrentielles. Le sirocco se fait généralement sentir pendant cinquante jours à partir de juin.

En ville, comme au camp, le repos des hommes était bien dérangé par les punaises et les moustiques.

Le petit corps d'armée nouvellement débarqué dans un pays dont la température est plus élevée que celle de l'Algérie devait craindre des maladies nombreuses et des épidémies, aussi l'hygiène du soldat fut-elle l'objet d'une incessante surveillance. La nourriture était généralement de bonne qualité; les distributions comprenaient du vin, du café, du sucre et de l'eau-de-vie qui favorisaient les digestions devenues lentes par les grandes chaleurs. Les hommes étaient au repos dans le milieu du jour, et conduits par compagnie le matin au bain de mer. Deux hôpitaux avaient été installés à Beyrouth, l'un dans un pensionnat tenu par des sœurs de Saint-Vincent, et dans une maison adjacente louée à cet effet. Indépendamment de ces hôpitaux, il y avait à Babda, village à 6 kilomètres de la ville, un vaste établissement pour les convalescents.

Après un repos de près d'un mois, nécessaire d'ailleurs à l'installation des détachements sur les points à occuper, des colonnes sont organisées et partent pour le Liban le 25 septembre, l'une pour Kab-Elias, les autres pour Deir el Kamar, Deit-Eddin, le château de l'émir Béchir. Après des marches de trente-quatre jours dans le Liban et la plaine de l'Oronte, marches souvent pénibles et par des chemins affreux, les colonnes reviennent à Beyrouth avec un état sanitaire assez bon, mais il y a eu beaucoup d'excoriations occasionnées par la chaussure qui n'est jamais assez surveillée. Tous les villages que nous avons parcourus sont assez bien situés, et quoique aucune règle de l'hygiène la

plus élémentaire n'y soit observée, que les rues et les maisons soient encombrées d'ordures comme dans tous les pays orientaux, les habitants nous ont paru jouir d'une bonne santé. Les villages Druses surtout se distinguaient par leur propreté relative et la bonne mine des habitants.

Pendant le séjour au camp des Pins et pendant la marche dans le Liban, il y a eu quelques fièvres typhoïdes, des angines en petit nombre causées par les brusques variations de température, quelques maladies de la peau, ecthyma, psoriasis; mais ce qui mérite d'être mentionné, c'est le nombre considérable de cas de tænia, dont nous dirons bientôt un mot.

La dyssenterie, qui a sérieusement éprouvé les 5e et 13e de ligne, a été très-discrète chez les zouaves. Les embarras gastriques ont dépassé de beaucoup les moyennes ordinaires et ne peuvent être attribués qu'à la mauvaise qualité de l'eau.

Les maladies les plus fréquentes à Beyrouth, dans la plaine qui sépare cette ville du Liban et sur les deux versants de la montagne, sont les fièvres intermittentes, surtout dans les vallées où l'on élève des vers à soie; les fièvres typhoïdes, les ascites, les pneumonies, les embarras gastriques, la diarrhée et le tænia.

Les affections chirurgicales sont les conjonctivites, les ulcères aux jambes, les affections cancéreuses, le bouton d'Alep, l'ecthyma, le psoriasis, la syphilis et les maladies de l'utérus.

Les conjonctivites sont très-communes et 1/5 des habitants est borgne ou à peu près aveugle par le développement de taies larges et épaisses. — Beaucoup d'indigènes présentent des gonflements aux jambes et beaucoup aussi ont des ulcères dégoûtants. Beaucoup enfin sont atteints de syphilis; ils ne se soignent pas et sont fréquemment vic-

times de leur indifférence. Les maladies de l'utérus (déplacement et cancer) sont très-fréquentes; elles ne peuvent être attribuées à la température du climat, mais beaucoup plus naturellement au jeune âge auquel les femmes se marient.

Nous devons parler du développement si extraordinaire du tænia : c'est une maladie endémique extrêmement fréquente chez les indigènes, sans qu'on puisse bien en déterminer la cause. Le seul bataillon de zouaves a compté 5 officiers et 49 zouaves atteints sur un effectif de 1000 hommes, et les régiments qui ont été en Syrie ont présenté depuis leur retour en France des cas assez nombreux, notamment le 13e régiment de ligne qui, après huit mois de retour en France, présente encore un assez grand nombre de cas. Les marins même qui vivaient à bord des navires de l'expédition, n'ont pas été complétement préservés. Tous les zoologistes s'accordent aujourd'hui à considérer le tænia comme la forme rubanée des helminthes, dont les cysticerques et les échinocoques représentent la forme vésiculeuse.

M. le docteur Colin, professeur au Val-de-Grâce, a donné la description d'un tænia solium fenêtré, exemple assez rare d'une disposition particulière de cet helminthe.

Les plaies ne se cicatrisent pas facilement; la plus petite écorchure reste longtemps à l'état de suppuration.

La mentagre a été très-commune dans l'armée; cette maladie a retenu beaucoup d'hommes à la chambre.

La syphilis ne s'est montrée que rarement, quoique très-commune chez les indigènes.

On a constaté la rapidité de l'issue funeste des phthisies.

Vers la fin d'octobre, la plus grande partie des troupes rentre à Beyrouth où l'ambulance du camp vient s'établir.

Le 15 décembre, une petite expédition se rend à Baalbeck

à 10 lieues de Kab-Elias, sans présenter rien qui mérite une attention particulière.

Dans les premiers jours de février, on a eu à remarquer quelques cas de congélation des pieds, et un chasseur d'Afrique a été trouvé mort dans la neige où il avait été surpris.

En février 1861, une épidémie grave de variole s'est déclarée à Beyrouth et dans les villages voisins. Elle frappe sur les populations réfugiées et entassées dans les maisons malsaines que le gouvernement turc a mises à leur disposition. Les équipages de la marine anglaise n'ont pas été épargnés; sur 600 marins, 40 ont été atteints de variole ou de varioloïde; le corps français n'a eu que quatre cas de varioloïde sans gravité.

En avril 1861, le typhus s'est montré à l'hôpital civil de Saïda, mais l'armée n'a pas eu à en souffrir.

Le petit corps d'armée rentre en France.

MOUVEMENT DE L'HOPITAL DE BEYROUTH ET DES AMBULANCES.

	Entrés		Sortis		Morts.	Restants.
	par billet,	par évacuation.	par billet,	par évacuation.*		
1860.	2949	278	2436	327	187	277
1861.	1002	90	1127	180	61	»
	3950	368	3563	507	248	277

61304	journées	de fièvreux
6881	—	de blessés
5417	—	de vénériens
476	—	de galeux.

Pendant la traversée de retour, 6 hommes sont morts de diarrhée, 3 à Alexandrie, 1 à bord de la *Dryade;* 2 sont morts de fièvre typhoïde à Alexandrie.

EXPÉDITION DU MEXIQUE

EXPÉDITION DU MEXIQUE

Nous n'avons pas les renseignements exacts nécessaires pour donner une relation complète des événements de détail d'une si audacieuse expédition; nous ne pouvons parler que des faits principaux se rattachant surtout à l'état sanitaire. Cependant nous signalerons les difficultés inouïes rencontrées surtout au début. Le climat meurtrier, les obstacles naturels, les défections continuelles des Mexicains, les efforts continus qu'il a fallu faire pour assurer les approvisionnements, la présence incessante de nombreuses guérillas augmentant continuellement leur effectif, et connaissant, ainsi que l'armée mexicaine, tous les passages où elles pouvaient devancer la petite armée française, se préparer à la défense ou à l'attaque. L'ennemi, partout secondé, favorisé, pouvait se disperser sans danger pour se réunir au moment qu'il croyait favorable. Souvent il était invisible, insaisissable parce que dans chaque hacienda, dans chaque case, il trouvait un abri, et un ami dans chaque habitant.

« Nous devions trouver au Mexique une belle race indigène; cette race y a existé et prospéré; aujourd'hui les Indiens n'en présentent que les débris tombés dans l'abrutissement le plus profond. Le descendant des Incas n'est plus qu'une bête de somme rapetissée et rabougrie. La race mexicaine des grandes villes est une race de métis, sans vitalité et privée des qualités qui font croître et prospérer

les nations; et cependant le climat des plateaux du Mexique est le plus admirable du monde; le froid excessif y est inconnu, la chaleur, forte souvent, peut être supportable pour les habitants sédentaires. Les pluies sont périodiques non-seulement quant à la saison, mais encore quant à l'heure de la journée. »

On a déjà beaucoup écrit sur le Mexique, mais les rapports que nous attendions des médecins de l'armée sont incomplets et ne comprennent que quelques localités. « L'existence du médecin en campagne est peu favorable aux études suivies; presque toujours en route ou en expédition, il recueille çà et là quelques observations qu'il ne peut compléter. S'il est question de blessés ou de malades, un départ inopiné le sépare des hommes auxquels il donnait des soins. Il naît de cet avortement de ses bonnes intentions une sorte de tiédeur à laquelle il faut ajouter la fatigue, la chaleur et mille préoccupations. »

Il y a cependant deux points importants sur lesquels tous les médecins de l'armée sont d'une unanimité parfaite, nous voulons parler de la chaussure et de la ration de viande; nous n'en dirons néanmoins qu'un mot; le sujet depuis longtemps épuisé est toujours nouveau.

Toute la force de l'infanterie est dans ses jambes. Le fantassin a donc besoin d'une bonne chaussure et non de souliers à semelle dite de carton. Ainsi on se plaint non-seulement de la confection, mais aussi de la qualité du cuir employé; les semelles se séparent de l'empeigne! ces mauvaises chaussures produisent de trop nombreuses plaies de marche qui nécessitent l'entrée de nombreux soldats aux hôpitaux. Au point de vue économique, on peut dire que si un homme atteint d'une plaie de marche fait en moyenne une station de vingt jours à l'hôpital, que le prix moyen de

la journée d'hôpital soit de 1 fr. 50; voilà une dépense de 30 francs en pure perte, car pour le tiers de cette somme on a partout une bonne paire de souliers.

Il en est de même de la ration de viande qu'il faut augmenter quand on peut et qu'on réduira dans les moments les plus difficiles.

« Soumis en campagne aux fatigues d'une vie nomade et toujours laborieuse, le soldat ne les supporte qu'à la condition que sa jeune machine physiologique reçoive chaque jour une pitance plus généreuse qu'en aucun autre moment de sa vie militaire, pitance d'autant plus désirée et plus vite élaborée et fondue dans un estomac avide, qu'elle est plus complétement et plus rapidement assimilée par des organes actifs et solliciteurs. Il en est de lui comme d'un cheval dont on n'obtient une plus forte somme de travail qu'à la seule condition d'augmenter sa ration quotidienne. Augmentez-en la quantité ; recherchez autant que possible la qualité et la variété, vous obtiendrez la force morale, la force physique, la bonne santé et avec elle la bonne humeur. Oui, la cuisine a à côté d'elle un ange gardien; oui, pour tous, la guerre est une question de cuisine, une bataille n'est rien. C'est comme un entremets, un stimulant à fort bouquet. Négligez la cuisine du soldat, et l'alanguissement physique et moral se répandra dans vos camps ; l'affaiblissement qui prédispose à la maladie fera naître les épidémies. Si vous voulez présenter vos rangs presque complets à l'ennemi, nourrissez bien vos hommes. Si vous voulez un glorieux et constant effort dans une lutte acharnée, doublez la ration, vous m'en direz des nouvelles; les coups de sabre, les balles, ni les boulets, ne remplissent pas l'estomac et n'entretiennent ni la force ni la santé.

» Quand on n'exige des hommes qu'une dépense de forces

qui n'excède pas leur constitution et la réparation alimentaire, on n'a que des maladies accidentelles; mais il n'en est plus de même lorsque les exigences de la guerre nécessitent des marches ou des travaux pénibles et multipliés : aussi voit-on le chiffre des malades augmenter ou diminuer en raison même des fatigues supportées; et si elles sont trop longues ou trop multipliées, si les indispositions qui en sont la conséquence se répètent souvent, les organes souffrent, et la santé s'altère d'abord insensiblement, les maladies viscérales se préparent lentement, jusqu'au moment où, la réparation ne se faisant pas, elles font explosion sur toute la ligne et laissent pour longtemps les traces de leur action. »

Nous avons parfois entendu dire à des officiers généraux que la ration du soldat en campagne est suffisante; et la preuve qu'ils croient pouvoir invoquer, c'est que les hommes jettent ou donnent ce qu'ils ne peuvent manger. Le fait est vrai, mais la conclusion qu'on en tire l'est beaucoup moins. Si, comme on l'a remarqué en campagne, le soldat, après quelques jours de marche, jette parfois son pain ou son biscuit, l'on a trop facilement conclu que la ration réglementaire était suffisante. Comment se fait-il que des hommes, ayant dépensé une certaine somme de forces, aient l'idée de jeter les aliments qui doivent réparer ces forces? là est la question; ces hommes jettent-ils leurs vivres parce qu'ils en ont trop, ou bien est-ce l'appétit qui, faisant défaut, engage le soldat à diminuer une charge qui lui pèse? On comprendrait des caprices individuels, car, il faut en convenir, l'estomac est capricieux; mais quand le caprice se généralise dans un corps d'armée, quand des monceaux de biscuit et même de pain sont ramassés par tombereaux, par des indigents qui ne veulent pas laisser perdre

cette manne providentielle, il faut bien voir autre chose qu'un caprice. Nos soldats aujourd'hui, comme leurs pères autrefois, savent parfaitement supporter les misères de la guerre ; mais si ces misères sont parfois obligatoires, il ne faut pas qu'elles durent trop longtemps. Pour que le soldat conserve sa santé et reste dans le rang, il faut que son alimentation répare les dépenses de forces qu'il fait chaque jour. Une armée bien nourrie double sa résistance aux fatigues, aux maladies, et coûte, en définitive, beaucoup moins en pain et en viande, dont la valeur peut être toujours prévue au budget, qu'en frais hospitaliers, qu'on ne connaît qu'à la fin de la guerre et qui sont toujours d'autant plus élevés que la mortalité a été plus grande. Voilà une question économique qui n'est pas à dédaigner, mais il reste à étudier la question humanitaire et la question militaire que nous soumettons à d'autres plus compétents. En bonne et vraie administration, il ne faut pas attendre que l'équilibre entre la recette alimentaire et la dépense physique soit rompu, car déjà le mal existe chez les plus faibles, et il va atteindre promptement les masses. Il n'est plus temps de le prévenir ; il faut alors s'occuper de guérir, et, sans parler des embarras que les hôpitaux occasionnent au commandement et à l'administration, on peut assurer qu'ils coûtent vingt fois plus que les moyens à l'aide desquels on aurait conservé la santé et l'effectif combattant.

La variété, non la multiplicité, et l'association de certaines substances alimentaires, doivent contribuer puissamment à l'assimilation. L'aliment qui plaît double les aptitudes digestives de l'estomac, l'uniformité les diminue, met cet organe en révolte et produit l'inappétence.

Malgré ces explications, nous avons toujours dit que la sobriété est une des qualités essentielles de l'homme de

guerre, tout en faisant observer qu'il y a une infinité de degrés entre Capoue et le radeau de la Méduse.

JOURNAL DES FAITS PRINCIPAUX.

31 *octobre* 1861. Convention de Londres: Intervention collective de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne contre le gouvernement de Juarès.

La France, l'Angleterre et l'Espagne avaient des vues différentes comme détails d'exécution, et, sans rien préciser, on peut au moins supposer qu'indépendamment des griefs communs aux trois puissances alliées, la France désirait l'installation d'un empire mexicain avec l'archiduc Maximilien d'Autriche comme chef; l'Angleterre ne voulait que la protection et les intérêts des sujets anglais; l'Espagne avait sur le Mexique des vues pour un prince de la famille des Bourbons.

Ce qui est plus certain, il s'agissait d'obtenir, par cette intervention commune, le redressement d'un grand nombre de griefs, des garanties plus positives pour les étrangers établis au Mexique et pour leurs propriétés; enfin l'exécution des obligations souscrites par le gouvernement mexicain. — On s'engageait à ne réclamer aucun avantage particulier ni aucune portion de territoire.

Les gouvernements français et espagnol admettaient la possibilité d'une marche sur Mexico par les troupes de l'expédition; le gouvernement anglais ne voulait pas que ses troupes de débarquement, trop peu nombreuses, fissent partie de cette marche sur la capitale.

TROUPES DE L'EXPÉDITION.

FRANÇAIS

Contre-amiral *Jurien de la Gravière.*

Infanterie de marine, 15 compagnies des 1er et 3e régiments;
Artillerie de marine, 2 batteries;
Zouaves, 1 bataillon du 2e régiment;
Chasseurs d'Afrique, 1 peloton du 2e régiment;
Génie, 22 hommes;
Train des équipages, 100 hommes;
Gendarmerie, 1 détachement;
Ouvriers d'administration et infirmiers, 22 hommes;
Compagnies de débarquement de l'escadre.

ANGLAIS

Commodore *Dunlop.*

700 hommes.

ESPAGNOLS

Général *Prim.*

Infanterie, 2 brigades	5373	hommes.
Artillerie, 26 pièces	490	—
Génie	208	—
Ouvriers d'administration	100	—
Cavalerie	173	—

Les bâtiments qui doivent transporter les troupes françaises sont: le vaisseau le *Masséna*, les frégates le *Montézuma*, l'*Ardente*, la *Guerrière*, l'*Astrée* et la *Foudre;* les avisos le *Berthollet*, le *Chaptal* et le *Marceau;* les canonnières l'*Éclair* et la *Grenade;* les transports la *Meuse* et la *Sèvre.*

17 *novembre* 1861. — Départ de l'escadre pour Sainte-Croix de Ténériffe où le *Masséna* arrive le 23 novembre et la plupart des autres bâtiments le 24.

25 *novembre.* — Départ de l'escadre pour la Martinique.

1862

17 *décembre*. — Départ pour la Havane, arrivée le 27.

2 *janvier* 1862. — Départ de la Havane pour Vera-Cruz.

7 *janvier*. — Arrivée devant Vera-Cruz.

COMMANDEMENT DU CONTRE-AMIRAL JURIEN DE LA GRAVIÈRE.

9 *janvier*. — Débarquement partiel. L'amiral Jurien de la Gravière avait appris à la Havane, avec autant de surprise que de regret, que les troupes espagnoles étaient parties avant l'arrivée des Français et qu'elles avaient débarqué à Vera-Cruz le 17 décembre, sans rencontrer de résistance. Cette précipitation du corps espagnol fut d'abord expliquée par un malentendu, mais c'était en réalité une conséquence des vues divergentes et personnelles du général Prim Disons de suite qu'une armée mexicaine, sous les ordres du général Uraga, vint aussitôt faire le blocus de Vera-Cruz du côté de terre, et que les Espagnols ne trouvèrent de ressources que du côté de la mer.

L'effectif des troupes espagnoles était de 6344 hommes de toutes armes, et déjà, à la date du 18 janvier, cet effectif comptait 603 hommes et plus de 20 officiers malades. Le blocus ne permettait pas de trouver des moyens de transport, ceux que la ville possédait étaient fort insuffisants.

La ville de Vera-Cruz est bâtie à peu près au niveau de la mer, sur une plage aride, brûlante et entourée de marais; c'est une grande ville toujours exposée à la fièvre jaune, et l'on n'a fait aucun sacrifice pour en assurer la salubrité. Deux hôpitaux français y ont été établis, l'un à la tête duquel se trouvait d'abord M. le Dr Gantelme, chirurgien principal de la marine, l'autre sous la direction du Dr Castagné, médecin d'origine française et requis par la marine.

1862

Les casernements étaient : la caserne de la Mercède, vaste bâtiment au sud-ouest de la ville et composé d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Il comprend le magasin des subsistances de la marine, la Mercède n° 1, rez-de-chaussée pour écuries et 1er étage pour l'infanterie de marine et les isolés, la Mercède n° 2, caserne du Patio del Manejo, celle de la garde nationale, le couvent de San-Francisco, le théâtre et la caserne de Meson del Casia. Le développement des miasmes à Vera-Cruz augmente pendant la saison des pluies et la fièvre jaune apparaît surtout pendant les mois d'avril, de mai et de juin. L'épidémie de 1862 a débuté vers la fin d'avril; on compte de 3 à 5 décès par jour, sur une moyenne de 72 malades. Les régiments ou détachements qui ont fourni le plus de malades, dès les premiers temps, sont ceux qui ont campé ou fait des marches dans les terres chaudes.

Le camp de Casamata se trouve sur une petite colline à 2 kilomètres de Vera-Cruz et près du chemin de fer, à 100 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer; cette colline est exposée aux émanations des marais qui baignent sa base; on y a établi une petite ambulance provisoire qui sera supprimée bientôt.

11 *janvier.* — Occupation du village de la Tejeria, première station sur la ligne du chemin de fer, à 12 kilomètres sud de Vera-Cruz, par des détachements des trois nations. Chaleur accablante.

La Tejeria est un campement à côté de quelques pauvres maisons dans le voisinage d'un grand marais, foyer incessant pour les fièvres paludéennes. On a dû y établir une petite ambulance dont le service a d'abord été fait à tour de rôle par les médecins aides-majors de l'hôpital de Vera-Cruz. L'eau qu'on y buvait a sans doute donné lieu à de nom-

1862

breuses maladies, mais au mois de novembre 1862, un puits de la ligne du chemin de fer a été réparé et a donné de l'eau meilleure. L'ambulance a eu de l'importance à cause du passage incessant des troupes sur la ligne de Vera-Cruz à Orizaba, Puebla et Mexico. Ainsi le mouvement des malades dans cette ambulance au mois de novembre 1862 a été : Restants 87; entrés 578; sortis 462; morts 18; restants 185.

Les causes de décès sont : accès pernicieux 11, dyssenterie 1, divers évacués d'Orizaba 6.

13 *janvier.* — Occupation par un détachement espagnol de la petite ville de Medellin, à 15 kilomètres sud de Vera-Cruz. — Le même jour, conférence des plénipotentiaires et projet d'ultimatum. La différence des vues des alliés s'accentue et il devient facile de prévoir une rupture prochaine.

14 *janvier.* — Deuxième conférence; des délégués sont envoyés à Mexico avec une escorte mexicaine.

15 *janvier.* — (Paris.) Dès que l'empereur Napoléon eut connaissance du débarquement prématuré des Espagnols, il fut décidé qu'on enverrait une brigade française, sous les ordres du général de Lorencez, comme renfort aux troupes de l'expédition; cette brigade part de Cherbourg à la fin de janvier et débarque à Vera-Cruz dans le courant de mars.

17 *janvier.* — (Vera-Cruz.) Débarquement des troupes françaises :

Infanterie de marine........	2 bataillons.	Artillerie.....	2 batteries.
Fusiliers marins	1 »	Chasseurs d'Afrique (2e rég.)	1 peloton.
Zouaves.......	1/2 »	Train.........	1 compagnie.

Ces troupes (3073 hommes), sans moyens de transport et sans matériel suffisant, restent dans les terres chaudes pen-

dant un mois; elles sont fortement éprouvées par les fièvres paludéennes. Presque tous les hommes sans exception ont eu au moins un accès. Beaucoup de récidives; beaucoup aussi sont réduits à un état de faiblesse générale et d'anémie qui s'amendera bien lentement. Ces hommes partiront pour Téhuacan, terres tempérées et d'une altitude déjà considérable; il y aura des rechutes, et la diarrhée et la dyssenterie apparaîtront.

Inaction en attendant le retour des délégués à Mexico.

27 *janvier*. — L'autorité anglaise fait arrêter à bord d'un bâtiment l'ancien président Miramon, qui sera reconduit à la Havane.

28 *janvier*. — Le manque d'eau à la Tejeria fait prendre la décision de porter les troupes françaises à San-Juan de Loma à 10 kilomètres de la Tejeria.

Retour des délégués envoyés à Mexico; ils n'ont obtenu que des réponses évasives.

L'armée mexicaine occupe la Soledad, la route de Jalapa et les positions de Puente-Nacional et de Corral-Falso.

La Soledad est un petit village moins insalubre que la Tejeria; on y a établi une petite ambulance dans deux maisons contiguës et sous quelques tentes dressées dans un préau attenant à ces maisons. Le service y a été fait par MM. les Drs Mouillac, Poirée et Munilla.

30 *janvier*. — Arrivée à Vera-Cruz de la *Meuse* apportant le matériel d'artillerie et de campement.

2 *février*. — Les Français comptent beaucoup de malades (336). L'infanterie de marine, déjà éprouvée par un séjour plus ou moins long dans nos colonies, a beaucoup plus de malades que les troupes venant de France. Des guérillas se montrent en nombre dans les terres chaudes. 800 Espagnols malades sont évacués sur la Havane.

1862

13 *février*. — Une compagnie de débarquement de la frégate la *Foudre* et un détachement anglais vont renforcer les Espagnols menacés à Medellin, mais ils sont rappelés deux jours après.

Le général mexicain Uraga, assez modéré et pour ne pas dire sympathique aux Français, est remplacé dans son commandement par le général Zaragoza, très-hostile à l'intervention et il établit son quartier général à la Soledad.

17 *février*. — Appel (Juarès) de tous les Mexicains en état de porter les armes jusqu'à l'âge de 60 ans.

19 *février*. — Convention de la Soledad pour nouvelles négociations. Pendant ces négociations, les alliés occuperont Cordova, Orizaba et Tehuacan. Cette dernière ville, à 45 lieues de Vera-Cruz et dans l'État de Puebla, devra être occupée par les Français, les deux premières par les Anglais et les Espagnols.

23 *février*. — Juarès ratifie la convention de la Soledad qui n'aura pas le même sort en Europe.

Depuis le débarquement, les alliés manquent des moyens de transport; ils n'ont pu se procurer que des mules presque sauvages, et cependant il importe beaucoup de s'éloigner des terres chaudes où la fièvre jaune, devançant l'époque habituelle de son invasion, faisait déjà des victimes.

26 *février*. — Départ des Français du camp de la Tejeria pour se rendre à Tehuacan au sud de Puebla et à 10 étapes de Vera-Cruz. La première étape est très-fatigante; hommes et bêtes ne peuvent plus marcher. Deux cas mortels d'insolation dans l'infanterie de marine.

28 *février*. — La colonne française arrive à la Soledad. On compte 29 décès dans les détachements laissés dans Vera-Cruz et 160 malades à l'hôpital. A l'ambulance de la Tejeria il y avait 126 malades.

Les équipages de l'escadre, dont l'effectif était réduit de 750 hommes par le débarquement, ont à supporter des fatigues excessives pour les nécessités du service devant et dans la ville.

2 *mars.* — Départ de la colonne française pour le Chiquihuite; elle atteint cette limite de la terre chaude le surlendemain.

Le Chiquihuite, à 25 kilomètres à l'est de Cordova, dans une gorge de la chaîne de montagnes, sera toujours un poste important pour nos troupes de passage, on y établit une petite infirmerie.

5 *mars.* — La colonne française arrive à Cordova après bien des difficultés.

6 *mars.* — Le général de Lorencez, parti de France sur le *Forfait*, arrive à Vera-Cruz.

7 *mars.* — La colonne française arrive à Orizaba.

Orizaba est une assez grande ville à 1250 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur la rive gauche du rio Blanco à quatre marches de Puebla; on y compte environ 20 000 âmes. Elle est située dans une vallée pittoresque entourée de montagnes élevées, coupée et arrosée par de nombreux cours d'eau; le climat est tempéré comme celui de tout le pays compris entre le Chiquihuite et les Cumbres. On y a établi deux hôpitaux, l'un hôpital de la Concordia, à l'entrée de la ville, destiné aux malades, l'autre San-José, à 1 kilomètre du premier et ancien hôpital mexicain, réservé aux blessés. Enfin on a formé un dépôt de convalescents. La saison des pluies dure à peu près de juin à septembre.

8 *mars.* — Séjour à Orizaba. A San-Andrès, où se trouvaient les troupes mexicaines de Zaragoza, un couvent est complétement renversé par l'explosion d'une grande quantité de poudre d'approvisionnement. 1500 hommes ou

1862

femmes sont écrasés sous les ruines et beaucoup d'autres sont blessés.

9 *mars.* — Les brigades espagnoles rejoignent la colonne française à Orizaba.

10 *mars.* — Les Français vont établir leur campement à Acultzingo, au pied des Cumbres qu'ils franchissent le lendemain et arrivent le 12 à Tehuacan; le convoi rejoindra le 20 et le 21 mars.

12 *mars.* — Arrivée successive à Vera-Cruz des bâtiments chargés du transport de la brigade de Lorencez : le *Canada*, l'*Asmodée*, le *Darien*, le *Finistère* et l'*Amazone.*

18 *mars.* — L'ambulance du quartier général commence à fonctionner régulièrement.

19 *mars.* — (Vera-Cruz). Débarquement du 1er bataillon de chasseurs à pied, du 99e de ligne, d'un bataillon du erreur 2e de zouaves, d'une compagnie du génie, d'une batterie d'artillerie, d'une compagnie du train, d'un escadron du 2e chasseurs d'Afrique, total 4531 hommes. Il faut ajouter 48 officiers de l'état-major, et 600 chevaux ou mulets. Le bataillon de chasseurs, les zouaves et environ moitié du 99e de ligne franchissent rapidement les terres chaudes et ne subissent pas l'influence paludéenne ; mais l'époque du débarquement de ces troupes coïncide avec le commencement de la saison épidémique de la fièvre jaune. Les détachements qui ont fait un séjour même de courte durée font des pertes, et des hommes contaminés sont morts après deux ou trois jours de marche.

Deux hôpitaux temporaires ont été établis à Vera-Cruz dans deux casernes : l'hôpital principal était commun aux Français, aux Anglais et aux Espagnols; le médecin en chef était M. le docteur Gantelme, chirurgien principal

1862

de la marine débarqué du *Masséna*. L'autre hôpital était pour la marine.

20 *mars*. — (Vera-Cruz.) Départ du général de Lorencez pour Tehuacan avec le 1er bataillon de chasseurs; il va rejoindre l'amiral Jurien de la Gravière.

23 *mars*. — L'amiral Jurien de la Gràvière est informé que l'alliance va être probablement rompue avec les Anglais et les Espagnols.

Le *Darien* arrive avec le médecin en chef Ludger Lallement et le docteur Ehrmann. Puis successivement le *Turenne* et l'*Amazone*, quelques troupes du 99e de ligne et une batterie d'artillerie, docteur Poncet.

Des exigences inadmissibles, des vexations du gouvernement de Juarez, ajoutons à cela des divergences de vues plus accentuées chez les commissaires représentant les alliés, tout rendait une solution impossible, sinon par les armes.

28 *mars*. — Une section d'ambulance, docteur Ehrmann, part sous l'escorte d'un peloton de chasseurs pour suivre les troupes; elle arrive au Potrero (prairies), l'autre section reste à Vera-Cruz.

(Vera-Cruz.) Les troupes débarquent en général dans de bonnes conditions de santé qui se maintient pendant environ quinze jours, puis tout à coup et par ordre d'ancienneté de séjour, elles sont atteintes en masse, à part quelques exceptions s'appliquant à des conditions particulières d'habitation et de confortable. Il est à remarquer que les officiers qui habitent Vera-Cruz ne sont atteints de fièvre paludéenne que lorsqu'ils font des marches ou campent dans les environs de la ville.

Les régiments ou détachements qui ont fourni le plus de malades sont aussi ceux qui font des marches dans les terres chaudes. Nous citerons le 95e de ligne, dont les com-

1862

pagnies ont été à Casamata, Medellin, la Tejeria et Santa-Fé, l'escadron du 12e chasseurs, le 3e zouaves, qui ont été de Medellin à Alvarado pendant quelques jours seulement et ont dû rentrer en ramenant un grand nombre de malades.

31 *mars*. — Le médecin en chef Ludger Lallement est atteint de la fièvre jaune.

Avril. — Le général de Lorencez part de Tehuacan pour la marche rétrograde, en exécution de l'article 4 de la convention de la Soledad.

Tehuacan, petite ville sur les limites de l'État d'Oajaca, au pied du cerro Colorado, *montagne rouge*, à cause de l'aspect des roches qui en couronnent le sommet.

3 médecins et 30 infirmiers sont laissés à Orizaba pour soigner 350 malades ou hommes fatigués qui doivent être confiés à la garde des Mexicains.

7 *avril*. — (Vera-Cruz.) Le médecin en chef de l'armée meurt à 9 heures du matin. Il est remplacé par M. le docteur Ehrmann.

8 *avril*. — Une colonne française arrive à Cordova et s'y arrête.

Cordova est une petite ville à 16 kilomètres (est) d'Orizaba et à environ 850 mètres au-dessus du niveau de la mer; on y compte 7 à 8000 âmes. Les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée; quatre rues principales forment un parallélogramme au centre duquel est une grande place en grande partie entourée d'arcades. Une ambulance, docteur Aubert, a reçu les premiers malades, et par un accroissement successif elle a été transformée en hôpital le 28 mai 1862, au retour de Puebla, lors de la marche rétrograde. On a observé à Cordova quelques cas de fièvre jaune sur des hommes venant de Vera-Cruz, et en 1863 il y a eu une petite épidémie de fièvre jaune qui n'a pas épargné les Mexicains.

1862

(Vera-Cruz). Le docteur Michaux, médecin aide-major, meurt de la fièvre jaune, victime de son dévouement près d'un officier qu'il ne veut pas quitter. Déjà 18 cas de fièvre jaune et 4 décès à signaler.

8 *avril.* — Renvoi en France d'hommes épuisés et dans un état de cachexie profonde.

9 *avril.* — Conférence à Orizaba. Rupture de la triple alliance.

16 *avril.* — Proclamation des commissaires français au peuple mexicain ; — c'est une déclaration de guerre.

18 *avril.* — Les Espagnols commencent leur mouvement de départ ; ils quittent Orizaba que le général mexicain Zaragoza occupe aussitôt.

L'armée de Zaragoza comprend 30 bataillons d'infanterie, 3 régiments de cavalerie et 1 régiment d'artillerie.

Des détachements anglais avaient été déjà embarqués pour les Bermudes.

Petites rencontres d'avant-garde, cavalerie, sans importance.

19 *avril.* — Le général de Lorencez et les plénipotentiaires français partent de Cordova et s'avancent sur Orizaba. La colonne est précédée par un petit détachement de cavalerie d'avant-garde commandé par le capitaine Capitan. Près du village du Fortin, cette petite troupe est attaquée par les cavaliers mexicains. Le capitaine Capitan, avec 35 chasseurs d'Afrique, charge l'ennemi, le sabre sur les pentes de la barranca de Metlac, lui tue 5 hommes et fait 12 prisonniers sans éprouver aucune perte.

Les détachements échelonnés sur la route de Vera-Cruz se portent en avant dans la direction d'Orizaba.

La colonne de Lorencez arrive et campe près du village du Fortin.

1862

20 *avril.* — La colonne entre à Orizaba évacué par les Mexicains, et apprend que les malades qui y avaient été laissés n'ont pas été inquiétés par l'ennemi.

24 *avril.* — Les Espagnols ont complétement quitté le Mexique.

La colonne de Lorencez se trouve renforcée par l'arrivée des colonels l'Hériller et Gambier avec leurs troupes, ce qui porte l'effectif du corps expéditionnaire à 7300 hommes.

25 *avril.* — 200 Mexicains auxiliaires, infanterie et cavalerie, général Galvez, rejoignent la colonne.

La convention de la Soledad est désapprouvée par le gouvernement français.

27 *avril.* — Le général de Lorencez est nommé général de division et le contre-amiral Jurien de la Gravière lui remet le commandement des troupes pour reprendre la direction de la division navale.

Orizaba, point de concentration des troupes, compte 529 malades à l'hôpital, du 27 avril au 20 mai.

Fièvre intermittente.....	98	Hépatite..............	3
— rémittente.......	17	Diverses..............	76
— typhoïde.........	18	Blessés...............	258
Diarrhée..............	84	Vénériens...........	7
Dyssenterie............	52		

Parmi les blessés, 10 cas de brûlures très-étendues chez des zouaves qui, par imprudence, ont mis le feu à de la poudre répandue sur le sol; deux ont succombé.

COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL DE LORENCEZ.

Les moyens de transport ont été assurés. Le général part dans la direction de Puebla avec environ 6000 combattants. L'ennemi commandé par le général Zaragoza occupe les cumbres avec 4000 hommes, plusieurs batteries et de la cavalerie, pour en disputer le passage aux Français. — La colonne française vient bivouaquer à l'hacienda de Tecamalucan.

28 *avril.* — Dès le matin les Français s'emparent du village d'Aculzingo et s'y établissent. Dans la journée, une avant-garde de zouaves s'avance sur les premières cumbres et se heurte contre des forces bien supérieures masquées par les escarpements de la montagne. Le bataillon de chasseurs arrive rapidement sur le terrain, puis un bataillon de zouaves. A 3 heures, le Presidio, ancien château fort au milieu du premier gradin de la montagne, est enlevé ainsi que les crêtes dont il est couronné à droite et à gauche. Devant l'élan de nos troupes, l'ennemi se retire au delà de Puente-Colorado, au pied des deuxièmes cumbres, et à San-Augustin de Palmar. Les Français ont 3 tués et 33 blessés. On ne connaît pas le nombre des Mexicains tués ; ils ont 240 blessés, 20 prisonniers, on leur prend 2 obusiers. Les blessés sont dirigés sur l'hôpital d'Orizaba.

29 *avril.* — Les Français franchissent les deuxièmes cumbres et s'arrêtent à la Cañada de Ixtapan, ils ont 19 blessés. — Vers la fin du mois, le général autorise un ingénieur suisse, M. Stœcklin, à organiser un petit corps de contreguerillas à cheval pour veiller à la sécurité des abords de Vera-Cruz. Cette troupe, composée d'aventuriers de tous les pays, a rendu de grands services, quoique son action, dont le centre était à Medellin, ne s'étendît qu'à peu de distance de Vera-Cruz. M. Stœcklin est courageux et entreprenant. Dans la suite, il se fit tuer bravement en chargeant l'ennemi avec des Mexicains auxiliaires qui l'abandonnèrent. Disons de suite que la contreguerilla, qui a pris successivement plus de développement, a tenu l'ennemi en alertes continuelles. Elle a eu beaucoup à souffrir dans ses courses de nuit à la recherche des guerillas. Ces audacieux partisans mexicains se tenant souvent en embuscade, attaquaient les convois et les hommes isolés. Il fallait leur opposer des hommes déterminés qui, par des marches rapides et inattendues, tombaient à l'improviste sur cet ennemi qui se dérobait et ne se montrait qu'avec la plus grande prudence.

Le colonel Dupin avait été chargé du commandement des contreguerillas, avec pleins pouvoirs. Il prit son commandement à Medellin et voulut voir les hommes qu'il allait commander; il rassemble cette petite troupe, infanterie et cavalerie; elle présentait l'aspect d'une bande de brigands complétement déguenillés. Bientôt elle fut armée sans être mieux habillée et toujours affreuse à voir. Des réquisitions sont faites auprès du maire de Medellin qui après menace fournit des fonds sous promesse de remboursement, et des chevaux furent achetés un peu par force dans les haciendas voisines.

Des atrocités monstrueuses ont été commises dans les premiers jours de mars par une bande de guerillas sur une famille espagnole. Un détachement, par une marche de nuit, avait surpris les coupables cachés dans un rancho, et les avait fusillés. Nous ne dirons pas les nombreuses marches faites par les contreguerillas, mais il est certain que la crainte qu'elles inspiraient contribua à tranquilliser le pays et à éloigner les bandes ennemies.

Nous verrons que, toujours en mouvement, la contreguerilla s'est montrée à Jamapa, au camp de la Loma, qui avait été détruit par une bande nombreuse de guerillas, à la Cañada, à San-Juan de Istancia, et bientôt, le 1er mai, à la Soledad, où elle fera des patrouilles et servira d'escorte aux convois.

1er *mai.* — Le général de Lorencez part de la Cañada pour San-Augustin de Palmar, en suivant la marche des Mexicains. Le 2 il arrive à Quecholac, le 3 à Acatzingo, le 4 à Amozoc, ce dernier endroit est une petite ville à 16 kilomètres en arrière de Puebla, où Zaragoza était entré avec ses troupes; elle a l'aspect d'une bourgade voisine d'une grande ville, elle compte environ 5000 habitants, on y voit quelques maisons à un étage avec balcon. Les églises sont les monuments les plus remarquables.

L'effectif de l'ennemi devant Puebla est d'environ 12000 hommes. Deux forts défendent l'accès de la ville de ce côté, le Loreto et Guadalupe.

5 *mai.* — Arrivée devant Puebla, ville d'une grande importance stratégique, à cause des routes qui s'y rendent en reliant les deux Océans, et surtout à cause de ses formidables défenses.

Puebla, la cité des anges, est à 7200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette ville est formée de rues larges,

1862

bien alignées, se coupant à angle droit et formant des îlots de maisons désignés sous le nom de cadres.

On prend des dispositions pour l'attaque ; après une canonnade de plus d'une heure sans que les défenses de la place aient beaucoup souffert, l'assaut est commandé sur le couvent de Guadalupe. Les colonnes, zouaves et chasseurs, sont reçues par une vive fusillade partant de positions à trois étages et bien abritées. Les difficultés que l'on rencontre sont insurmontables ; à 4 heures éclate un violent orage avec grêle. La retraite est ordonnée; les bataillons se réunissent près du cerro de Guadalupe et les blessés sont transportés à l'hacienda de los Alamos.

PERTES

Français.	Officiers tués.	16	*Mexicains ennemis.*	Tués	83
—	Troupe	621	—	Blessés...	144
—	Officiers blessés.......	20	—	Disparus..	12
—	Troupe	305			
—	Disparus	33			

Le Dr Verjus, médecin-major, est tué en pansant un blessé.

L'ambulance a dû faire 15 amputations immédiates et 13 consécutives dont voici le détail :

		Opérés.	Morts.
Amputation	du bras.........	8	4 dont un amputé des deux bras.
—	de la cuisse......	11	7
Désarticulation	de l'épaule...	3	2
—	de la jambe...	»	1
—	de doigts et de métacarpiens	3	»
Résection	de tête humérale...	2	»
—	du cubitus........	1	»

Pendant l'attaque de Puebla, le 5 mai, l'ambulance active, composée de MM. les docteurs Erhmann, Coindet, Claudel,

Clary et Borel, a été gravement exposée à tous les projectiles envoyés par la place sur la grange où elle était installée. Elle a donné aux blessés tous les soins qu'ils réclamaient en même temps que l'exemple du calme en présence d'un grand danger.

« Tandis que nous multiplions nos efforts auprès de nos blessés, notre artillerie vient recommencer le feu à nos côtés. Bientôt d'une batterie mexicaine, située à gauche et à l'entrée de Puebla, nous arrivent des boulets, des bombes qui éclatent sur le toit, sur les murs qui nous protégent, et notre position déjà très-mauvaise devient des plus périlleuses; les projectiles viennent lancer leurs débris à travers les portes jusqu'à nos pieds, et nous redoutons pour nos blessés l'incendie de la paille dont est abondamment garnie la grange qui sert d'ambulance. Cependant nos batteries se taisent, et, je dois le dire à la louange des Mexicains, le feu croisé qu'ils dirigeaient sur l'ambulance cesse immédiatement. A cinq heures du soir, alors qu'ils nous voient monter à cheval et le dernier blessé placé sur son cacolet, ils recommencent le feu sur le point que nous venions de quitter. » (Dr Coindet.)

9 *mai.* — Retraite sur Amozoc, où l'on séjourne. Les Mexicains suivent à distance la petite colonne française.

11 *mai.* — Continuation de la retraite sur Tepeaca. On arrive le 12 à Acatzingo, le 13 à Quecholac, le 14 à Palmar et le 15 à la Cañada.

16 *mai.* — Arrivée à Vera-Cruz du général Douay. A Acultzingo, 500 cavaliers mexicains d'avant-garde attendent à la barranca Seca l'arrivée de la cavalerie auxiliaire du général Marquez, qui ne paraîtra que le surlendemain.

17 *mai.* — Arrivée de la colonne française à Tecamaul-

1862

can, où s'établit le quartier général. L'ambulance est dirigée sur Orizaba.

18 *mai.* — Arrivée à Orizaba avec poste à Ingenio, village à l'ouest et à une heure de marche d'Orizaba dont il commande la vallée. Combat à la barranca Seca, en avant d'Ingenio. Les Mexicains attaquent la cavalerie de Marquez vers 3 heures de l'après-midi. Elle est soutenue vers 5 heures par un bataillon du 99e de ligne venant d'Ingenio. D'abord compromise, elle attaque à son tour. L'ennemi vigoureusement refoulé se retire en désordre laissant entre nos mains un drapeau et 1200 prisonniers.

Les pertes que subissent les Français sont de 2 tués, 14 blessés ; celles des Mexicains auxiliaires, 36 blessés ; celles des Mexicains ennemis, 200 hommes hors de combat.

Le quartier général s'établit à Orizaba. On apprend que le général Douay est arrivé le 16 à Vera-Cruz avec environ 300 hommes de diverses armes.

22 *mai.* — Ordre du jour : « Après avoir adressé aux troupes qui avaient combattu pendant cette courte mais laborieuse campagne, les éloges que méritaient leur courage et leur bon esprit, le général commandant en chef tient à donner un témoignage tout spécial de sa satisfaction aux services administratifs dans leur ensemble, et à remercier MM. les officiers de santé de leur zèle et de leur dévouement. C'est au milieu du combat, là où le feu était des plus vifs, que nos blessés ont été recueillis, pansés et consolés. »

24 *mai.* — Le docteur Fuzier est atteint de fièvre jaune, mais sa guérison, heureusement, ne se fera pas longtemps attendre.

Juin. — Les bandes de guerillas augmentent sans cesse et ravagent le pays autour de Vera-Cruz où tout devient très-cher. La route d'Orizaba n'est pas sûre. Les

1862

courriers n'arrivent pas; le dernier a été apporté par un escadron de chasseurs d'Afrique qui emporte les dépêches de Vera-Cruz. Dans cette ville on reste souvent sans nouvelles de l'armée. — Un officier nouvellement promu est désigné pour commander une compagnie du 99e de ligne qui garde la ville et dont les trois officiers qui la commandaient sont morts successivement. Le nouveau venu a dû prendre le costume du pays pour arriver en ville.

2 *juin.* — Le général Douay part de Vera-Cruz avec une colonne composée de 80 chasseurs et 60 hommes du train escortant un convoi de vivres à destination d'Orizaba. Le convoi est inquiété, mais l'escorte fait bonne défense.

Le général de Lorencez cherche à rétablir entre Vera-Cruz et Orizaba les communications interrompues par les guerillas. Il dirige sur le Chiquihuite une colonne de 1500 hommes qui refoule l'ennemi après un petit engagement. Les Français ont 3 blessés.

Les troupes françaises sont groupées à Orizaba, Cordova, le Fortin et Potrero.

A Orizaba, deux grands hôpitaux, l'un de 700 lits pour les fiévreux, celui de San-José, confié aux soins de MM. le docteur Colson, médecin principal de la marine, et Claudel, médecin-major, l'autre moins considérable, dans une dépendance du couvent de la Concordia, pour les blessés. Les docteurs Coindet et Luzet ont le service des convalescents.

Du 27 avril au 20 mai, ces hôpitaux ont reçu 529 hommes, dont 271 fiévreux : fièvre intermittente 98, dyssenterie 52, diarrhée 84, fièvre typhoïde 18, hépatite 3, vénériens 7, divers 93.

Il y avait parmi les blessés beaucoup d'écloppés et 10 cas de brûlures étendues chez des zouaves qui, par imprudence

avaient mis le feu à de la poudre; deux sont morts presque immédiatement.

Du 20 mai au 20 juin, il y a eu 276 fiévreux qui ont donné 54 décès, et 171 blessés dont 38 sont morts. A la date du 20 juin, il y avait à l'ambulance de Cordova 139 malades, presque tous de l'infanterie de marine. Il est nécessaire de rappeler que ce corps a fait partie de la première expédition avec l'amiral Jurien de la Gravière, et qu'il se compose pour moitié de jeunes soldats, et pour l'autre moitié d'hommes dont la constitution est compromise ou usée par quatre années de séjour aux colonies.

Depuis que l'ambulance de Cordova fonctionne, elle a reçu 5 cas de fièvre jaune parmi les troupes venant de Vera-Cruz; un seul de ces hommes est mort.

10 *juin.* — Le général Douay arrive à Orizaba avec le convoi de vivres parti en même temps que lui.

Un convoi parti le 9 de Vera-Cruz avec 20 voitures en grande partie chargées de munitions, et escorté par 20 hommes, est attaqué par une bande nombreuse de guerillas à l'arroyo Seco; il est complétement détruit et les hommes massacrés; un officier du train et son ordonnance purent seuls se sauver grâce à la rapidité de leurs chevaux. L'ennemi brûle la poudre et enlève les mules d'attelage. Les cadavres sont retrouvés horriblement mutilés et abandonnés sur le sol.

12 *juin.* — L'ennemi, commandé par le général Zaragoza, établit son quartier général à Tecamalucan et cherche sans succès à entamer des négociations avec le général de Lorencez.

Le 99e de ligne, laissé à Ingenio, est rappelé à Oribaza où des travaux de défense sont conduits avec la plus grande activité.

13 *juin.* — Attaque d'Orizaba. Les crêtes du cerro Bor-

1862

rego occupées par les Mexicains sont enlevées à l'improviste par une compagnie du 99e, commandée par le capitaine Détrie. Une seconde compagnie du même régiment arrive au secours de la première, sérieusement engagée avec l'ennemi embusqué; bientôt les Mexicains sont repoussés et mis en fuite; ils abandonnent sur la montagne 250 tués ou blessés, et laissent entre nos mains 200 prisonniers et 3 obusiers de montagne. Les Français ont 6 tués et 18 blessés, leurs auxiliaires mexicains 38 tués ou blessés.

L'ennemi, fort de 14000 hommes, continue néanmoins ses travaux d'approche sur Orizaba et envoie plus de 1000 projectiles sur les défenses de la ville dont la garnison est de 2800 Français.

Après les combats de Puebla, d'Ingenio et d'Orizaba, l'hôpital de la Concordia, dans cette dernière ville, a reçu 65 blessés, 22 français et 43 mexicains. Quelques-unes des blessures sont très-graves et le plus grand nombre à la partie inférieure du corps. Les opérations faites sont :

Amputations primitives dans la continuité.

	Opérés.	Morts.
Membres supérieurs	8	4
Cuisses	11	7
Jambes	1	»

Amputations consécutives dans la continuité.

Bras	1	1
Avant-bras	1	1
Cuisses	2	2
Jambes	3	3

Désarticulations primitives.

Épaules	3	2
Doigts	3	»
Jambes	1	1

1862

Résections primitives.

Tête humérale	2	»
Cubitus	1	»
	37	21

Nous regrettons de ne pouvoir dire exactement quels sont parmi ces amputés les Français et les Mexicains. Le docteur Coindet fait seulement remarquer que parmi les quatre amputés de la cuisse, guéris, il y a 3 Mexicains et 1 sergent français.

Dans la période du 20 mai au 1er août les hôpitaux d'Orizaba ont reçu : 1029 fiévreux dont 167 sont morts, 37 atteints de diarrhée, 84 de dyssenterie, 10 de fièvre typhoïde, 449 blessés dont 62 sont morts.

28 *juin*. — Renvoi réciproque de quelques prisonniers français et mexicains.

Le général de Lorencez charge le général mexicain Marquez de protéger les communications entre la Soledad et Orizaba. Embarras extrême, les convois n'arrivent pas régulièrement; les vivres de la Tejeria manquent. Les rations sont de beaucoup diminuées, les chevaux sont réduits à des cannes à sucre; le nombre des malades augmente; les guerillas embusqués et presque invisibles font quelques victimes et enlèvent des mules. La petite garnison de Vera-Cruz souffrait beaucoup comme fatigue et la fièvre jaune enlevait chaque jour de nouvelles victimes; déjà parmi les morts, sans parler des pertes du dehors, on comptait :

Le médecin en chef de l'armée,
2 aides-majors,
2 chirurgiens de la marine,
1 commissaire de l'escadre,
1 officier de zouaves,
2 officiers du 99e de ligne,
1 lieutenant de vaisseau,
180 hommes de troupe.

En juin, il y a eu 9 décès à l'hôpital, pour un effectif de 153 malades et un effectif de 670 hommes de garnison.

3-5 *juillet.* — Le colonel Hennique arrive à la Tejeria avec un convoi de voitures vides, fait charger des vivres et part le 5. De grandes difficultés ralentissent sa marche, il ne peut faire que 32 kilomètres en 4 jours et arrive à la Soledad où une partie des vivres est chargée sur des mulets. Le convoi n'arrivera à Orizaba que le 21 juillet. D'autres convois amènent successivement des vivres après des difficultés énormes, crues d'eau, attaques des guerillas, etc.

L'ordre de ne recommencer les opérations militaires qu'après l'arrivée des renforts, que l'on attend de France, est donné par l'Empereur. On apprend que 2300 hommes, zouaves et chasseurs d'Afrique, avec le colonel Brincourt, sont embarqués dans les ports de l'Algérie sur l'*Eylau*, l'*Impérial* et le *Finistère*, et que d'autres troupes doivent encore arriver prochainement.

A Vera-Cruz, l'épidémie de fièvre jaune (actuelle) n'a pas de tendance à s'étendre à l'intérieur du pays, mais les cas sont généralement graves. La dyssenterie et la diarrhée dominent par le nombre et la gravité. La dyssenterie est endémique au Mexique, surtout dans les régions que nous occupons. En passant des pays tempérés aux pays chauds, l'activité pulmonaire décroît et l'activité des fonctions hépatiques s'accroît. La prédominance abdominale ne s'établit qu'au prix de luttes dont la dyssenterie et les affections du foie nous montrent les traces.

L'humidité de l'atmosphère est permanente pendant quatre mois de l'année. Les variations de température sont brusques à une altitude moyenne de plus de 1000 mètres.

1862

Décès connus par corps d'infanterie.

	Avril.	Mai.	Juin.	Juillet.	Total
2 bataillons d'infanterie de marine.	8	6	7	16	37
1 — de fusiliers marins......	2	18	32	32	84
2 — du 2e zouaves..........	4	5	6	7	22
1 — du 1er chasseurs........	1	5	9	23	38
2 — du 99e de ligne........	0	7	3	14	24
	15	41	57	92	205

Le général Forey, désigné comme commandant en chef, était parti de France sur le vaisseau le *Turenne*.

23-28 *août*. — Départ de France des vaisseaux :

Le *Tilsitt* avec le général de Laumières,
La *Ville de Bordeaux*, avec le général Neigre,
Le *Saint-Louis*, avec le général Bazaine,
Le *Navarin*, avec le général de Castagny,
Le *Tourville*, avec le général de Berthier.

Indépendamment de ces bâtiments, partent encore la *Ville de Lyon*, le *Duquesne*, le *Souverain ;* les transports l'*Ardèche*, l'*Eure*, la *Cérès* et la *Mayenne* avec le 7e bataillon de chasseurs, le 51e, le 62e, le 81e et le 95e de ligne. Deux escadrons du 12e chasseurs, des chasseurs d'Afrique, de l'artillerie et des détachements des 2e et 3e zouaves.

25 *août*. — M. le docteur Fuzier, médecin-major à Orizaba, est nommé médecin en chef de l'hôpital militaire de Vera-Cruz, mais par suite d'obstacles insurmontables sur la route, il n'arrivera à son poste que le 12 septembre.

28 *août*. — Débarquement à Vera-Cruz et départ immédiat pour la Soledad d'une partie des troupes débarquées ; cette fraction arrivera à la Soledad le 9 septembre. La seconde fraction partira le 1er septembre. Elle est fortement éprouvée par la fièvre jaune, perd environ 40 hommes, et après des marches pénibles par une chaleur accablante

ou par la pluie, harcelée par les guerillas, elle compte 350 malades.

3-4 *septembre.* — Départ de France des vaisseaux le *Fontenoy*, l'*Ulm*, le *Breslau;* des transports l'*Allier*, l'*Ariége*, le *Jura*, avec le 18e bataillon de chasseurs, des détachements du 1er chasseurs d'Afrique et 3 batteries.

5-7 *septembre.* — Départ de France des frégates le *Montézuma*, le *Darien*, l'*Orénoque*, le *Gomer*, le *Vauban* et l'*Albatros*, avec des détachements du 1er zouaves, de troupes de remplacement et de l'artillerie de la garde.

11-16 *septembre.* — Départ de France du vaisseau le *Wagram*, de la frégate la *Sibylle* et des transports la *Dryade* et l'*Aube* avec des détachements divers.

21 *septembre.*— Débarquement à Vera-Cruz du général Forey qui doit prendre le commandement de l'armée. Le mauvais temps l'oblige à séjourner jusqu'au 12 octobre ; il arrivera à Orizaba le 24 octobre. Les troupes qui doivent l'escorter avaient été cruellement éprouvées pendant leur séjour à Vera-Cruz ; le 7e bataillon de chasseurs n'avait plus que 500 hommes disponibles, après en avoir laissé plus de 200 à l'hôpital ; et, arrivés à la Soledad, 175 hommes de l'escorte durent entrer à l'ambulance ; la mortalité fut considérable. — Au Chiquihite, à Cordova et à Orizaba, le nombre des malades réduisit les effectifs dans une énorme proportion.

27 *septembre.* — L'hôpital militaire est organisé à Vera-Cruz pour les troupes de l'armée de terre et agrandi d'une église attenante et d'une caserne.

27 *octobre.* — A cette date et depuis longtemps déjà le pays sur la ligne de Vera-Cruz était épuisé et l'impossibilité de se procurer des moyens de transport inquiétait le commandement. Les troupes étaient obligées de rester dans les terres chaudes pour assurer les communications avec

1862

Vera-Cruz, seul point de ravitaillement possible par l'escadre.

Marche sur Jalapa. — Il est décidé que la brigade de Berthier, 5400 hommes se rendra à Jalapa ; elle commence son mouvement ; arrivée à Puente Nacional, elle laisse 312 malades dans une grande hacienda et continue sa marche.

28 *octobre.* — (Vera-Cruz.) Violent ouragan. Le *Chaptal* est jeté à la côte et plusieurs bâtiments marchands chargés de matériel pour l'armée se perdent dans la rade de Sacrificios et dans le port de Vera-Cruz.

1-3 *novembre.* — Une bande d'environ 300 guerillas est chassée de Medellin par un petit détachement du 95e de ligne et les cavaliers de la contreguerilla Stœcklin, il y a 4 blessés qui sont évacués sur Vera-Cruz.

Voici quel était l'état des malades aux hôpitaux, moins l'ambulance de Cordova et les hôpitaux de Vera-Cruz, du 1er août au 1er novembre 1862, d'après un rapport de M. le docteur Ehrmann.

	Malades.			Décès.		
	Août.	Sept.	Oct.	Août.	Sept.	Oct.
Fièvre intermittente.....	70	70	134	7	5	7
— rémittente.......	11	6	5	1	»	3
— pernicieuse (1)...	»	»	1	»	»	2
— rémittente bilieuse	1	»	2	»	»	1
— typhoïde.........	18	16	11	7	3	1
— jaune..........	»	»	»	»	»	»
Diarrhée..............	100	85	118	26	32	38
Dyssenterie............	94	72	87	59	32	37
Hépatite..............	6	3	2	»	1	»
Variole...............	9	8	7	»	»	»
Diverses..............	28	19	31	6	5	1
Blessés...............	71	46	11	2	3	2
Vénériens.............	8	8	9	»	»	»
Galeux................	2	»	»	»	»	»
	418	334	408	108	81	92
Convalescents..........	155	140	135			
	573	474	543			

(1) Un entré pour autre maladie.

A Orizaba, pendant le mois d'octobre, le nombre des malades a été assez élevé, parce que les troupes de la première expédition ont fait depuis le début le service fatigant de l'escorte des convois de Vera-Cruz, ce qui les oblige à un court séjour dans les terres chaudes; d'un autre côté, les malades sortants sont peu nombreux à cause de la chronicité des maladies.

3 *novembre.* — (Plan del Rio.) Au rancho de la Rinçonnada, la colonne de Berthier est harcelée par des guerilleros embusqués et qu'on ne peut atteindre.

Une autre attaque de la cavalerie mexicaine est vivement repoussée par un escadron du 12e chasseurs, commandant Marguerite. Les Français ont 2 tués, 10 blessés ; les Mexicains ennemis 15 tués, 35 blessés.

4 *novembre.* — Le général de Berthier attaque le cerro Gordo, position défendue par 3000 Mexicains et de l'artillerie. Après une courte résistance, la position est prise et l'ennemi se retire. Les Français ont 2 tués, 2 blessés.

7 *novembre.* — Le général de Berthier occupe Jalapa sans résistance. C'est une ville d'environ 10000 âmes, sur le flanc du Macultépec, bien bâtie, avec un climat doux et une luxuriante végétation.

10 *novembre.* — Le général de Lorencez se met en route pour rentrer en France, emportant tous les regrets de l'armée.

1862

COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL FOREY.

L'armée forme dès lors deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie

1re division, général BAZAINE.

1re brigade, général *Neigre*.
18e bat. de chasseurs.
1er rég. de zouaves.
81e rég. de ligne.

2e brigade, génér. *de Castagny*.
3e rég. de zouaves.
95e rég. de ligne.
Bat. de tirailleurs algériens.
Une compagnie du génie.
Artillerie 2 batteries (marine).

2e division, général DOUAY.

1re brigade, colonel *Lhériller*.
1er bat. de chasseurs.
2e rég. de zouaves.
99e rég. de ligne.

2e brig., génér. *de Berthier*.
7e bat. de chasseurs.
51e rég. de ligne.
62e rég. de ligne.
Une compagnie du génie.
Artillerie 2 batteries.

3 batteries de réserve.

Brigade de cavalerie, génér. *de Mirandol*.

1er chasseurs d'Afrique..........	2 escadrons.
2e — —	2 —
3e — —	2 —
12e chasseurs..................	2 —
5e hussards....................	2 pelotons.

SERVICE DE SANTÉ DES AMBULANCES ET DES HOPITAUX.

Novembre 1862. — Après la mort du docteur Lallement, le docteur Ehrmann, le plus ancien de son grade, avait été désigné pour remplir provisoirement les fonctions de médecin en chef. Cette nomination a été confirmée.

1862

Ambulances et hôpitaux au 1er novembre 1862 (1).

Ambul. du Quartier général.

Drs Brault, méd.-major de 1re cl.
Guéneau, méd. aide-maj.
Cretduverger, »
Roy, »
Thomas, »

Ambul. de la 1re division.

Drs Coindet, méd.-major de 1re cl.
Cleramboust, méd. aide-maj.
Mercadier, »
Borel, »

Ambul. de la 2e division.

Drs Claudel, méd.-major de 1re cl.
Gouchet, méd. aide-major.
Lévy, »
Cazeneuve, »

Ambul. de la brigade de cavalerie

Drs Mouillac, méd.-major.
Poirée, méd. aide-major.
Munilla, »

Hôpital de Vera-Cruz.

Drs Fuzier, méd.-major de 1re cl.
Azaïs » de 2e cl.
Palissat, méd. aide-major.
Lagreula, »
Verdier, »
Londe, »
Cornuty, »
Desbrousse, »

Hôpital de la Soledad.

Drs Rioublant, méd.-major.
Taulera, méd. aide-major.
Fricot. »

Hôpital de Cordova.

Drs Morel, méd.-major.
Jacob, méd. aide-major.

Hôpital d'Orizaba.

Drs Colson, méd. principal de la marine.
Damour, méd.-major.
Aubert, méd. aide-major.
Chevassu, »
Leroux, »

Réserve.

Drs Touraine, méd. aide-major.
Lhonneur, »
Josué St-Rose, »
Drs Champenois, méd. aide-maj.
Crouillebois, »
Roussel, de la marine 3e cl.

État-major.

Drs Lespiau, méd.-major.
Buez, aide du méd. en chef.

Correspondance du médecin en chef au sujet du docteur Grand-Boulogne, médecin civil, envoyé officiellement à Vera-Cruz.

N° 1. Monsieur le président du conseil de santé, avant de quitter Orizaba, j'avais été informé par M. le sous-intendant, qu'un médecin civil français, M. Grand-Boulogne, était arrivé à Vera-Cruz porteur d'une commission ministérielle qui l'attache comme médecin-major de 1re classe requis, à l'hôpital militaire de

(1) Diverses mutations seront indiquées nominativement à leurs dates.

1862

Vera-Cruz, où une division de malades lui sera confiée. Il doit particulièrement s'occuper du traitement de la fièvre jaune et des épidémies locales.

Tous les médecins militaires du corps expéditionnaire ont été profondément blessés par cette décision, dont le corps de santé de l'armée offre seul un exemple que rien ne justifie. Nous n'avions pas réclamé le concours de médecins pris en dehors de notre corps, et il nous a semblé que l'accueil fait à la demande de M. Grand-Boulogne indiquait que le ministre de la guerre nous supposait insuffisants soit comme capacité, soit comme dévouement; ces deux suppositions sont également inadmissibles.

A mon arrivée à Vera-Cruz, je me suis mis en rapport avec M. Grand-Boulogne, auquel je ne cachai pas l'impression pénible que sa nomination avait faite parmi nous. Mettant avec beaucoup de réserve sa personne hors de cause, je lui exposai les motifs qui nous faisaient considérer la décision ministérielle qui le concernait comme blessante pour le corps de santé militaire. J'ajoutai que si les moyens de traitement qui lui réussissaient, disait-il, dans la fièvre jaune étaient nouveaux et réellement meilleurs que ceux employés par nous, nous accepterions avec reconnaissance le surcroît d'instruction que sa pratique pourrait nous fournir; mais il déclara immédiatement que « la médication qu'il emploie ne diffère pas de celle qu'il voit employée à Vera-Cruz, et qu'il n'a rien de nouveau à apprendre à personne ». N'ayant reçu, pour ma part, aucun avis du conseil de santé au sujet de M. Grand-Boulogne, je demandai au chirurgien principal de la marine, M. le Dr Gantelme, s'il avait reçu des instructions sur la mission de ce médecin civil; il me répondit qu'il avait reçu de M. le Dr Reynaud, directeur du service de santé de la marine, une lettre dans laquelle je lus ce passage : « La marine est tout à fait étrangère à la désignation de M. Grand-Boulogne pour le Mexique; consulté sur ce point, j'ai répondu que j'avais trop de confiance dans les talents et le dévouement des médecins de la marine pour juger nécessaire une pareille mesure. »

Quoi qu'il en soit, l'ordre ministériel est exécuté et M. Grand-Boulogne est attaché comme médecin traitant à l'hôpital militaire de Vera-Cruz. (Dr Erhmann.)

1862

N° 2. *M. Gaffiot, sous-intendant militaire, à M. le Dr Fuzier, médecin en chef de l'hôpital militaire de Vera-Cruz.*

« M. Fuzier aura sous ses ordres tout le personnel que M. le Dr Erhmann, médecin en chef du corps expéditionnaire, jugera nécessaire pour assurer la bonne exécution du service ; de plus, M. Grand-Boulogne, médecin civil requis, qui est annoncé, sera mis à la disposition de M. Fuzier pour être spécialement chargé du traitement des malades atteints de fièvre jaune, mais sous la direction supérieure et dans les limites que déterminera M. le Dr Fuzier. »

N° 3. *M. le Dr Fuzier à M. le sous-intendant militaire Segonne.*

« D'accord avec M. Erhmann, en confiant à M. le médecin civi requis trente-quatre malades à soigner comme médecin traitant, j'ai cru très-largement interpréter les prescriptions de ma lettre de service, parce que cette position, toute restreinte qu'elle peut paraître, est cependant encore complétement contestable par les dispositions qui nous régissent, attendu que dans le décret organique de notre corps (23 mars 1852) il est explicitement dit, 9e section, Fonctions des médecins auxiliaires : « *Les médecins auxiliaires commissionnés par le ministre de la guerre ou requis par les sous-intendants militaires sont employés dans les fonctions d'aide-major; ils ne peuvent être chargés des fonctions de médecin-major qu'à défaut d'officiers de santé militaires.* » D'après cet article très-précis, le plus jeune des médecins aides-majors de l'hôpital militaire a le droit de réclamer un service de médecin traitant avant le médecin requis; aussi ces médecins militaires m'ont-ils plusieurs fois adressé des plaintes verbales au sujet de cette violation de notre décret organique. Je les ai autant de fois invités à attendre l'intervention espérée du conseil de santé des armées en faveur de la sauvegarde de nos droits. Mais bien plus, aujourd'hui, si pour exécuter vos ordres, monsieur le sous-intendant, je donnais à M. le médecin requis un nombre de malades plus important que par le passé, je devrais placer dans ses salles un médecin aide-major. Or tous ces messieurs m'ont déclaré qu'ils ne pouvaient accepter ces fonctions. Comme tous les médecins militaires de Vera-Cruz et de l'armée, ils protestent contre cet envoi au milieu de nous d'un médecin civil dont la commission de médecin-major de 1re classe ne peut s'entendre qu'au point

1862

de vue de la solde et non au point de vue des fonctions, et qui même en la supposant légale, n'en resterait pas moins regrettable, comme tendant à affaiblir la confiance que le soldat doit avoir dans ses médecins qu'il ne peut choisir. Je dois d'ailleurs vous faire observer que je n'ai pu m'applaudir d'avoir laissé le service de M. le médecin civil dans les limites bornées qui étaient abandonnées à ma discrétion de médecin en chef. En effet, quand tout à coup, le 10 octobre, le 20e bataillon de chasseurs et les hommes débarqués en même temps que lui ont été pris de fièvres plus ou moins graves, mais de nature manifestement paludéenne, comme l'ont constaté les médecins militaires de Vera-Cruz, de la Tejeria, de la Soledad, et même d'Orizaba, qui antérieurement avaient occupé les postes malsains de l'Algérie, M. le médecin requis a montré un défaut réel d'esprit d'observation, sinon de bonne foi, en voulant considérer toutes ces fièvres comme des fièvres jaunes à divers degrés. C'était s'assurer de faciles succès. Cette erreur était grave au point de vue du moral de nos troupes, mais surtout au point de vue du traitement de ces affections. J'ai dû insister pour que le sulfate de quinine fût largement employé, et l'action de ce médicament n'a pas tardé à se montrer.

Vous avez pu constater néanmoins que ces tiraillements pénibles et gênants pour des médecins très-préoccupés de leur mission et de la gravité de leur responsabilité, tiraillements causés par un seul homme et dont un seul homme se plaint, le bon ordre et la bonne exécution du service n'ont pas subi la moindre atteinte. Avec le concours des officiers d'administration et des infirmiers, les médecins militaires ont prodigué à tous les malades des soins dévoués, éclairés et efficaces, et enfin jusqu'ici le service médical ne s'est montré insuffisant ni par la science, ni par le dévouement. J'ai donc l'honneur de vous prier de vouloir bien suspendre l'exécution de vos ordres et de transmettre cette réponse respectueuse à M. l'intendant en chef de l'armée expéditionnaire; j'ose espérer qu'il donnera satisfaction à nos droits ainsi qu'à nos légitimes susceptibilités. Vera-Cruz, 3 novembre 1862. *Dr Fuzier.* »

Deux hôpitaux avaient été établis à Vera-Cruz dans deux casernes; ils avaient reçu des malades de l'armée et des marins.

L'hôpital français, docteur Gantelme, chirurgien principal de la marine, débarqué du *Masséna* (cet hôpital était commun aux troupes alliées), et l'hôpital maritime. On sépara bientôt les malades de la marine de ceux de l'armée de terre. Ces hôpitaux improvisés avaient un matériel fourni par les bâtiments de l'escadre. Déjà 3 cas de fièvre jaune s'étaient déclarés, l'un sur un soldat d'ordonnance du général, l'autre sur un chef d'escadron d'état-major, M. Lacroix, l'autre enfin sur un sergent de chasseurs à pied.

12 *novembre.* — 5 compagnies du 1er zouaves venant de Cordova enlèvent les retranchements établis par l'ennemi au Peñon.

13 *novembre.* — Occupation d'Omealca.

17 *novembre.* — *Expédition sur Tampico.* Le contre-amiral Jurien de la Gravière, chargé de diriger cette expédition, part de Vera-Cruz avec 10 bâtiments portant le 81e de ligne, colonel Lacanorgue; il s'agissait de ramener un grand nombre de mules promises par Lopez et de s'assurer des produits de la douane de ce port.

22 *novembre.* — Débarquement sans résistance devan Tampico qui est occupé le 23 par le 81e de ligne.

23 *novembre.* — Occupation d'Alvarado, petit port au sud de Vera-Cruz, par le colonel Mangin, avec un détachement du 3e zouaves et un escadron du 3e chasseurs d'Afrique. Toutes les troupes débarquées sont dispersées, par groupes plus ou moins importants, sur une grande étendue du pays.

1er *décembre.* — *Mouvement sur le plateau d'Anahuac.* Deux colonnes d'environ 6000 hommes, général Douay, fran-

1862

chissent les cumbres d'Acultzingo sans rencontrer de résistance et arrivent, l'une à San Augustin de Palmar et l'autre à San Andrès; on trouve fort à propos du blé et du maïs.

Les hauts plateaux de l'Anahuac présentent de vastes plaines cultivées; elles sont coupées de collines boisées ou arides dont le sol sec et sablonneux manque le plus souvent d'eau. Les variations atmosphériques y sont subites et parfois extrêmes.

6 *décembre.* — A la suite de l'occupation d'Alvarado, les volontaires créoles et les contre-guérillas de M. Stœclin occupent Tlacotalpan.

7 *décembre.* — Arrivée à Jalapa du général mexicain Marquez avec des troupes auxiliaires; ces troupes viennent renforcer celles placées déjà sous les ordres du général Bazaine.

11 *décembre.* — (Alvarado.) La garde urbaine est attaquée par des guerillas. Il y a 7 tués et 18 blessés.

16 *décembre.* — Le général Bazaine se dirige sur Pérote avec une colonne d'environ 4000 hommes.

17 *décembre.* — Près de las Vigas, l'ennemi attaque l'avant-garde de la colonne Bazaine et blesse quelques hommes et un officier.

18 *décembre.* — Près de Tehuacan, nouvelle attaque de l'ennemi à l'hacienda de Chapulco, avec un corps de cavalerie qui est mis en déroute par un escadron du 12e chasseurs suivi de la cavalerie auxiliaire, commandée par le général Marquez.

19 *décembre.* — Le général Bazaine occupe le fort de Perote et trouve à ravitailler sa colonne en grains et en viande sur pied. Quelques reconnaissances aux environs. Tous les détachements laissés sur la route depuis Puente Nacional sont appelés à rejoindre. Quelques compagnies parties de Jalapa pour protéger ce mouvement rencontrent

l'ennemi dans le bois de Lorgano. Il y a un engagement où les Français ont eu 7 tués et 5 blessés.

(Vera-Cruz.) A cette date, le nombre des malades entrés à l'hôpital s'élève à 911, la moyenne a varié de 350 à 400.

21 *décembre.* — Un détachement du 81ᵉ de ligne, sorti de la place de Tampico, a une rencontre avec l'ennemi à peu de distance d'Altamira.

22 *décembre.* — Un détachement de 200 hommes du 81ᵉ de ligne passe dans des canots sur la rive droite du fleuve, au sud de Tampico, pour chasser l'ennemi de Pueblo-Viejo. Assez vive fusillade. Les Français ont 2 tués, 20 blessés; Mexicains ennemis?

28 *décembre.* — Rappel des troupes de Tampico à Vera-Cruz. Dans cette ville ce sont encore les fièvres paludéennes qui ont prédominé; la fièvre jaune s'est encore manifestée, comme dans le mois dernier, excessivement grave et d'une marche souvent et rapidement fatale; les cas du premier degré de gravité n'ont point existé. Du reste, c'est un fait observé dans le pays : la fièvre jaune est rare en hiver, mais les cas qui se présentent sont presque toujours mortels. Dans huit de ceux qui ont été suivis de décès dans le mois, les vomissements ont été noirs; l'albumine a été trouvée dans les urines de tous; chez tous, les altérations anatomiques ont été celles bien tranchées de la maladie au plus fort de l'épidémie dernière. Parmi ces cas, un certain nombre se sont développés spontanément dans une des grandes galeries basses de l'hôpital annexe, celle la plus obscure, située près d'une cour intérieure, et dans la rangée de lits placés près des fenêtres ne pouvant fermer la nuit. Cette galerie était aussi rapprochée d'autres salles d'où furent enlevées à cette même époque de nombreuses caisses de vivres et en particulier de biscuits. Quelques autres cas nous sont venus du camp situé près des murs

1863

de la ville. Comme par le passé, aucun cas de fièvre jaune contractée à une certaine distance de Vera-Cruz, ne s'est encore montré à l'hôpital. C'est la fièvre jaune qui, dans le mois de décembre, parmi les autres maladies, nous a donné le plus de décès : neuf. (*Dr Fuzier.*)

1er *janvier* 1863. — Le général Douay quitte Palmar et fait avancer sa colonne jusqu'à Quacholac, route de Puebla, et Tecamalucan, en suivant la retraite de l'ennemi.

2 *janvier.* — (Tampico.) Embarquement pour Vera-Cruz d'un bataillon du 81e de ligne, par suite d'ordre donné; mais cette opération, contrariée par le mauvais temps pour le reste du régiment, ne pourra être terminée que le 22. Les troupes bivouaquent sur la plage, sans communication possible avec les navires qui ont été obligés de gagner le large.

14 *janvier.* — M. le docteur Grand-Boulogne, qui a soulevé d'unanimes et énergiques protestations, est embarqué pour la France. Ce médecin voyait la fièvre jaune partout, au lieu de se rendre à l'évidence et de reconnaître des affections de nature paludéenne se montrant sous des types divers et reproduisant toute la série des manifestations morbides des postes malsains de l'Algérie et du Mexique.

20 *janvier.* — (Tampico.) La canonnière *la Lance*, engagée dans des eaux trop basses près de Tampico, s'échoue. Les Mexicains cherchent à la détruire à coups de canon; mais leur feu est arrêté par l'artillerie des deux canonnières *la Tempête* et *la Tourmente*, restées en dehors de la barre. Bientôt, par ordre de l'amiral, la *Lance* est incendiée et détruite.

(Vera-Cruz.) La fièvre jaune pendant le mois s'est montrée très-grave et d'une marche rapidement mortelle; elle est cependant généralement rare en hiver.

1863

A la suite d'un accident de chemin de fer, le nommé Tailleur, du 3e d'artillerie, a eu un pied écrasé ; il a subi la résection du 5e métatarsien et l'enlèvement de l'orteil, et a succombé au tétanos; c'est le premier cas observé à l'hôpital militaire; mais dans la ville le tétanos n'est pas rare et fait d'assez nombreuses victimes chez les jeunes enfants.

1er *février*. — Établissement d'un hôpital temporaire à San Andrès, entre les routes de Jalapa et d'Orizaba à Puebla; il fonctionne pendant un mois et il est supprimé après avoir évacué 312 malades à Orizaba.

2 *février*.—L'ennemi, fort de 3000 hommes commandés par Comonfort, vient s'établir à San Martino-Texmelucan, près de Mexico, comme corps d'observation.

Le général Bazaine est arrivé à Nopalucan où il établit son quartier général; il est rejoint par la division de Castagny et réunit à sa division la brigade de Berthier.

6 *février*. — Arrivée à Vera-Cruz des vaisseaux *le Turenne*, *le Jean-Bart*, *le Tilsitt*, *le Saint-Louis*, *le Wagram*, des transports *le Rhône* et *le Finistère*, avec des détachements de divers corps.

12 *février*. — Un convoi d'évacuation venant de Pérote est attaqué près de la Ventilla par 600 cavaliers mexicains. Un détachement de chasseurs d'Afrique fait fuir l'ennemi qui se retire dans la montagne.

16 *février*. — La division Douay, partant de Quacholac, se rend à Acatzingo et à los Reyes, et établit des communications avec le général Bazaine.

18 *février*. — Le général Douay fait une reconnaissance sur la route de Tepeaca.

Deux pelotons de chasseurs d'Afrique en avant-garde se rencontrent à San José avec environ 500 cavaliers de Zaca-

1863

tecas et une troupe d'infanterie abritée dans un fossé ; un combat s'engage, l'ennemi est mis en fuite et vigoureusement poursuivi. Les Français ont 3 tués et 9 blessés que l'on ramène à Acatzingo, les Mexicains ennemis laissent sur la place 30 tués, et ils ont un certain nombre de blessés.

22 *février*. — Le général Forey établit fortement ses communications d'Orizaba à Vera-Cruz par des postes sous le commandement de deux officiers supérieurs, l'un à Orizaba, l'autre à Vera-Cruz ; les troupes désignées pour occuper les postes sont :

Vera-Cruz.	250 matelots noirs des Antilles,
	91 marins,
	40 hommes d'infanterie de marine,
	50 volontaires de la Martinique,
	une partie de la contre-guérilla du colonel mexicain Figuerero.
La Tejeria.	2 compagnies d'infanterie de marine,
	1 — du génie colonial,
	l'autre partie de la contre-guérilla Figuerero.
Medellin.	1 section d'infanterie de marine,
	la contre-guérilla Stœcklin.
Alvarado.	50 volontaires de la Martinique.
La Soledad.	4 compagnies d'infanterie de marine,
	1 section du génie colonial,
	les auxiliaires de Tampico,
	12 cavaliers du 12ᵉ chasseurs.
Paso del Macho.	1 compagnie de tirailleurs algériens,
	12 cavaliers du 12ᵉ chasseurs.
Chiquihuite.	2 compagnies du 81ᵉ de ligne.
Cordova.	2 — du 1ᵉʳ zouaves,
	2 — du 2ᵉ —
	12 cavaliers du 12ᵉ chasseurs.
Le Fortin.	1 compagnie du 3ᵉ zouaves.

1863

Orizaba. 1 — du 3e —
2 — du 99e de ligne,
2 — du 95e —
2 — du 51e —
2 — du 62e —
12 cavaliers du 12e chasseurs.

23 *février*. — Arrivée à Vera-Cruz du bataillon égyptien (noirs du Soudan) embarqué par ordre du vice-roi à Alexandrie le 8 janvier. Il se compose d'un chef de bataillon, d'un capitaine, d'un lieutenant et de 445 hommes. Pendant la traversée, il a perdu 8 hommes atteints de typhus et de pneumonie.

M. Stœcklin, qui commandait une contre-guérilla, de cavalerie et d'infanterie, donne sa démission.

27 *février*. — Le général Forey, parti d'Orizaba, va établir son quartier général à Quecholac. Les opérations contre Puebla vont recommencer avec 26 000 hommes et 56 canons.

4 *mars*. — La division Bazaine s'avance jusqu'à Acajete et la division Douay jusqu'à San Bartholo, à peu de distance d'Amozoc où doit se concentrer l'armée par des arrivages successifs.

7 *mars*. — L'ennemi met le feu aux meules de fourrages, réserves du pays.

9 *mars*. — Le général Douay occupe Amozoc sans résistance sérieuse. Un cloître est organisé pour servir d'hôpital temporaire.

10 *mars*. — Le général mexicain Ortega déclare Puebla en état de siége. Les bouches inutiles et les résidents français doivent quitter la place.

16 *mars*. — Le général Douay part d'Amozoc et s'établit à l'hacienda Manzanilla, devant le fort Guadalupe ; il fait une re-

1863

connaissance, tandis que le général Bazaine, tournant la ville par le sud, arrive sous Puebla à l'hacienda de Alamos, l'investissement s'effectue. L'ennemi y a préparé tous les éléments d'une formidable défense; il a multiplié des ouvrages dans la ville et ses abords; il a une nombreuse artillerie garnissant les barricades et les points les plus favorables, des bâtiments avec des murailles d'une épaisseur telle, qu'elles doivent résister à l'action des gros projectiles; les maisons sont crénelées et souvent à plusieurs étages. Quelques défenses de Puebla ont reçu des noms différents, qu'il n'est pas inutile de rappeler pour l'intelligence des opérations du siége :

Fort San Javier	ou Pénitencier,
Rancho de Toledo	ou Morelos,
Carmen	ou Hidalgo,
Zaragoza	ou los Remedios,
Independancia	ou la Misericordia.

17 *mars*. — Les troupes du camp de Manzanilla passent à San Aparicio.

18 *mars*. — Le général Douay occupe les ponts de Mexico, de las Animas et le cerro San Juan sans grande résistance. Pertes 2 blessés, le colonel Lafaille et un officier suédois. L'investissement continue. Les positions occupées par les troupes des deux divisions sont : San Bartholo, le cerro Amalucan, l'hacienda Manzanilla, Résurrection, San Aparicio, San Felippe, le rancho Posadas, San Juan, les ponts de Mexico et de las Animas. Partout des travaux commencent et surtout sur ces deux derniers points plus menacés par le corps d'observation commandé par le général Comonfort. — On aperçoit dans la direction de San Martino, les troupes mexicaines : infanterie et cavalerie.

19 *mars*. — L'investissement de la place est complet; le général Douay l'investit au nord et le général Bazaine au sud.

1863

20 *mars.* — Le général Forey établit son quartier général dans un couvent au sommet du cerro San Juan.

21 *mars.* — L'ennemi commandé par Comonfort s'avance et est repoussé. Pendant la nuit, une sortie de la place avec de fortes colonnes parvient à passer par Guadalupe et Loreto. L'ambulance de la 2e division est établie au pont de Mexico, dans un moulin où l'on trouve de belles salles.

22 *mars.* — Le général de Mirandol dirige une reconnaissance à Cholula, à deux lieues à l'ouest de Puebla. Il bat et met en fuite un corps de 2000 cavaliers à San Balthazaro. Les Français ont 3 tués et 19 blessés; les Mexicains ennemis 200 tués; beaucoup de blessures par le sabre.

23-24 *mars.* — Ouverture de la tranchée devant le Pénitencier. Une ambulance provisoire était établie pour le passage de troupes à San Martino, à deux étapes en avant de Puebla. Elle a reçu environ 200 malades qui ont été transportés à Puebla le 15 juin.

25 *mars.* — A cette date, l'armée expéditionnaire avait perdu 17 officiers tués et 29 morts de blessures ou de maladie; 68 hommes de troupes tués et 571 morts de blessures ou de maladie, en outre, 103 disparus. Déjà bon nombre d'officiers et de soldats, ne pouvant supporter les fatigues de la guerre, avaient été évacués sur la France.

26 *mars.* — Établissement de la 2e parallèle. Ces premières opérations s'exécutent sous un feu formidable de la place. Dès le matin nos batteries ouvrent leur feu.

27 *mars.* — Établissement d'une 3e parallèle et le lendemain d'une 4e parallèle.

28 *mars.* — Le feu du Pénitencier paraît éteint. Le général Forey visite les ambulances où se trouvent 38 blessés. Comonfort tente avec son armée de secours de faire lever le siége; il est repoussé.

29 *mars.* — Assaut et prise du Pénitencier par le 1er bataillon de chasseurs, commandant de Courcy, et le 2e bataillon du 3e zouaves. Les pertes sont de : 3 officiers et 28 hommes tués, 13 officiers et 186 hommes blessés, 200 prisonniers. Les Mexicains ont environ 600 tués, 260 sont tués où blessés par l'explosion d'un magasin à poudre.

30 *mars.* — Les troupes de Comonfort se présentent dans la direction de San Martino. Une sortie est tentée sans succès. — Débarquement à Vera-Cruz d'environ 6000 hommes, zouaves, chasseurs à pied, 7e de ligne, légion étrangère, chasseurs d'Afrique, train.

31 *mars.* — Une attaque contre la place ne réussit pas, nos troupes rentrent dans les tranchées. Les ateliers du chemin de fer de Vera-Cruz sont attaqués par des bandes de guérillas qui tuent ou blessent un bon nombre d'ouvriers et bouleversent les travaux qui ont été suspendus pendant quelques jours.

2 *avril.* — A Puebla, prise de l'église San Marco et de plusieurs cadres contigus ; pertes françaises, tués 7, blessés 13.

14 *avril.* — Combat à Atlixco. Pertes, chasseurs tués 3, blessés 9, dont 2 officiers.

31 *mars* au 2 *avril.* — (Puebla.) Siége des cadres ou îlots de maisons. Prise du couvent de Guadalupita par le 18e bataillon de chasseurs qui tue ou fait prisonniers 400 défenseurs et s'avance dans la ville. Les Français ont 2 tués et 8 blessés; les Mexicains ennemis 80 tués et 60 prisonniers.

La défense a lieu pied à pied; l'ennemi renouvelle sans cesse toutes les ressources dont il dispose; il faut enlever barricade par barricade, maison par maison.

A l'attaque du cadre n° 26, un petit détachement de zouaves est reçu par la mitraille et une si violente fusillade,

1863

qu'il est obligé de se retirer; presque tous les hommes étaient blessés.

A l'attaque du cadre n° 27, deux compagnies du 51e et un petit détachement du génie, après avoir pénétré dans la première maison, trouvent un grand mur percé de meurtrières à plusieurs rangées; deux compagnies du 1er zouaves tournent la position sans succès; la situation n'étant plus tenable dut être abandonnée; les blessés sont rapportés à dos d'hommes sous une pluie de projectiles qui ne fait pas grand mal.

4 avril. — Des compagnies du 1er et du 18e bataillon de chasseurs recommencent l'attaque du cadre n° 26 et rencontrent des difficultés insurmontables qui les obligent à se retirer. Le roc s'oppose à des travaux de mine. Continuation du cheminement dans la place.

5 *avril.* — L'artillerie, établie au cadre San Marco, bat en brèche les murs de la défense.

6 *avril.* — Nouvelle attaque du cadre n° 34 par six compagnies du 1er zouaves; mais les difficultés grandissent, la mousqueterie et la mitraille arrêtent l'ardeur des assaillants. Un détachement de 36 hommes, qui avait pénétré dans une maison, vit sa retraite coupée et fut fait prisonnier.

Les Français ont 1 officier tué et deux blessés, 8 hommes de troupe tués, 28 blessés et 36 faits prisonniers, les pertes des Mexicains nous sont inconnues.

Interruption des attaques pour attendre des munitions, mais grande activité des travaux.

12-14 *avril.* — Un détachement de zouaves, de chasseurs à cheval et de Mexicains auxiliaires, d'environ 1500 hommes, colonel Brincourt, part du camp sous Puebla et se dirige sur Althixco pour ravitaillement. Il est attaqué par un corps de cavalerie ennemie. L'attaque est vigoureusement repous- *

* Béraud méd. major de 2e cl. au 3ème chasseurs d'Afrique cité à l'ordre du jour. Au combat d'Atlixco a pansé les blessés sous le feu de l'ennemi avec le plus grand dévouement (14 avril)

1863

sée, et l'ennemi chargé trois fois est mis en pleine déroute.

Les pertes des Français sont de 3 tués, 8 blessés, celles des Mexicains auxiliaires de 17 tués, 32 blessés et celles des Mexicains ennemis de 200 tués, 400 blessés.

Les vivres réunis et le but atteint, le détachement revient au camp le 20 avril.

L'armée de siége commence de nouveaux travaux, sous la direction du général Bazaine, devant les forts de Carmen et de Totimehuacan, au sud de la place, pendant que l'on continue les cheminements dans la ville. Les travaux des assiégés sont aussi repris avec ardeur.

13-15 *avril*. — Malgré l'investissement un corps de cavalerie, de plus de 2000 hommes, avec artillerie, parvient à sortir de Puebla. Ce corps attaque nos positions sans succès et renouvelle ses attaques sans plus de succès.

16 *avril*. — Le cadre n° 4 est enlevé.

17 *avril*. — Le corps de cavalerie, sorti le 13, tente de faire entrer dans la place un convoi de vivres pendant une sortie de la garnison. Ce convoi est pris par nos troupes.

19 *avril*. — Prise du cadre n° 29. — Les cadres 26, 27, 28 et 30 sont abandonnés et détruits en grande partie par l'ennemi. *

25 *avril*. — (Puebla.) Attaque de la position de Santa Iñes, dès le matin; une partie des murs d'enceinte est renversée par des fourneaux de mine; l'ennemi avait préparé de nombreux retranchements et rendu la défense formidable. A 9 heures et demie l'assaut est donné par deux colonnes du 1er zouaves, général de Castagny; mais le feu convergent de l'ennemi prend des proportions telles, que la retraite est sonnée.

Les Français ont 5 officiers tués, 11 blessés, 5 disparus, 27 hommes de troupe sont tués, 127 blessés, on ne connaît pas les pertes des Mexicains.

* Sont cités à l'ordre du jour de l'armée (23 avril 1863) pour leur conduite à l'attaque du cadre n° 29 (19 avril 1863)
Cavaroz méd major de 2e cl. au 18e Bon de Chasseurs à pied.
Chabert méd aide major de 1ère cl do
Baudouin méd aide major de 2e cl au 3e de zouaves
Est cité à l'ordre du jour de l'armée Bérand méd major de 2e cl au 3e Chasseurs d'afrique. a le 20 avril 1863 au combat d'atlisco pansé les blessés sous le feu de l'ennemi avec le plus grand dévouement.

Un corps de cavalerie tente une sortie du côté de la Manzanilla; ne pouvant forcer nos lignes, il rentre dans la place. Suspension du feu pendant deux heures par convention pour relever les blessés et les morts. Les travaux du siége continuent.

30 *avril*. — 1[er] *mai*. — (Palo Verde et Camaron.) Deux convois d'argent et de munitions, sous l'escorte de 75 hommes de la 4[e] compagnie du 3[e] bataillon du régiment étranger et à destination de l'armée sous Puebla, sont surpris dans une embuscade après le passage du Chiquihuite par 200 cavaliers et fantassins. L'ennemi enveloppe la petite troupe à Palo Verde; la résistance n'étant guère possible, il fallut se replier sur Camaron, et après avoir résisté aux charges des cavaliers ennemis, le détachement perce la ligne d'attaque et se réfugie dans les premières maisons de Camaron. Là le commandant de l'escorte est tué ainsi que son lieutenant. Il faisait une chaleur atroce, la troupe n'avait ni mangé ni bu; cependant elle résiste aux sommations de l'ennemi qui met le feu à un hangar contigu et donne l'assaut à la maison, tue les uns, blesse un grand nombre d'autres et s'empare de ce qui reste de la troupe, qui n'avait plus de cartouches après neuf heures d'un combat acharné, malgré une disproportion si considérable. Un tambour, laissé pour mort et recueilli le lendemain par une reconnaissance de son régiment, peut donner quelques renseignements sur le combat.

Les pertes assez considérables sont: du côté des Français, 3 officiers tués, 20 hommes de troupe tués, 33 blessés, 19 faits prisonniers; les ennemis ont 203 tués et 107 blessés.

Les Mexicains, troublés par leurs pertes et l'énergie de la résistance, ont laissé passer les convois et se sont retirés sur Jalapa.

5 *mai*. — Un corps considérable d'ennemis se présente

1863

au nord sur toute la longue ligne de San Domingo à la Résurrection; il est repoussé à San Pablo del Monte par le général l'Heriller. Pendant l'engagement les Français perdent 1 officier tué, 2 blessés, 3 hommes de troupe tués, 16 blessés; les Mexicains ennemis ont 20 tués, 20 prisonniers.

7 *mai.* — La fièvre jaune reparaît à Vera-Cruz; 9 malades entrent à l'hôpital, 3 décès.

6 *mai.* — (Puebla.) L'ennemi s'établit entre San Lorenzo et le cerro Tenexaquan, tente une attaque; il est repoussé et se retire à San Lorenzo pour se reformer.

8 *mai.* — Pendant la nuit, une colonne commandée par le général Bazaine, et composée de quatre bataillons du 3e zouaves, du 51e, du 81e de ligne, de tirailleurs algériens, de 4 escadrons franco-mexicains, d'une batterie de la garde et d'un détachement de marins, traverse le pont de Mexico et dès le jour est attaquée par l'ennemi. Nos troupes s'élancent et, après des difficultés de terrain surmontées, elles culbutent l'ennemi, qui se retire après une résistance opiniâtre et des pertes considérables dans la direction de Tlaxcala. *

Les Français ont 1 officier tué, 9 blessés, 10 hommes de troupe tués, 83 blessés; les Mexicains auxiliaires ont 5 tués, 28 blessés; les Mexicains ennemis ont 800 tués ou blessés, 960 prisonniers, 8 canons sont pris ainsi que la plus grande partie du convoi.

12 *mai.* — A Puebla ouverture de la tranchée devant le fort de Totimehuacan.

16 *mai.* — Ouverture du feu à la pointe sud. L'ennemi riposte vigoureusement, mais son feu est bientôt éteint et son artillerie mise hors de service. En même temps les forts de Carmen, de los Remedios sont attaqués et ne peuvent tenir.

17-18 *mai.* — Plusieurs explosions ont lieu dans Puebla; l'ennemi met le feu à ses munitions, encloue ses canons,

* Lantelme med major au 51e de ligne : a fait preuve d'un grand courage en pansant les blessés sous le feu de l'ennemi.
Bock med aide major aux tirailleurs Algériens
rapport du général Forey sur le combat de San Lorenzo 8 mai 1863 daté de Cerro San Juan le 18 mai 1863.

1863

brise ses armes, et la garnison se constitue prisonnière; le 1er bataillon de chasseurs, commandant de Courcy, entre dans la place. — Reddition de la ville et des forts après 54 jours de siége.

19 *mai.* — Le drapeau français flotte sur la cathédrale avec le drapeau mexicain. Le général Forey entre dans la ville; il est reçu par le clergé et assiste à un *Te Deum.*

Pendant le siége, les Français ont perdu :

Tués : 1 général,	43 officiers blessés,
» 5 officiers,	68 hommes de troupe tués,
2 officiers morts de blessures,	455 blessés,
	42 disparus.

Depuis le commencement de la campagne, les pertes s'élèvent à :

Tués : 18 officiers,	Blessés : 79 officiers,
168 hommes de troupe.	1037 hommes de troupe.

Beaucoup de blessés sont morts des suites de leurs blessures.

Le service de santé était assuré pendant le siége, comme il suit :

MM. les Drs	Herhmann, médecin en chef ;		
—	Houneau, méd. maj.	ambulance	du quartier général ;
—	Brault,	—	de la 1re division ;
—	Coindet,	—	de la 2e division ;
—	Claudel,	—	de la cavalerie.

Parmi les prisonniers, les plus dangereux doivent être envoyés en France, 5000 sont incorporés dans les troupes auxiliaires de Marquez ; beaucoup parviennent à s'échapper de la ville ou pendant le trajet de Puebla à Vera-Cruz.

Après la reddition de la place, le couvent de San Francisco, vaste bâtiment avec dépendances, a été transformé en hôpital français. Il a reçu les malades et blessés des hôpitaux d'Amozoc, de Cholula et ceux des ambulances de la 1re et de la 2e division. Les blessés de l'ambulance du

1863

quartier général n'y arriveront que dans quelques jours.

L'ambulance du quartier général, pendant le siége, était établie dans une hacienda et un moulin, près du pont de las Animas, au sud-ouest de Puebla. Celle de la 1[re] division, au centre de ses troupes, occupait le moulin del Medio; celle de la 2[e] division était établie aussi dans un moulin, à l'ouest de la ville, sur la route et près du pont de Mexico. Enfin l'ambulance de la brigade de cavalerie était au camp du quartier général.

Le journal du médecin en chef, pendant le siége, indique les pertes suivantes :

Mars.	Tués.	Blessés.
24	2	8
25	»	1
26	2	27
27	4	16 (2 offi.)
28	»	11
29	24 (3 offi.)	202 (13 offi.) (1).
30	3	29 (4 offi.)
31	2	2

Avril.	Tués.	Blessés.
1	»	19
2	14	50 (6 offi.)
3	2	52 (4 offi.)
4	1	26 (4 offi.)
5	1	5 (1 offi.)
6	8 (1 offi.)	16 (3 offi.)
7	1	5
8	1	6 (1 offi.)
9	1	10
10	1	11
11	»	1
12	»	3

Avril.	Tués.	Blessés
13	1	11
14	»	11
15	1	15
16	»	25
17	2	9
18	1	21
19	10	45 (1 offi.) (2)
20	2	26
21	»	4
22	4 (2 offi.)	21 (2 offi.)
23	1	7
24	1	19
25	33 (5 offi.)	137 (5 offi.)
26	9	7 (1 offi.)
27	»	7
28	»	3 (2 offi.) (3).
29	1	1
30	1	2

Mai.		
1-16	11	87

(1) Le général de Laumière.
(2) Le capitaine de Galiffet.
(3) Le commandant Capitan.

1863

26 *mai.* — Le général Bazaine se met en marche sur Mexico avec une division.

L'hôpital de Cholula a été ouvert du 22 avril au 26 mai. Pendant le siége de Puebla, il a reçu les blessés et malades mexicains et quelques malades français. Son mouvement est de : entrés, 761 blessés de guerre, Mexicains 250, blessés accidentellement 10, fiévreux 485, vénériens 16, décès 34.

Le colonel Brincourt est nommé au commandement supérieur de Puebla. La garnison qui doit y rester se compose du 1er régiment de zouaves, d'un bataillon d'infanterie de marine, d'un peloton de chasseurs, et de la cavalerie auxiliaire.

31 *mai.* — Les blessés, dont le nombre s'élève à 450, et les malades, au nombre de 300, sont transportés à Puebla dans l'ancien couvent de San Francisco.

Juarez quitte Mexico avec ses ministres et les troupes qui lui restent, et se dirige vers San Luis de Potosi.

1er *juin.* — L'armée dispose son mouvement sur Mexico. Les têtes de colonne arrivent à petite distance de la capitale.

Deux dépôts de convalescents sont ouverts à Puebla, l'un dans l'ancien hôpital militaire mexicain de San Juan de Dios et l'autre à San Martino.

Route suivie par les troupes jusqu'à Mexico :

San Juan,
San Antonio,
Rio Prieto,
Passage de l'Atoyac,
San Martino,
Rio Frio,
Coatepu,
Venta de la Paz,
Venta de Cordova,
Hacienda de Buena Vista.
Ayotla,
Pénon,
Mexico.

6 *juin.* — A Puebla, jour de la Fête-Dieu, le général Forey avec son état-major suit la procession.

7 *juin.* — Le général Bazaine, précédé par un bataillon de chasseurs, occupe Mexico.

10 *juin.* — Le général Forey entre à Mexico et assiste le

1863

lendemain à la procession de l'octave de la Fête-Dieu; il fait une proclamation, constitue les pouvoirs publics, nomme une junte, établit des cours martiales et prend toutes les dispositions indispensables pour assurer l'ordre public et la sécurité de tous.

Mexico est une belle ville avec des rues grandes, spacieuses tirées au cordeau, garnies de trottoirs dallés; de grandes places, de belles maisons, beaucoup d'églises, une cathédrale majestueuse; les faubourgs, loin de ressembler à la ville, n'ont que des ruelles fangeuses. — On a de suite établi à Mexico quatre hôpitaux militaires : Saint-Paul, Saint-Pierre, San Jeronimo et Saint-Jean-de-Dieu.

17 *juin.* — Une bande de voleurs, composée de 134 hommes, descendait assez régulièrement des montagnes dans la vallée de Mexico pour se livrer au brigandage. Le général fait cerner la bande, s'en empare et fait fusiller les chefs.

19 *juin.* — Le 62e de ligne est envoyé à Pachuca, à vingt lieues au nord de Mexico, pour protéger l'exploitation des mines d'argent.

25 *juin.* — En prévision d'un accroissement du nombre des malades pendant la saison des pluies et de la dispersion d'une partie de l'armée, par conséquent de l'augmentation du nombre des points sur lesquels le service de santé devra étendre son action, le médecin en chef demande l'envoi au Mexique de vingt médecins-majors et aides-majors. Un dépôt de convalescents est établi à Tacubaya, à 6 kilomètres de Mexico.

1er *juillet.* — Le médecin en chef de l'hôpital de Véra-Cruz écrit : « Je compte peu sur l'exécution des mesures que je propose, bien qu'elles soient très-praticables; mais, sous ce climat énervant, tout effort est lent, difficile, impossible même, quand l'autorité n'est pas bien convaincue. »

1863

2 *juillet.* — Le 81e de ligne occupe Tlaxcala, au nord de Puebla.

5 *juillet.* — Le 51e de ligne, général de Berthier, occupe Toluca, ville importante, plus élevée encore que la capitale, à 15 lieues de Mexico, au pied d'un cerro au nord-est d'une grande plaine cultivée.

10 *juillet.* — (Mexico.) Proclamation de l'empire mexicain, dont la couronne sera offerte au prince Maximilien, archiduc d'Autriche. Une députation sera envoyée dans ce but en Autriche.

Une colonne de plusieurs compagnies de zouaves, d'un détachement de chasseurs d'Afrique et de Mexicains auxiliaires, est envoyée dans les montagnes (monte Alto); elle enlève le village de Santiago et, malgré une pluie torrentielle, poursuit l'ennemi pendant plusieurs jours.

15 *juillet.* — (Vera-Cruz.) « La mortalité continue; je dois vous faire observer qu'aucune des mesures que j'ai demandées d'urgence dans mon dernier rapport, n'a été prise; qu'il est probable que ce rapport n'a même pas été lu, peut-être parce qu'il traite d'un sujet qui effraie. Surtout dans ces campagnes faites sous des climats meurtriers dont l'hygiène est toute spéciale, l'autorité devrait avoir à compter sérieusement avec les médecins. Tant qu'il n'en sera pas ainsi, nous devrons nous attendre à de vrais désastres.

» J'ai essayé vainement diverses médications; tout échoue, ou plutôt aucun moyen ne donne de succès dans les cas graves. C'est à agir le plus près de l'invasion pour parvenir à enrayer le mal. C'est surtout en prévenant le fléau, par des mesures efficaces, que le médecin est puissant. Sous ce rapport, le médecin militaire aura fait son devoir en indiquant les moyens; mais sa faible voix est souvent perdue, comme par le passé. » (Dr Fuzier, *Rapport au Conseil de santé.*)

1863

16 *juillet.* — (Tulancingo.) Le général Aymard attaque et refoule dans les montagnes les guérillas de la Huasteca.

Juarez, qui avait quitté Mexico le 31 mai à l'approche de nos troupes, s'est retiré à San Luis de Potosi.

17 *juillet.* — La frégate *le Montézuma* s'échoue sur un banc de sable. La contre-guérilla débarque à Minatitlan avec un détachement. Elle est soutenue par un petit bâtiment mexicain précédemment capturé.

29 *juillet.* — Un bataillon du 99e de ligne et un corps de Mexicains auxiliaires sont dirigés sur Cuernavaca, au sud de Mexico et l'occupent; cette ville est située, à 3980 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans un pays très-fertile.

6 *août.* — 1200 hommes et 172 chevaux sont embarqués pour Tampico; ils y arrivent le 8 et occupent la ville sans résistance le 11. La fièvre jaune fait quelques victimes.

Une chaloupe à vapeur, *la Jeanne-d'Arc*, se perd sur la barre.

17 *août.* — L'ingénieur Stœcklin, avec 25 contre-guérillas, s'avance contre une bande qui se formait à Jaltipan; il est entouré par l'ennemi et succombe écrasé par le nombre; il est remplacé par un capitaine du régiment étranger.

La fièvre jaune s'est montrée cette année à Vera-Cruz, sous une forme épidémique tellement grave et ses atteintes ont été si nombreuses que, d'après les habitants de la ville, il faut remonter à 1833 pour trouver une année aussi cruelle.

6 *septembre.* — Déclaration du blocus effectif des côtes du Mexique.

8 *septembre.* — Le général Lacanorgue se met en marche pour Zacatlan, où il arrivera le 21.

10 *septembre.* — De nombreux convalescents, pour longtemps impropres au service, sont embarqués pour la France.

12 *septembre.* — Zacapoaxtla, au nord de San Juan de

los Laños, est enlevé par un détachement du 2e zouaves. 1 officier et 1 zouave sont tués; 9 zouaves sont blessés.

30 *septembre*. — Une colonne envoyée à Tepeji, à 66 kilomètres de Mexico, pousse jusqu'à Huajapan, à 50 lieues au sud de Puebla, va à Plaxtla, Chinantla, Tchnicingo, Tusantlan, ruine le rancho San Vicente, se rend à San Pedro Acoynca et rentre à Puebla après avoir puni toutes les localités qui avaient donné de graves motifs de mécontentement.

1er *octobre*. — A la suite de la prise de Puebla, le général Forey avait été élevé à la dignité de maréchal; il remet par ordre le commandement de l'armée expéditionnaire au général Bazaine, et part pour Vera-Cruz, où il s'embarquera le 21 octobre.

On se voit forcé de signifier à l'archevêque de Mexico qu'il ne fait plus partie de la régence, parce qu'il a protesté contre les décisions du général Forey qui avait prescrit que les ventes régulières des biens du clergé seraient confirmées et que les transactions frauduleuses seules seraient sujettes à la révision. L'archevêque déclare alors que toutes les mesures gouvernementales prises en dehors de sa participation seront frappées de nullité. A partir de ce moment les évêques mexicains deviennent les adversaires déclarés de l'intervention française.

3 *octobre*. — La députation mexicaine de l'assemblée de Mexico est reçue au château de Miramar par l'archiduc Maximilien.

10 *octobre*. — De nombreux convalescents, trop faibles pour reprendre le service, sont encore embarqués pour la France. « La convalescence de beaucoup de ces hommes pouvait être aussi bien complétée par une évacuation sur l'intérieur au delà d'Orizaba. Le but des évacuations sur la

1863

France est en partie manqué. On ne peut embarquer, sur des navires disposés pour recevoir des chevaux et encore imprégnés des déjections de ces animaux, des malades dont la convalescence est chancelante, les seuls pour qui la ressource de l'embarquement est vraiment urgente. Des bâtiments-hôpitaux, établis pour recevoir des malades avec un personnel et un matériel convenables, sont seuls possibles pour remplir vraiment le but qu'on se propose. » (Docteur Fuzier, *Rapport.*)

14 *octobre.* — Près de l'embouchure du Guazamalco, la contreguerilla tente une sortie, subit des pertes considérables et revient à Minatitlan. Elle a 40 tués, 14 blessés, et perd 1 canon.

1863

COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL BAZAINE.

Au 1er octobre 1863, le général Forey, élevé à la dignité de maréchal et rappelé en France, remet au général Bazaine le commandement du corps expéditionnaire dont nous donnons ici la composition et les effectifs.

1re DIVISION GÉNÉRAL DE CASTAGNY.	
1re brigade, général de Berthier, 7e bat. de chasseurs, 51e et 62e de ligne	4690
2e brigade, colonel Mangin, 20e bat. de chasseurs, 3e zouaves, 95e de ligne	5064
2e DIVISION, GÉNÉRAL DOUAY.	
1re brigade, général l'Heriller, 1er bat. de chasseurs, 2e zouaves, 99e de ligne	4659
2e brigade, général Neigre, 18e bat. de chasseurs, 1er zouaves, 81e de ligne	5547
BRIGADE DE CAVALERIE.	
Général du Barail, 1er et 2e régiments de marche, 1er escadron du 5e hussards	1700
BRIGADE DE RÉSERVE.	
Général de Maussion, 7e de ligne et régiment étranger	3282
Infanterie de marine, fusiliers marins, volontaires de la Martinique	1650
Génie de la Guadeloupe et de la Martinique	168
Artillerie de marine	450
Artillerie 92 pièces } chevaux ou mulets 7477	3105
Génie } chevaux ou mulets 7477	725
Services administ. } chevaux ou mulets 7477	475
Troupes d'administration	2306
	34 144

1863

TROUPES AFFECTÉES AUX TERRES CHAUDES.

Bataillon égyptien	400
Contreguerilla Dupin	203
Mexicains auxiliaires	12000

Des expéditions devant être faites dans l'intérieur du Mexique, le général Bazaine complète la sécurité de la ligne Mexico-Vera-Cruz. Il augmente le nombre des hommes des postes et leur donne des moyens de défense; l'effectif de la contreguerilla est de beaucoup augmenté; les troupes mexicaines auxiliaires sont groupées à Jalapa, Cordova, Orizaba et Téhuacan. Le 1er zouaves occupera Puebla. Le 81e de ligne sera à Mexico avec un détachement à Tlaxcala. Des compagnies de partisans (400 environ) occuperont Mexico, Puebla, Orizaba et Cordova, pour protéger les convois et faire la chasse aux voleurs des routes.

Formation de deux colonnes mobiles principales.

1re COLONNE,
Général de Castagny.

7e et 20e bataillons de chasseurs.
3e zouaves, 51e et 95e de ligne.
2 escadrons.
1 division mexicaine, Marquez.

2e COLONNE,
Général Douay.

1er bataillon de chasseurs, 1 bataillon de tirailleurs algériens.
1 bataillon du 62e de ligne, 2e zouaves et 99e de ligne.
3 escadrons.
1 division mexicaine, Méjia.

Ces troupes représentent 14 000 Français et 7 000 Mexicains auxiliaires.

Les colonnes doivent s'avancer dans l'intérieur du pays, leurs flancs seront couverts par les troupes en résidence à Pachuca, Toluca et Cuernavaca; elles commencent leur mouvement le 27 octobre.

30 *octobre*. — Porfirio Diaz enlève la ville de Tlasco.

7 *novembre*. — Porfirio Diaz s'étant présenté devant la ville d'Iguala, deux brigades de la division Marquez, venant l'une de Mexico, l'autre de Toluca, forcent l'ennemi à se retirer sur Oajaca.

Depuis le début de la campagne les pertes de l'armée sont à cette date : — Officiers, 47 tués; 40 morts de maladie; troupe, 283 tués; 1370 morts de maladie.

17 *novembre*. — Le général Douay occupe la ville de Quérétaro, à 54 lieues de la capitale. Cette ville bâtie sur le penchant d'une colline paraît assez propre; l'écoulement des eaux sales se fait par un canal en maçonnerie; on remarque le petit vallon de la Cañada avec sa végétation luxuriante. L'hôpital militaire français est installé à l'entrée de la ville dans les dépendances du couvent de Vera-Cruz.

18 *novembre*. — Le général Bazaine part de Mexico dont le commandement est laissé au général Neigre, pour rejoindre les colonnes, vers le 27 novembre.

24 *novembre*. — Le général de Castagny arrive à Acambaro, n'ayant rencontré l'ennemi qu'à Maravatio.

29 *novembre*. — Organisation d'une brigade d'avant-garde commandée par le général du Barail; elle se compose du 3e zouaves, de 6 escadrons, d'artillerie (1 batterie et 1 section de montagne). Cette brigade restera sous les ordres directs du général Bazaine.

30 *novembre*. — Le général de Castagny occupe Morelia sans résistance.

8 *décembre*. — Le général Douay occupe Guanajato, capitale de la province, située sur un des contre-forts de la Cordillère, et bâtie dans un entonnoir.

12 *décembre*. — Le général Bazaine, avec une grande partie des divisions de Castagny et Douay, poursuit le corps

ennemi de Doblado jusqu'à Aguas-Calientes. Là il rend les troupes à leurs colonnes, et ne garde que la brigade du Barail.

14 *décembre.* — Le général Bazaine entre à Léon et le lendemain à Lagos.

17 *décembre.* — Le général Douay se porte sur Piedra Gorda, où le général mexicain Uraga a concentré des forces imposantes et d'où il s'était jeté sur Morelia.

18 *décembre.* — Uraga attaque Morelia avec une grande vigueur, mais il est repoussé aussi énergiquement par les troupes de Marquez. Il se retire en désordre dans la direction de la Piedad, perdant une partie de son artillerie.

Les Français n'ont éprouvé aucune perte; les Mexicains auxiliaires ont : 45 tués, 88 blessés; les Mexicains ennemis ont : 600 tués ou blessés et 600 prisonniers.

22 *décembre.* — Le colonel Margueritte occupe Zamora après avoir sabré l'ennemi et ramène un convoi de munitions. Dans la soirée, le général Douay y arrive après une marche forcée.

25 *décembre.* — Occupation de San Luis Potosi, siége du gouvernement de Juarès. Le président mexicain se retire au mineral de Catorce, à 60 lieues de là.

27 *décembre.* — L'ennemi (général Negrete) tente un retour offensif sur San Luis et parvient même à pénétrer dans la ville, mais il est aussitôt repoussé et perd son artillerie et ses provisions. Les Mexicains auxiliaires ont : 50 tués, 65 blessés.

28 *décembre.* — Le général Douay arrive à Los Reyes, d'où les troupes du général Uraga étaient parties la veille. Il s'empare d'un matériel considérable et de 9 pièces de canon. — Le général Bazaine se porte de Lagos sur Guadalajara, grande ville à 1570 mètres au-dessus du niveau de la mer où il arrivera le 5 janvier.

1864

31 *décembre*. — L'hôpital militaire de Queretaro a reçu, pendant le mois, d'après le docteur Libermann : 166 vénériens, 60 fiévreux et 24 blessés.

5 *janvier* 1864. — Le général Bazaine occupe Guadalajara sans résistance.

(Mexico.) Vers cette époque, des difficultés, de sourdes excitations attribuées, dit-on, aux évêques, neutralisaient les tentatives d'apaisement de la direction politique. Sept évêques défendent d'obéir aux décrets de la régence, sous menace d'excommunication. Le tribunal suprême secondait les hostilités du clergé. La gravité de la situation engage le général Bazaine à revenir à Mexico.

A Morelia, un habitant, acquéreur des biens ecclésiastiques, se voit refuser *in extremis* les secours spirituels; le général Bazaine donne des ordres pour l'inhumation religieuse. — Le tribunal suprême est dissous.

6-7 *janvier*. — 1700 hommes de divers détachements de débarquement (*l'Allier* et *le Finistère*) partent de Vera-Cruz immédiatement par le chemin de fer.

16 *janvier*. — Le transport *l'Eure* arrive avec 1100 hommes de divers détachements à Vera-Cruz. Pendant la traversée, épidémie de variole, 3 décès à bord, quelques malades laissés à la Martinique. La variole avait été apportée par un détachement du 95e de ligne venant de Montauban où régnait cette maladie.

21 *janvier*. — Combat à Penjamillo, à 8 lieues de la Pietad.

22 *janvier*. — Mort de M. Lyons, directeur du chemin de fer, à la suite d'une fracture comminutive du fémur; la seule opération à faire était une désarticulation de la cuisse, elle a été repoussée par le blessé.

La ville de Campêche se rend au commandant du navire

1864

le Magellan; il y trouve 20 pièces de canon qu'il embarque.

A cette date la marine a perdu 51 officiers dont 11 chirurgiens et 1963 hommes, sur un effectif d'environ 14000, dont 4066 de débarquement.

29 *janvier.* — La ville de Teocaltidje est enlevée par le 18e bataillon de chasseurs, 2 escadrons de chasseurs d'Afrique, et un escadron du 12e de chasseurs.

« Après une étape de 12 heures, nous arrivons à 4 heures du soir devant Teocaltidje; nous étions à 1 kilomètre de cette ville, et déjà l'ennemi ouvrait le feu. La cavalerie, par un mouvement tournant, devait couper la retraite à l'ennemi. Trois colonnes d'assaut sont formées; elles arrivent, enlèvent les barricades, enfoncent les portes, et en moins d'une heure la ville est prise. L'ambulance de M. l'aide-major Dehous, établie provisoirement à l'entrée de la ville, y pénètre et s'établit sur la place, dans un local convenable. »

Les pertes des Français montent à 2 tués et 7 blessés, dont M. Gaillard de Saint-Germain, lieutenant au 18e chasseurs à pied, qui a subi le lendemain la désarticulation de l'épaule gauche à Aguas Calientes; les blessés sont apportés sur des brancards par 70 Indiens.

Dans le cours du mois, le général Douay ramène sa division à Léon.

4 *février.* — Le général Bazaine arrive à Mexico.

Combat à Valle Santiago, par le chef de bataillon Estelle, commandant supérieur de Salamanca, ville misérable, dans une plaine, sur le rio Grande. Les Français ont 8 blessés.

6 *février.* — La colonne Douay, reprenant la route d'Aguas Calientes, se porte sur Zacatecas qu'elle enlève, et se dirige sur Guadalajara, où le colonel Garnier est sérieusement menacé.

11 *février.* — Juarez arrive à Monterey, malgré le

1864

refus du gouverneur mexicain indépendant Vidaurri. Ce dernier enlève par surprise l'artillerie de Juarez, qui se retire, dans la crainte d'un conflit peu avantageux à sa cause. Mais Vidaurri sera bientôt obligé de fuir au Texas avec son lieutenant Quiroga.

16 *février*. — Le commandant Lepage, avec un détachement de 100 chasseurs à pied et 60 cavaliers mexicains, surprend la petite ville de Colotlan, prend deux canons et fait 76 prisonniers.

24 *février*. — Le transport *la Saône* débarque un détachement de 800 hommes du régiment étranger.

25 *février*. — Le général Douay établit son quartier général à Guadalajara.

27 *février*. — San Juan Bautista, État de Tabasco, est par ordre abandonné et évacué par les Mexicains auxiliaires. La canonnière *la Tourmente* qui stationnait près de la ville, avait beaucoup souffert et comptait 4 hommes tués, 19 blessés ; elle avait reçu un grand nombre de boulets et constatait des avaries considérables.

2 *mars*. — Mort à Cordova de M. Mazurier, directeur des douanes ; il était venu de Mexico à Vera-Cruz pour son service et retournait à Mexico.

21 *mars*. — Combat livré par le colonel Margueritte à Cuisillo. Les Mexicains ennemis ont 150 tués ou blessés.

26 *mars*. — (Sierra Morones.) Une bande a massacré femmes, enfants, vieillards ; elle est surprise à Jerez par une compagnie du 1er chasseurs à pied, capitaine Crainvillers, venu de Zacatecas. Le chef de bande est pris avec 40 de ses hommes. Les Français ont 1 blessé et les Mexicains ennemis 100 hommes hors de combat ; on leur prend 2 canons.

28 *mars*. — La ville de Minatitlan est évacuée ; la gar-

1864

nison y subissait des pertes considérables par maladies et était fatiguée par les attaques incessantes d'un ennemi trop supérieur en nombre.

30 *mars.* — Combat à Cuitzeo de las Naranjas soutenu par 240 hommes commandés par le capitaine Mealhié, contre 1200 Mexicains. Les Français ont 2 tués, 20 blessés, et les Mexicains ennemis 300 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Pendant le mois, la contreguérilla Dupin, réorganisée et augmentée, va remplacer l'infanterie de marine à Tampico, avec environ 300 Mexicains auxiliaires.

31 *mars.* — Le général Douay, après avoir détruit les fabriques d'armes et de poudre de Tula et de Tapalpa, rentre à Guadalajara.

10 *avril.* — L'archiduc Maximilien accepte officiellement la couronne du Mexique, et annonce l'intention, avant son départ, d'aller demander les bénédictions du Saint Père.

Création d'un corps de volontaires autrichiens, composé de 3 bataillons d'infanterie, 2 régiments de cavalerie, 2 batteries d'artillerie, 2 compagnies de pionniers, formant un effectif de 7300 hommes et 250 officiers.

On s'occupe de l'organisation d'un régiment belge de 2000 hommes.

11 *avril.* — Le commandant de Courcy, avec 150 chasseurs à pied, atteint une bande à Colotlan, lui tue quelques hommes et prend 2 canons.

Le colonel Dupin part de Tampico avec 285 hommes, d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, de la contreguérilla, pour faire lever le siége de Temapache.

14 *avril.* — Le prince Maximilien et la princesse Charlotte s'embarquent sur la frégate *la Novara;* ils se dirigent sur Rome et de là sur Vera-Cruz.

1864

18 *avril.* — Le colonel Dupin atteint l'ennemi (Carbajal) à San Antonio et lui livre un combat.

Passage du Panuco sous Tampico. Les chevaux et les mulets libres traversent le courant et la troupe le traverse dans des canots pour reprendre ses bêtes sur l'autre rive. Elle arrive à Ozuluama qu'elle occupe. Le siége de Temapache est levé et Carbajal veut arrêter la petite troupe; mais, changeant d'avis, il se retire à San Antonio. C'est à 300 mètres de cette position que Carbajal se propose d'arrêter la contreguérilla. Combat furieux entre 285 contreguérillas et 2000 Mexicains retranchés.

Le colonel mexicain Llorente, au secours duquel on était venu, au lieu de marcher pour placer l'ennemi entre deux feux, s'était retiré à Tuxpan.

Retour à Tampico avec les blessés portés sur des litières par des Indiens jusqu'à Tamiahua, et de là à Tampico, dans les premiers jours de mai, sur des bateaux plats.

Les contreguérillas ont 8 tués et 32 blessés; les Mexicains ennemis 150 tués. Ils rentrent à Tampico.

28 *avril.* — (Cañada de los Negros.) Le colonel Dupreuil, venant de Léon avec un détachement du 1er zouaves et 1 escadron du 12e chasseurs, rencontre l'ennemi fort de 700 hommes et l'attaque. Les Français ont 5 chasseurs blessés; les Mexicains, 100 hommes tués ou blessés.

8 *mai.* — Des détachements, venant de Zacatecas, de San Luis et d'Aguas Calientes, se réunissent à Piños et forcent les bandes de guérillas à se retirer vers le nord, dans la sierra Hermosa.

11 *mai.* — (Vera-Cruz.) L'hôpital militaire est fermé provisoirement; les malades qui s'y trouvent sont évacués sur l'hôpital de la marine et sur la Soledad, dont le Dr Fuzier prend la direction avec faculté de rester à Vera-Cruz.

1864

13 *mai.* — Combat et prise de Nochistlan par le colonel de Potier. Les pertes des Français sont de 1 tué et 26 blessés, dont 2 officiers; celles des Mexicains ennemis de 200 tués ou blessés, et de 300 prisonniers.

17 *mai.* — Doblado, venant de Monterey avec 6000 hommes et de l'artillerie, marche sur Matehuala où Prejia était sérieusement menacé. Le colonel Aymard, venant de San Luis avec 800 hommes du 62e de ligne et des chasseurs d'Afrique, l'attaque et le met en déroute.

Les pertes des Français sont de 4 tués et 45 blessés; celles des Mexicains auxiliaires, de 32 tués et 87 blessés; les Mexicains ont 1200 hommes et toute leur artillerie prisonniers.

22 *mai.* — Le 51e va attaquer 2500 Mexicains campés à 6 lieues de la ville, au cañon de la Passion, et les met en déroute.

24 *mai.* — Un détachement, venu d'Aguas Calientes, surprend et détruit une bande de 50 guérilleros.

28 *mai.* — Le commandant de Courcy atteint à Valparaiso la bande de Sandoval qui compte 600 hommes. Un peloton de chasseurs à cheval de 13 hommes charge 300 cavaliers, et a 2 chasseurs tués et 1 blessé; les Mexicains ennemis ont 20 tués ou blessés et 300 prisonniers.

28-29 *mai.* — Arrivée de l'Empereur Maximilien et de l'Impératrice Charlotte à Vera-Cruz.

Du 30 mai au 3 juin, le colonel Garnier, avec le 51e de ligne, quitte l'État de Jalisco pour prendre le commandement de l'État de Guanajato. Il poursuit les bandes de guérillas, parcourt la sierra de San Gregorio, et débarrasse le pays.

1864

Situation de l'armée et positions qu'elle occupe au mois de juin avec 35 500 hommes.

1re DIVISION, GÉNÉRAL DE CASTAGNY,

Quartier général à Queretaro.

1re *brigade.* — Colonel Aymard :

7e bat. de chasseurs, commandant Briart, à San Luis Potosi.

51e de ligne, colonel Garnier, à Guanajato, Silao, Léon, Irapuato et Salamanca.

62e de ligne, colonel Aymard, à San Luis Potosi.

2e *brigade.* — Colonel Mangin, du 3e zouaves, à Queretaro.

2e bat, de chasseurs, commandant de Franchessin, à Queretaro et San Luis de la Paz.

95e de ligne, colonel de Camas, à Queretaro, San Juan del Rio, Arroyo Zarco, Tépeji, Pachuca, San Luis de la Paz.

3e zouaves, lieutenant-colonel Tourre, à Mexico.

2e DIVISION, GÉNÉRAL DOUAY,

Quartier général à Guadalajara.

1re *brigade.* — Général l'Hériller :

1er bataillon de chasseurs, commandant de Courcy, Zacatecas et Jerez.

2e zouaves, lieutenant-colonel Martin, à Zacatecas, Malpaso, Salinas, Fresnillo.

99e de ligne, colonel de Saint-Hilaire, à Aguas-Calientes, Lagos, Incarnacion.

2e *brigade.* — Général Neigre, à Guadalajara.

18e bataillon de chasseurs, Brincourt, à Guadalajara.

1er zouaves, colonel Clinchant, à Guadalajara.

81e de ligne, colonel de Potier, à Guadalajara, Tepatitlan, San Juan de los Lagos, Telolotlan.

Bataillon de tirailleurs algériens, commandant Munier, à Acalpulco.

Brigade de réserve. — général de Maussion, à Orizaba.

7e de ligne, colonel Giraud, à Orizaba, Cordova, la Cañada, Tehuacan, rio Frio, Chapultepec, Mexico.

1864

2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, commandant d'Ornano, à Paso del Macho, Palo Verde, Camaron, Cotastla, Cordova.

Régiment étranger, colonel Jeanningros, à Puebla, San Juan de los Llanos, Zacatlan, Tlascala, Tepeji de la Seda, Acatlan.

Bataillon égyptien, à Vera-Cruz et à la Soledad.

2 compagnies du génie colonial.

Contreguerilla Dupin, à Tampico.

BRIGADE DE CAVALERIE, COLONEL DE LASCOURS,

Quartier général à Mexico.

1er régiment de marche (1er et 3e chasseurs d'Afrique)	2 escadrons à San Luis Potosi. 2 escadrons à Queretaro. 1 escadron à Puebla.
2e régiment de marche (2e chasseurs d'Afrique, 5e hussards)	1 escadron à Mexico.

Situation des troupes mexicaines auxiliaires, environ 20 000 hommes.

Divisions Marquez, — à Morelia, Jalapa, Pérote.
— Mejia, — à San Luis Potosi, Venado, Matehuala, Tula
— Vicario, — à Cuernavaca, Eguala.
— Flon, — à Puebla, Téjepi.
— Trujèque, — à Puebla, Acatlan, Atlixco.
— Arguellez, — à Cordova.
— Galvez, — à Orizaba.
— Valdez, — à Toluca.
— Navarrette, — à Toluca.
— Cano, — à Pachuca.
— Dominguez, — à Pachuca.
— Figuerrero, — à Vera-Cruz.
— Ribeira, — à San Martin, Texmelucan.
— José de la Pena, — à Tula.
— Murcia, — à la Soledad.
— Chavez, — à Aguas Calientes.

1864

Divisions Zermeno, — à Lagos.
— Cuellar, — à Guadalajara.
— O. Castellanos, — à Tepatitlan.
— Renteria, — à Guadalajara.
— Velarde, — à la Barca.
— S. Castellanos, — à Guadalajara.

L'artillerie, le génie, les médecins et les services administratifs sont distribués dans les différents postes suivant leur importance.

3 *juin.* — Le colonel Garnier chasse les guérillas des environs de Guanajuato.

3 *juin.* — Occupation d'Acapulco, sur la côte du Pacifique, par le bataillon de tirailleurs algériens qui avait été embarqué le 28 mai à San Blas.

6 *juin.* — Les tirailleurs algériens, après une marche de nuit, attaquent le camp mexicain de Pueblo Nuevo, à quelques kilomètres d'Acapulco. Les tirailleurs ont 4 blessés, 1 homme mort d'insolation; les Mexicains 50 tués, on leur prend 2 canons.

7 *juin.* — (La Huasteca.) Le colonel Dupin, avec 550 contreguérillas, se porte sur Tancasnequi, à 50 lieues de Tampico, avec l'intention de marcher sur Huejutla; mais en présence de forces ennemies trop nombreuses, il revient sur ses pas en dérobant son mouvement; il surprend et détruit plusieurs bandes de guérilleros, soumet quelques villages et rentre à Tampico le 31 juillet.

Le général mexicain Olvera, avec 4 000 hommes, se porte de San Luis Potosi à Tula.

9 *juin.* — Combat de Santa Cruz. Les tirailleurs algériens ont 1 tué et 4 blessés.

22 *juin.* — Arrivée de l'Empereur Maximilien à Mexico. Il va trouver de grosses difficultés administratives et financières, des rivalités, des tiraillements.

1864

La brigade l'Hériller se met en marche et occupe Durango le 4 juillet et Juana Guerra le 19; là le camp mexicain de Corona est surpris par un détachement du 2e zouaves. Les Mexicains ennemis ont 45 tués.

26 *juin*.— Une bande de guérillas, surprise à Cueramaro par une compagnie du 51e de ligne, perd 30 prisonniers et son chef.

4 *juillet*. — Occupation de Durango par le général l'Hériller.

7 *juillet*. — Le colonel Tourre part de Mexico avec une colonne composée du 3e zouaves, du 1er escadron du 5e hussards et d'artillerie; il passe à Tulancingo, Zacaltipan et pénètre au centre désert de la Huasteca, le 28 du même mois.

8 *juillet*. — (Alvarado.) M. Maréchal, commandant supérieur de Vera-Cruz, s'embarque sur la *Drôme* avec 600 hommes égyptiens et noirs des Antilles, ainsi que quelques cavaliers mexicains auxiliaires, il débarque le lendemain par une chaleur brûlante, et après une marche difficile sur le sable du bord de la mer, rencontre l'ennemi qui ouvre le feu sur la tête de colonne. Les Égyptiens ont 5 blessés. Des canonnières transportent la petite troupe à Tlacotalpam. Pluie torrentielle. Le 12 la colonne est de retour à Alvarado.

14 *juillet*. — Les guérillas s'approchent de la ville de Tlacotalpam et ont un engagement avec les Égyptiens qui y ont été laissés. L'ennemi est repoussé; les Français ont 1 officier blessé, les Égyptiens 4 tués et 10 blessés.

25 *juillet*. — La contreguérilla Dupin se concentre à Tampico avec ordre de marcher sur Vittoria. — Elle se dirige sur le rancho du Caïman à la poursuite d'une bande. 5 guérillas qui dépouillaient les bateliers du Tamesis sont pris et pendus.

1864

29 *juillet.* — Marche du général de Castagny; partant de San Luis avec 3500 hommes, il occupera Vanegas le 9 août, et l'hacienda d'Agua Nueva, à 30 kilomètres de Saltillo, le 16 du même mois; il sera à Saltillo le 20, et le 26 à Monterey. Là il attendra la division Méjia, arrêtée par des obstacles naturels.

1 *août.* — Le colonel Tourre, après un combat, force le défilé de Candelaria défendu par 800 ennemis retranchés; 8 hommes du 3e zouaves sont asphyxiés par la chaleur qui est étouffante; les zouaves sont obligés de s'ouvrir un chemin à travers les lianes.

Les pertes françaises montent à 1 officier et 3 hommes tués, 5 officiers et 33 hommes blessés, 8 hommes sont morts d'asphyxie.

La petite troupe était descendue la veille au soir de la montagne en terres chaudes. Après avoir marché depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures, elle fait une halte de deux heures et se remet en route lentement et en faisant des pauses fréquentes. A la seconde pause, quelques hommes restent en arrière, disant que leurs sacs les empêchent de respirer et qu'ils sont accablés par le soleil. Ils étaient sous l'influence du changement d'altitude et de température : au même moment un sergent-major avait un accès de folie furieuse par insolation; mais bientôt il s'est rétabli. (Docteur Baudouin, médecin-major.)

Le colonel Tourre entre le lendemain à Huejutla où il ne reste pas un seul habitant, et après un court repos il reprend la route de Mexico.

Le général Brincourt occupe Huajapan sans résistance, à 50 lieues au sud de Puebla.

Le colonel Giraud, venant d'Orizaba, entre à Teotitlan et se dirige vers San Juan de los Crucès.

1864

5 *août.* — La division Méjia, partie de Tula, arrivera à Vittoria le 14, après avoir perdu de misère 38 hommes et 50 chevaux ou mules; elle se remettra en marche le 26 et arrivera à Cadeyrita dans le plus triste état, le 8 septembre.

10 *août.* — (Oajaca.) Attaque par l'ennemi du village de San Antonio, défendu par une compagnie du 7e de ligne, et de l'haciènda d'Ayotla. Les Français ont 5 tués et 32 blessés. Les Mexicains auxiliaires 10 tués; les Mexicains ennemis éprouvent de grandes pertes.

L'Empereur Maximilien entreprend un voyage dans l'intérieur avec une escorte franco-mexicaine et laisse la régence à l'Impératrice. Il visite successivement San Juan del Rio, Queretaro, Dolores Hidalgo, Guanajuato, Léon, la Pietad, Morelia, Toluca, et rentre à Mexico le 30 octobre.

12 *août.* — Le colonel Dupin part de Tampico avec la contreguérilla, ne laissant dans la ville qu'un petit détachement; il arrive à Vittoria et de là à Soto Marina, où il est retenu par le débordement des cours d'eau.— Les Mexicains auxiliaires occupent Monterey.

17 *août.* — Combat au Rancho de Rodeo. Les Mexicains ennemis ont 24 tués, 26 prisonniers et perdent 200 chevaux.

20 *août.* — Le général de Castagny occupe Saltillo.

22 *août.* — Prise de Bagdad par les marins de débarquement de l'amiral Bosse.

(Vera-Cruz.) Une troupe de contreguérillas part pour le Yucatan. Campêche est occupée par les volontaires créoles, 1 compagnie du génie de la Martinique et les volontaires du Yucatan.

La fièvre jaune, qui n'avait pas franchi les limites de Vera-Cruz, se montre à la Soledad; un cas se présente à Paso del Macho, un à Cordova, mais ces cas spontanés, sans in-

1864

fection à Vera-Cruz, restent isolés; elle se montre aussi parfois à Carmen, Campêche et Merida.

Les Égyptiens et les créoles des Antilles continuent à résister beaucoup mieux que les Européens à l'insalubrité du climat.

Les maladies sont moins nombreuses et moins graves, la fièvre jaune même est moins sérieuse; le fort de Saint-Jean d'Ulloa qui, en 1862 et 1863, a fourni un grand nombre de cas graves, n'en présente pas actuellement; il s'y trouve cependant 208 prisonniers, mais c'est le typhus qui y sévit.

Départ de la division Méjia pour rejoindre la division de Castagny. Cette division, comme toutes les troupes mexicaines, est suivie par un grand nombre de femmes (soldaderas) qui font l'office de cantinières maraudeuses. Elle souffre beaucoup et ses rangs s'éclaircissent par les maladies.

26 *août.* — Le général Aymard poursuit Juarès jusqu'à Parras.

27 *août.* — Le colonel Martin, de la brigade l'Hériller, s'avance au delà du rio de Nazas, enlève le matériel de l'ennemi et se dirige sur San Juan del Rio.

5 *septembre.* — Le général Bazaine est élevé à la dignité de maréchal.

8 *septembre.* — La division Méjia, avec ses débris et après un court repos, se dirige vers Matamoros.

10 *septembre.* — Arrivée du colonel Martin à San Juan del Rio.

18 *septembre.* — Le colonel Martin atteint l'ennemi à Porfias et le surlendemain à Sancillo.

21 *septembre.* — L'ambulance, dirigée par les docteurs Bintot du 2e zouaves et ~~Mahona~~, aide-major, est établie dans

Manoha

1864

l'église de l'Estanzuela, où se trouve une grande quantité de laine qui remplace la paille pour coucher les blessés.

Une colonne de 250 zouaves du 2e, une compagnie du 18e chasseurs à pied, un escadron du 12e chasseurs, et 100 cavaliers mexicains partent de l'hacienda de Sancillo dès le matin sous les ordres du colonel Martin, et après une marche de 12 lieues, arrive à l'hacienda de l'Estanzuela. Vers trois heures, elle attaque des forces au moins dix fois supérieures aux nôtres, 4000 hommes, dans une position formidable. A cinq heures le cerro Majoma est en notre pouvoir, et l'ennemi en pleine déroute abandonne 20 canons. Les blessés pansés pendant l'action sont transportés dans l'église de l'Estanzuela où s'établit l'ambulance.

Les pertes des Français s'élèvent à un officier et 20 hommes tués, 24 disparus et 95 blessés dont 6 officiers; les Mexicains auxiliaires ont 3 tués. La nuit met fin au combat. Les Mexicains ennemis ont 31 blessés qu'on relève, et 152 prisonniers; le reste des leurs gagne à la faveur de la nuit les localités voisines jusqu'à plus de 12 kilomètres.

Le colonel Martin, atteint par un boulet qui lui fait une affreuse blessure, meurt pendant qu'on le transporte, et plusieurs autres blessés succombent dans la soirée et pendant la nuit. Le commandant Japy prend le commandement.

Un officier et des hommes ont reçu l'un 11, l'autre 6, d'autres 1 coup de lance. Une amputation de la cuisse a dû être faite sur un chasseur et une autre sur un Mexicain prisonnier. Le convoi de blessés arrive le 25 à Durango, où nous trouvons un hôpital préparé dans les bâtiments du collége par les soins du général l'Hériller. 5 amputations ont été faites le lendemain, 2 de bras, 1 d'avant-bras et 2 de jambes.

Un officier mexicain traversé par un coup de baïonnette

1864

qui, pénétrant par la fosse iliaque droite et sortant à la région lombaire, avait déterminé une double hernie intestinale, fut retrouvé, le lendemain de l'attaque de Majoma, à 12 kilomètres du point où il avait été blessé, et plusieurs autres blessés ont aussi été retrouvés à de plus grandes distances du champ de bataille.

26 *septembre.* — Occupation de Matamoros par les troupes impériales.

29 *septembre.* — Le colonel Dupin occupe San Fernando de Présas, où il trouve des approvisionnements et 7 canons; il y laisse un bataillon de Mexicains auxiliaires et revient à Vittoria. — Juarès se retire à Chihuahua. 400 congédiés et le train de la garde rentrant en France ont pu séjourner à Vera-Cruz avec une immunité complète.

2 *octobre.* — Tremblement de terre pendant la nuit du 1er au 2.

13 *octobre.* —Un détachement belge de 600 hommes part sur la *Louisiane*, relâche à la Martinique et à Santiago de Cuba. A son arrivée à Vera-Cruz, ce détachement commence sa marche sur Mexico, où il arrivera le 13 décembre.

15 *octobre.* — Le général Douay part de Guadalajara, se dirige vers le sud où l'attendent de grandes difficultés. Il est rejoint à Zapotitlic par le général mexicain Marquez et ses troupes. Des barrancas d'une grande profondeur (1700 mètres) derrière lesquelles l'ennemi est posté sont tournées, l'ennemi se retire et jette ses pièces dans les précipices; le général se met à sa poursuite.

28 *octobre.* — Attaque de la barranca d'Alenquique par le 81e de ligne.

Vera-Cruz. Des troupes en assez grand nombre, des libérables et des malades arrivent de l'intérieur pour rentrer en France; afin d'éviter le séjour à Vera-Cruz, elles s'arrê-

tent à la Soledad, prennent le chemin de fer et s'embarquent.

Un détachement nouvellement arrivé à Tampico compte 42 décès par suite de fièvre jaune.

5 *novembre*. — Le général Douay occupe Colima; il y laisse les troupes mexicaines et continue à poursuivre l'ennemi.

9 *novembre*. — Réouverture de l'hôpital militaire de Vera-Cruz. Le nombre des malades s'est immédiatement accru. Ceux des troupes auxiliaires mexicaines de Murcia et de Figuerero, qui étaient jusqu'alors reçus à l'hôpital civil ont été refusés et ont reçu l'autorisation d'entrer à l'hôpital militaire. Enfin la marine y a aussi envoyé les malades français venant du fort de Saint-Jean d'Ulloa. Quelques infirmiers sont arrivés de l'intérieur; mais il eût été bien à désirer que les anciens infirmiers de l'hôpital qui, lors de sa fermeture, avaient été dirigés vers Puebla et Mexico, eussent été exclusivement choisis pour le service de Vera-Cruz, parce qu'ils avaient eu tous une atteinte de fièvre jaune qui les mettait à l'abri d'une nouvelle atteinte; on aurait ainsi évité des pertes considérables.

13 *novembre*. — Arrivée à Vera-Cruz du bataillon belge dans un état de santé satisfaisant. Pendant la traversée 1 homme est mort de fièvre typhoïde. A part 2 hommes atteints de cette fièvre, 4 vénériens et 5 entorses, les autres sont en assez bon état.

Occupation de Mazatlan par le capitaine de vaisseau Kergrist, avec 2 compagnies de tirailleurs algériens venus d'Acapulco et 150 marins; 200 hommes sont laissés pour garder la place.

17 *novembre*. — 40 hommes dont un lieutenant, s'étant mal éclairés, sont faits prisonniers en se rendant de Joca-

1864

tepec à Santa Anna ; ils seront délivrés quelques jours après, à la suite du combat de Jiquilpan.

Les volontaires créoles rentrent aux colonies.

18 *novembre au* 26 *décembre.* — Concentration de la division de Castagny à Durango. Dans les marches, on rencontre des difficultés énormes, des chemins qui donneraient le vertige à des chamois, à 3000 pieds d'élévation.

22 *novembre.* — (Combat de Jiquilpan.) Les prisonniers du 17 sont délivrés. L'ennemi vigoureusement poussé se retire. Parmi les blessés se trouve le colonel Clinchant. Les Français ont 7 tués et 17 blessés ; les pertes des Mexicains ennemis sont considérables.

Trois colonnes sont formées sous les ordres du général Courtois d'Hurbal ; l'une s'avance dans la direction de Yantiltan, les deux autres dans celle d'Oajaca. Cette ville est défendue dans les mêmes conditions que Puebla, par environ 7 000 hommes.

5 *décembre.* — (Vera-Cruz.) Embarquement pour la France d'un bataillon du 99e de ligne ; l'autre bataillon venant de Jalapa prendra la même direction le 21.

Les troupes de passage en assez grand nombre ont pu sans danger séjourner pendant plusieurs jours.

8 *décembre.* — L'ennemi attaque Zacatlan sans succès, mais quelques jours après il parvient à s'en emparer.

10 *décembre.* — Arrivée à Vera-Cruz du nonce apostolique, monseigneur Méglia. Occasions de conflits très-sérieux au sujet de questions religieuses et des biens du clergé.

11 *décembre.* — La ville de Mazatlan est menacée par 1400 Mexicains ; un renfort de 230 tirailleurs algériens montés arrive le 16 et permet de faire une sortie le 17 et de culbuter les avant-postes ennemis.

1864 = 1865

12 *décembre.* — Le général Courtois d'Hurbal arrive à Yantitlan avec de grandes difficultés au passage du Rancho de las Minas encaissé par des rives presque verticales. Le 17, deux colonnes font leur jonction à Francisco Huitzo.

15 *décembre.* — (Vera-Cruz.) Le paquebot *la Floride* débarque 400 volontaires belges et 17 officiers de la même nation. Ce détachement a laissé 3 malades à la Martinique et 6 à Santiago de Cuba. Une compagnie de tirailleurs algériens s'embarque sur le *Lucifer;* elle est conduite à Altata, ainsi qu'un détachement de marins et 400 Mexicains auxiliaires, et se porte sur Culiacan.

18 *décembre.* — Rencontre du général Courtois d'Hurbal avec l'ennemi en avant d'Etla, à 4 lieues d'Oajaca. Les Français ont 1 officier et 6 cavaliers tués.

22 *décembre.* — A 6 lieues de Culiacan, rencontre de l'ennemi à San Pedro; les Mexicains auxiliaires ne tiennent pas, et après un combat de deux heures, 85 hommes, dont 7 officiers, sont faits prisonniers par l'ennemi. Le bataillon de tirailleurs algériens compte : tués, 1 officier, M. Véran, et 10 hommes; prisonniers blessés : 2 officiers, 40 hommes; prisonniers, 1 officier et 39 hommes, disparus 5 hommes.

27 *décembre.* — Zacatlan est repris par le capitaine Hurtel commandant le poste de Tulacingo.

30 *décembre.* — (Vera-Cruz.) Le *Bolivian* débarque 1100 Autrichiens embarqués à Trieste. Ce détachement y séjourne jusqu'au 8 janvier; 38 malades sont entrés à l'hôpital, l'un à la suite d'une punition corporelle (bastonnade), avec fortes ecchymoses aux fesses.

1865 1er *janvier* 1865. — L'Espinazo del diablo, crête formidable près d'Aguas Calientes, est défendue par le corps

1865

ennemi de Corona. 3 colonnes, chargées d'enlever la position, s'emparent d'une douzaine de barricades et battent l'ennemi après un combat d'une heure et demie.

L'une de ces colonnes, commandée par le colonel Desplanques du 51e, est composée de 3 compagnies escortant un convoi considérable de mules portant des vivres et des objets de campement, avec une section d'ambulance, sous les ordres du Dr Gouchet, aide-major. Les autres, commandées par le colonel Garnier du 51e, comprennent 6 compagnies, 1 détachement du 7e bataillon de chasseurs et 2 pièces de montagne. Ces troupes, venant de Durango, sont réunies le 31 décembre. Pendant leur marche, elles ont campé au sommet de la Sierra Madre, dont les rampes ont été franchies dans d'étroits sentiers et à travers une forêt de pins. Le 1er janvier commence le mouvement offensif après d'énormes difficultés locales, car il a fallu décharger les mules et porter à bras une partie du matériel. Le combat donne 8 tués, 19 blessés dont 2 officiers.

L'ambulance reçoit l'ordre de se porter avec les blessés à 9 kilomètres en avant, à Pueblo-Nuevo, sous escorte. La configuration du terrain du combat est indiquée par la direction des blessures ; tous les hommes tués ont été frappés au sommet de la tête, et toutes les blessures, sauf deux, ont été reçues de haut en bas.

A Pueblo-Nuevo, l'ambulance est établie dans une case indienne construite en bambous et en feuilles de palmier. Quatre cantines superposées deux à deux et un battant de porte constituèrent une table d'opération.

Il y a eu trois amputations, deux du bras, sur Luccioni et Descourieux du 51e, une de la jambe sur Baujon du 7e bataillon. Les Français ont 10 tués, 39 blessés ; les Mexicains ennemis 103 tués ou blessés. Après le combat,

l'ambulance se dirige de Pueblo-Nuevo sur Mazatlan.

10-11 *janvier.* — Le général de Castagny laisse à Veranos une compagnie de chasseurs pour assurer ses communications avec Durango. Ce petit détachement est attaqué pendant la nuit par des forces considérables; il résiste énergiquement, mais l'ennemi met le feu aux maisons voisines; et il est obligé de traverser la ligne ennemie à la baïonnette; quelques hommes réussissent à gagner les bois, les autres au nombre de 48 sont pris, tués par ordre de Corona et laissés sans sépulture; le général de Castagny fera brûler le village de Veranos.

Les prisonniers du 7e bataillon de chasseurs avaient été conduits dans la montagne, à 5 lieues de là, au village de Iacobo. Le massacre, d'après un témoin oculaire, le chasseur Marchal, qui a pu s'échapper, a commencé pendant le trajet pour les hommes que leur fatigue empêchait de suivre. Arrivés à Iacobo, tous les prisonniers ont été tués à coups de machetes, et le fait a été affirmé par plusieurs Mexicains présents. Les cadavres de ces malheureux ont été trouvés par une colonne du 51e, commandant de Liniers, qui leur a donné la sépulture.

13 *janvier.* — Le général de Castagny arrive à Mazatlan. Il envoie des colonnes pour punir le pays dont les habitants s'étaient prononcés pour Corona et favorisaient ses attaques. Il fait incendier le rancho de Baron, Malpica, San Sebastien, San José Matatlan, Copala, Guyaimas, El Verde, Santa Catalina, Naranjas, Zigueros et Iacobo.

Les Français ont 17 tués, en outre des 48 assassinés; les Mexicains ennemis, 60 tués ou blessés.

14 *janvier.* — Débarquement, à Vera-Cruz, d'un détachement belge de 360 hommes, amené par le *Tampico*. Dans la marche de Vera-Cruz, où le détachement n'a fait qu'un court

séjour, à Mexico, 9 typhiques ont été laissés en route, 1 est mort d'insolation au Potrero. 6 cas d'affection typhique s'étaient montrés à Tacubaya sur le 1er détachement.

15 *janvier*. — 1119 Autrichiens sont amenés à Vera-Cruz par le *Brasilian* : 17 hommes entrent à l'hôpital, 1 meurt de fièvre typhoïde. Ils font séjour forcé, et les derniers ne se mettent en marche que le 8 février. Les fièvres typhoïdes généralement légères se sont montrées sous l'influence de causes qui ont agi pendant la traversée et sont complétement étrangères au climat de Vera-Cruz ; 2 phthisiques sont morts à la Soledad.

Les 17, 22 et 31 janvier, de nouveaux détachements de 1100, 1300 et 1200 hommes sont débarqués par les paquebots *la Vera-Cruz*, *le Peruvian* et *l'Indiana*.

Les Autrichiens ont fourni 40 cas d'ophthalmie purulente ; les Belges en ont été complétement exempts.

Les Autrichiens comptaient beaucoup de vénériens. Cette maladie avait été contractée en Autriche, à Trieste et à la Martinique.

On a constaté beaucoup de plaies aux pieds ; elles étaient généralement dues à une couture placée à l'union de la partie antérieure avec la partie postérieure du soulier.

M. Unger, médecin autrichien, est mis par le général autrichien, à la disposition du médecin en chef de l'hôpital de Vera-Cruz, M. le Dr Fuzier.

17 *janvier*. — (Oajaca.) Le maréchal s'était porté de Mexico à Etla avec quelques renforts. La ville d'Oajaca est investie. Elle est défendue par les forts : couvents de San Domingo et de Carmen au nord, de la Merced à l'est, de San Francisco au sud, de la Soledad à l'ouest, et par des ouvrages avancés.

22 *janvier.* — Porfirio Diaz cherche sans succès à occuper l'hacienda de l'Aquilera, et livre un combat.

25 *janvier.* — (Vera-Cruz.) 9 Égyptiens blessés sont apportés à l'hôpital à la suite d'une expédition de quatre jours sur le rio Blanco, à quelques kilomètres de Vera-Cruz. Une de ces blessures a nécessité une désarticulation scapulo-humérale. Tous ces blessés, y compris l'opéré, ont été rapidement guéris.

28 *janvier.* — La bande de Rojas, composée des guérillas du Jalisco, est surprise à Potrerillos, État de Jalisco, par une compagnie de partisans de Guadalajara, et perd 60 tués dont le chef; 500 chevaux, les armes et le matériel sont pris.

(Huasteca.) Le capitaine Hurtel va attaquer l'ennemi au col de Tres Cruces, le déloge et se porte sur Tchuatlan; mais de nombreux guérillas occupent les crêtes et leur feu oblige la petite colonne à rétrograder et à se diriger sur Acazuthitlan. Les pertes sont de : tués, 1 officier et 8 zouaves; blessés, 1 officier et 26 zouaves.

31 *janvier.* — Les bandes de guérillas de Romero sont surprises à Apacingo. Les Franco-Mexicains ont quelques blessés; les Mexicains ennemis, 200 tués, 160 prisonniers.

1er *février.* — (Oajaca.) Ouverture de la tranchée, par le colonel Doutrelaine. Le feu des batteries commence le 4.

6 *février.* — (Huasteca.) Le major Kodolich, avec les volontaires autrichiens, marche sur Tésuitlan, et enlève la place après un brillant combat.

9 *février.* — (Oajaca.) L'assaut devant avoir lieu, Porfirio Diaz demande à capituler. Refus. Il vient au quartier général et rend la place à discrétion. Dans cette affaire, les

1865

Français ont 11 tués, 36 blessés; les Mexicains ennemis perdent 60 canons, leur matériel et 4000 prisonniers.

Les prisonniers sont dirigés en partie sur Puebla, et parmi eux Diaz qui s'échappera. Le maréchal part pour Mexico, où il arrive le 25. Le général Mangin reste dans Oajaca avec 3 bataillons; des déserteurs qu'on y trouve sont fusillés.

17 *février*. — Une colonne franco-autrichienne s'empare de Zacapoaxtla.

20 *février*. — Combat de Los Reyes; deux compagnies de zouaves et des Mexicains auxiliaires se rencontrent avec un ennemi nombreux. Les auxiliaires ne tiennent pas, et il faut se retirer. Les Français ont 1 officier et 2 zouaves blessés.

25 *février*. — Le commandant supérieur de Vera-Cruz, de l'artillerie de marine, M. Maréchal, part avec une colonne de 250 Autrichiens et Égyptiens pour faire une expédition au sud de Vera-Cruz sur les points où nous avons eu des blessés au mois de janvier dernier (Rio Blanco). Il brûle des ranchos autour du village de Coquite et ce village.

Le maréchal Bazaine rentre à Mexico.

2 *mars*. — Callejon de la Laja, à 40 kilomètres de Vera-Cruz. Le commandant Maréchal, après s'être emparé de Tlaliscoyan et de la position du Coquite, cherche à atteindre les guerillas retranchés dans les bois. Sa colonne se compose de 100 Autrichiens, 120 Égyptiens et 30 cavaliers mexicains. L'ennemi embusqué et caché attaque la petite colonne qui se trouve à découvert et très-exposée; le commandant, mortellement blessé, succombe dans la journée.

Pertes: Égyptiens tués 8, blessés 13; Autrichiens blessés 4, disparus plusieurs ou morts de fatigue ou d'insolation. Mexicains ennemis?

Parmi les Autrichiens blessés, se trouve le Dr Unger qui a une plaie compliquée au genou droit; cet officier est dans un état de phthisie avancée et il succombera le 28 mars. Tous les blessés ont été transportés à l'hôpital de Vera-Cruz; mais ils ont beaucoup souffert de la chaleur. 1 Égyptien a été amputé de la cuisse et tout fait espérer, à la date du 18, une prochaine guérison.

5 *mars.* — Un détachement belge part pour le Michoacan, dont les points principaux, Morelia et Zitacuaro, doivent être occupés.

15 *mars.* — Le général Mangin attaque les hauteurs de Huéhutlan occupées par Diaz (Chato). Après une faible résistance la position est enlevée et les ouvrages rasés. Un bataillon de zouaves se dirige sur Vera-Cruz par chemin de fer. Il y a déraillement; deux wagons et la machine sont précipités du haut d'un pont, 2 zouaves sont tués et 22 blessés, le chauffeur et le mécanicien sont blessés, le premier meurt le lendemain. 7 blessés sont conduits à la Soledad, les autres à Vera-Cruz.

19 *mars.* — (Huasteca.) Un petit détachement de 50 hommes tombe dans une embuscade à Xochiapules. Les Français perdent 23 tués et 27 prisonniers qui seront rendus le 6 avril à Tulancingo.

22 *mars.* — Le colonel Garnier, après avoir fait reculer l'ennemi, cherche à le surprendre dans son camp de Sonora par une marche de nuit, mais il s'est retiré à Hermosillo.

25 *mars.* — Le colonel Garnier, avec 10 compagnies du 51e de ligne et de l'artillerie, s'embarque à Mazatlan à destination de Guyaimas, où il arrive le 29 et débarque.

(Yucatan.) La garnison de Campêche est remplacée par 300 Autrichiens.

28 *mars.* — Marche du général Brincourt sur Cuencamé,

1865

Nazas, Mapimi, San Salvador et San Juan del Rio pour maintenir les guerillas du Sinaloa.

29 *mars.* — Occupation par le colonel Garnier de Guyaimas sans grande résistance.

Pendant ce mois un Autrichien se suicide après une première tentative.

5 *avril.* — Vittoria est attaquée par les troupes de Mendez et capitulera le 22.

9-12 *avril.* — Negrete occupe successivement Saltillo et Monterey.

7 *avril.* — M. Veret, pharmacien de l'armée, s'est noyé dans les eaux de Campêche par suite du chavirement d'une barque.

8 *avril.* — Marche du général Neigre sur Fresnillo et Durango.

11 *avril.* — Premier combat de Tacambaro. Regules avec 3500 hommes, attaque Tacambaro, où ne se trouvent que 250 Belges commandés par le major Tugdad, et des Mexicains auxiliaires; cette petite troupe résiste avec énergie pendant cinq heures, mais elle est obligée de capituler.

Pertes : Belges tués 11 dont 2 officiers, assassiné 1 médecin, blessés 37 dont 3 officiers, prisonniers 180 dont 7 officiers; Mexicains ennemis tués ou blessés 300.

16 *avril.* — Le colonel de Potier arrive au secours de Tacambaro et poursuit l'ennemi qui se retire; il recueille les blessés et n'atteindra Regules que le 23 à Huaniqueo, où il le bat et précipite sa fuite; dans cet engagement les Français ont 17 tués dont 10 hussards.

30 *avril.* — (Vera-Cruz.) Le *Var* embarque pour Matamoros 514 hommes du régiment étranger et une compagnie du génie de la Martinique, avec une section d'artillerie. La fièvre jaune a reparu avec assez d'intensité.

Situation des troupes au mois d'avril.

Ire DIVISION, GÉNÉRAL DE CASTAGNY.

1re *brigade*. — 7e bat. de chasseurs, 51e de ligne, 62e de ligne, à Mazatlan, Guyaimas, Durango.

2e *brigade*. — 2e bataillon d'Afrique, à Oajaca.
3e zouaves, à Mexico.
Régiment étranger, à Oajaca, Mexico, Queretaro.

2e DIVISION, GÉNÉRAL DOUAY (NEIGRE),
En marche de Morella à Durango.

1re *brigade*. — Tirailleurs algériens, à Guadalajara.
81e de ligne, à Mexico, Morelia.
1er zouaves, à Aguas Calientes, Zacatecas, Guadalajara, Léon, Lagos.

2e *brigade*. — 18e bat. de chasseurs, au nord de Durango.
7e de ligne, à Guanajuata, San Luis Potosi, Léon.
95e de ligne, à Aguas Calientes, Zacatecas, Guadalajara.

BRIGADE DE CAVALERIE, GÉNÉRAL DE LASCOURS.

1er rég. de marche, à Mazatlan et nord de Durango.
2e régiment de marche, à Mexico.
12e chasseurs, à Mexico, Guadalajara.
Génie colonial, à Cordova, Campêche.
Contreguerilla, à Venado, Tampico.
Bataillon égyptien, à Vera-Cruz et environs.

5 *mai*. — Arrivée à Vera-Cruz du *Brasilian*, venant de Trieste avec 1 200 Autrichiens.

8 *mai*. — Combat à Paso de Morales.

12 *mai*. — La *Floride* débarque à Vera-Cruz 300 Autrichiens et le *Var* 500 hommes du régiment étranger.

16 *mai*. — Combat à Mancenillas.

22 *mai*. — (Sonora.) Le colonel Garnier sort de Mazatlan, force les avant-postes à se replier et cherche à sur-

prendre l'ennemi, campe au cañon de la Passion, à 8 lieues de Guyaimas; mais le chef, Peschiera, est averti et se retire sur Hermosillo.

5 *juin.* — (Yucatan.) La canonnière *le Brandon*, avec 400 Austro-Mexicains, remonte le fleuve Palizada, occupe la ville de ce nom, enlève Jonuta le 6 et y laisse 250 Mexicains alliés.

7 *juin.* — Le général Brincourt et le colonel Jeanningros dont les colonnes sont réunies entrent à Saltillo. Ce mouvement amène le désordre de l'ennemi, qui se débande, déserte et ne laisse au général ennemi Negrete qu'une poignée d'hommes.

16 *juin.* — Les bandes de guerillas sans cesse en mouvement désolaient le pays au sud de Monterey; de petites colonnes les avaient repoussées sur Tula.

(Tamaulipas.) Le bataillon d'infanterie d'Afrique débarque à Tampico et se dirige sur Tancasnequi; il rencontre des difficultés insurmontables pour ses bagages; le nombre de ses malades ne lui permet de faire qu'un service insuffisant. Il devait seconder les colonnes sorties de Matehuala, San Luis et Quérétaro. Il sera ramené à Vera-Cruz. Pendant cette marche du 16 juin 1865 à février 1866 le bataillon d'Afrique seul a compté 159 décès.

19 *juin.* — Les troupes avaient été rappelées à Mexico; l'ennemi, profitant de leur absence, attaque Uruapan et s'en empare après un violent combat. Bientôt (23 juin) il en sera chassé par le colonel Clinchant, venant de Puruandiro. L'ennemi avait fait fusiller le commandant militaire et le préfet.

26 *juin.* — Mariage du maréchal Bazaine avec mademoiselle de la Peña.

1er *juillet.* — (Vera-Cruz.) Départ pour la France de l'*Allier* avec 800 hommes libérés et convalescents.

(Michoacan.) Le général Brincourt commence son mouvement de Parras vers Chihuahua avec 2500 hommes, du 18e bataillon de chasseurs, du 95e de ligne, du 1er chasseurs d'Afrique, et 1 batterie. La colonne, après avoir traversé la lagune de Mapimi et le Rio de Nazas, arrive le 22 à Rio Florido, le 23 à Villa Allende.

11 *juillet.* — Second combat de Tacambaro. Le colonel Van der Smissen avec 850 Belges et Mexicains auxiliaires, bat le corps d'Arteaga à 4 kilomètres de la ville, et revient à Morelia. Dans cette affaire les Belges ont 11 tués dont 1 officier et quelques blessés; les Mexicains ennemis 300 tués ou blessés, 165 prisonniers, et perdent 6 canons et leur matériel.

16 *juillet.* — Combat à La Loma, à une lieue de Tacambaro. Le général de Thun, après avoir concentré les troupes belges et mexicaines alliées, à Zacapoaxtla, enlève les cumbres d'Acapulco, après un combat opiniâtre avec Arteaga, il y construit un blockaus dans lequel il laisse 25 hommes. Les Belges ont 1 officier tué, 5 blessés; les Mexicains ennemis 350 hommes hors de combat. Quelques jours après, le 22 juillet, l'ennemi revient, met le feu au blockaus et fait prisonniers les 25 hommes de garnison.

19 *juillet.* — Le bataillon du régiment étranger qui se trouve à Matamoros est conduit à Tampico.

23 *juillet.* — Le *Tarn*, venant de Matamoros, apporte 56 malades du régiment étranger et de la contreguerilla; pendant son voyage il a perdu et jeté à la mer 8 hommes dont un atteint de fièvre jaune et embarqué à Tampico.

(Sonora.) Le colonel Garnier part de Guyaimas avec 500 hommes et entre à Hermosillo le 29 juillet; l'ennemi

1865

avait quitté cette position pour se diriger sur Urès, capitale de la Sonora, et sur Arispe.

3 *août.* — La compagnie d'Autrichiens qui tient garnison à Campêche est maltraitée par la fièvre jaune.

5 *août.* — Juarez quitte Chihuahua et se dirige vers Paso del Norte, où il établit le siége de son gouvernement.

8 *août.* — (Michoacan.) Les guérillas s'emparent de Zitacuaro, défendue par des Mexicains auxiliaires; cette ville sera reprise le 22 août.

Une compagnie de 66 hommes du 95e de ligne, détachée de la colonne du général Brincourt, est attaquée pendant la nuit à El Parral; après une résistance de deux heures, 14 hommes se faisant jour à la baïonnette parviennent à rentrer à Rio Florido. Les Français ont 15 tués, 13 blessés, 23 disparus.

9 *août.* — L'avant-garde du général Brincourt arrive à Rozales, s'empare de 14 canons et du matériel que l'ennemi abandonne dans sa fuite, et marche sur Chihuahua.

11 *août.* — 400 Mexicains auxiliaires s'embarquent à Manzanillo, sur la *Victoire* et le *Lucifer* pour Acapulco qu'ils occupent.

14 *août.* — (Oajaca, Tehuacan.) Un petit détachement. autrichien sort de Téhuacan. Il est repoussé par Figueroa, qui lui fait 20 prisonniers. Mais une colonne française, venue d'Aculcingo, chasse Figueroa.

15 *août.* (Sonora.) Le colonel Garnier marche à la poursuite de Peschiera, et entre à Urès qu'il occupe.

Le général Brincourt entre à Chihuahua. 1 officier et 1 homme se sont noyés au passage du rio de Conchos.

16 *août.* — (Vera-Cruz.) 514 hommes du régiment étran-

1865

ger, envoyés à Matamoros le 19 juillet, rentrent par ordre à Vera-Cruz dans la situation suivante :

26 libérés.	13 morts à Matamoros.
112 malades.	11 morts à Tampico.
86 déserteurs.	18 morts en mer.

Parmi ces hommes, 60 seulement sont en état de porter les armes. Telle est la situation désastreuse produite par le climat meurtrier des terres chaudes. La plupart des décès sont dus à la dyssenterie, les autres à la fièvre jaune.

22 *août.* — (Tamaulipas.) Des bandes de guérillas viennent piller le minéral de Catorce et inquiètent la route de San Luis.

25 *août.* — (Yucatan.) La troupe autrichienne en garnison à Campêche, trop éprouvée par la fièvre jaune, est rappelée. Elle a perdu 35 hommes en six semaines, le *Tarn* est chargé du rapatriement, à l'arrivée à Vera-Cruz deux hommes meurent encore ; le commandant du *Tarn* et le chirurgien du bâtiment entrent à l'hôpital de la marine et y succombent ainsi que 3 hommes de l'équipage.

26 *août.* — (Tamaulipas.) Un bataillon du 3ᵉ zouaves venant de Matehuala arrive à Tancasnequi avec des moyens de transport pour porter secours au bataillon d'Afrique en détresse. Le lendemain, les zouaves et le bataillon d'Afrique, avec un convoi de malades, partent pour Tula, et ont une petite rencontre, à El Nopal, avec les guérillas de Mendez.

31 *août.* — (Tamaulipas.) Des bandes de guérillas attaquent un convoi à Tanque de las Vacas.

Dans le courant de ce mois, 1 bataillon du régiment étranger et la contreguérilla ont été envoyés contre Escobedo

1865

dont les bandes inquiétaient le pays entre Linarès, Burgos et la route de San Luis.

9 *septembre.* — (Tamaulipas. Col de Chamal.) Des guérillas, dans une forte position, attendent le passage d'un convoi parti de Tanquasnequi le 27 août. Il s'engage un combat sérieux, mais le convoi passe.

2 *octobre.* — Attaque d'un convoi sur le chemin de fer à la Tejeria par 300 guérillas et pillage de la station. Parmi les blessés se trouvent l'abbé Savelli et M. Lyons, directeur des travaux; le premier a une fracture du fémur au tiers supérieur, le second a de fortes blessures; 5 jours après, cette même bande fait dérailler le train de Paso del Macho, dépouille les voyageurs, en tue un, en blesse un second, conduit les autres à quelque distance, sépare les militaires au nombre de 9 dont 2 de la compagnie du génie de la Martinique qui sont garrottés et assassinés, et renvoie les autres. L'abbé Savelli sera amputé et mourra dans le courant de novembre, M. Lyons succombera à ses blessures. La petite garnison de la Soledad poursuit l'ennemi, le rencontre le lendemain, l'attaque et a 1 tué, 10 blessés.

12 *octobre.* — (Combat à Santa Ana Amatlan.) 700 Mexicains auxiliaires commandés par Mendez font de nombreux prisonniers, poursuivent et prennent Arteaga et son second Salazac, qui sont immédiatement fusillés.

Le capitaine de la Hayrie, avec 1 compagnie de zouaves montés et 50 chasseurs d'Afrique, part de Mexico pour éclairer la route que doit suivre l'empereur Maximilien.

18 *octobre.* — Escobedo avec 3000 hommes et 11 canons met le siége devant la ville de Matamoros occupée par Méjia. Deux attaques le 26 et le 27 sont repoussées; un petit bateau à vapeur, envoyé le 7 novembre au secours de Méjia remonte le Rio Bravo sous le feu de l'ennemi,

1865

qui le lendemain lève le siége en apprenant l'arrivée d'un détachement autrichien. Escobedo prend la direction de Monterey, qu'il attaque sans succès et se retire sur Saltillo.

20 *octobre.* — (Vera-Cruz.) La fièvre jaune reparaît. Le *Magellan*, depuis longtemps en station devant cette ville, présente successivement un certain nombre de cas et compte 4 morts dont un aspirant de marine. Le *Magellan* prendra le large le 1er novembre pour se rendre à Matamoros et l'épidémie cessera aussitôt; cependant, devant Matamoros, il y aura encore deux nouvelles victimes, un chirurgien et un maître de timonerie.

25 *octobre.* — (Acalpan.) Un escadron autrichien bat Figuerero et lui fait subir d'assez fortes pertes.

29 *octobre.* — (Chihuahua.) Le général Brincourt quitte cette position par ordre ; Juarez y reviendra bientôt.

12 *novembre.* — Deux colonnes sont envoyées, l'une sur Vittoria, l'autre sur Monclova. Le général Jeanningros partant de Saltillo entre à Monclova le 15, après avoir forcé l'ennemi à se retirer sur Piedras Negras. Sa colonne se dirige sur Villaldama, d'où elle part à marches forcées (32 lieues) pour Monterey, arrive le 25 et sabre l'arrière-garde de l'ennemi qui prend la fuite; le commandant de la Hayrie avait surpris le matin et tué plusieurs défenseurs de ses postes.

13 *novembre.* — On dit que, pendant une relâche à la Martinique, il y a eu un combat entre des zouaves consignés dans le fort et l'infanterie de marine chargée de les garder; les zouaves auraient eu environ 40 tués ou blessés.

17 *novembre.* — Le colonel d'Ornano occupe Vittoria, y laisse 300 Mexicains auxiliaires et se retire; aussitôt Mendez avec ses guérillas attaque la ville; mais le colonel d'Ornano revient sur ses pas et chasse l'ennemi.

1865-1866

20 *novembre.* — Juarez revient à Chihuahua.

24 *novembre.* — (Monterey.) La garnison de Mexicains auxiliaires, sérieusement menacée par Escobedo, résiste pendant deux jours; une partie s'enferme dans la citadelle, l'autre partie se replie sur Saltillo.

25 *novembre.* — Le commandant de la Hayrie, avec 150 hommes du régiment étranger, arrive à Monterey, surprend l'ennemi et lui tue les hommes qu'il rencontre. Dans la même journée l'avant-garde du général Jeanningros arrive à Monterey et peut sabrer l'ennemi.

5 *décembre.* — Les prisonniers du premier combat de Tacambaro sont rendus par l'ennemi à Acuitzeo. Il y avait 16 officiers belges et mexicains et 180 Belges.

9 *décembre.* — Juarez apprend qu'une petite colonne venant de Durango s'avance sur Chihuahua, il se retire encore une fois à Paso del Norte; il était temps, car le commandant Billot, venant de Durango, arrive et occupe Chihuahua le 11.

15 *décembre.* — Le ville de Vittoria est évacuée par ordre.

31 *décembre.* — A cette date, l'armée de l'empereur Maximilien comptait : Autrichiens 6 545 hommes et 1 400 chevaux; Belges 1324 hommes; Mexicains 35 650 hommes de toutes armes et 11 000 chevaux.

Dans ce mois l'état sanitaire de Vera-Cruz est satisfaisant pour la garnison et la population. On ne compte que 4 décès dans la population et les hôpitaux civils.

Janvier 1866. — (Vera-Cruz.) Pas de fièvre jaune. Les marais des terres chaudes sont en partie desséchés, pas de pluie. 1866

4-5 *janvier.* — (Tamaulipas.) Invasion d'une troupe de soldats nègres qui traverse le rio Bravo et vient piller la pe-

1866

tite ville de Bagdad, défendue seulement par 200 hommes qui sont faits prisonniers et conduits à Clarkville. Violences, assassinats; d'autres soldats nègres arrivent en nombre, chassent les premiers et recommencent le pillage pour leur compte. Le désordre ne cessera que le 25 janvier à l'arrivée d'un détachement autrichien et mexicain avec deux petits bâtiments, l'*Antonia* et la *Tisiphone*.

7 *janvier*. — Medellin occupé par l'ennemi est repris par les tirailleurs algériens, qui ont eu 2 blessés. Il y a une désarticulation coxo-fémorale.

19 *janvier*. — Les Juaristes occupent Nochistlan et Teocaltidje, et sont maîtres de la province.

21 *janvier*. — Combat au passage de Boca del Abca. Le général mexicain auxiliaire a une rencontre avec l'ennemi à Tacambaro.

25 *janvier*. — Attaque de Mazatlan par les troupes de Corona.

27 *janvier*. — Combat de San Salvador, par les dragons de l'impératrice, près de Saltillo.

28 *janvier*. — Petite rencontre de l'ennemi à la Palma avec le général Mendez.

31 *janvier*. — Evacuation de Chihuahua par le commandant Billot; il y laisse 500 Mexicains auxiliaires.

8 *février*. — Nouvelle attaque de Mazatlan. La ville est défendue par 1300 Français.

15 *février*. — Le général Douai s'établit à Matehuala avec des postes au Cedral, à Vanegos, Salado, Incarnacion; il doit garder la ligne de San Luis, Monterey, Matamoros.

20 *février*. — Combat, près de Uruapan, de 1500 Français et les Mexicains auxiliaires contre 3000 ennemis. Les premiers ont 150 hommes hors de combat et les Mexicains ennemis 200 tués et 300 prisonniers.

1866

1er *mars.* — Le commandant Brian, parti de Parras avec 150 hommes du régiment étranger, 150 Mexicains auxiliaires et 100 cavaliers mexicains, attaque, à Santa Isabel, à 11 kilomètres de Parros, l'ennemi retranché derrière des murs. Brian est tué, le reste de sa petite troupe arrive, mais sans succès; la retraite est coupée et la troupe prisonnière. On compte 28 blessés et 80 prisonniers, mais on ne connaît pas le nombre des tués.

17-18 *mars.* — Regules est surpris à Tenguecho, près de Zamora, par la colonne du général Aymard. Les Français ont 2 blessés et les Mexicains ennemis 26 tués; on leur prend 900 chevaux et 3 drapeaux.

19 *mars.* — Le presidio de Mazatlan est enlevé. De petites opérations ont lieu autour de la place, les Français et les Mexicains alliés y ont 8 tués et 50 blessés, et les Mexicains ennemis y éprouvent des pertes sensibles.

25 *mars.* — Attaque de Chihuahua, la garnison fait défection et passe à l'ennemi.

1er *avril.* — Escobedo, entré au Cedral et au mineral de Catorce, attaque Matehuala et est repoussé par une colonne de secours.

11 *avril.* — L'hôpital de la Soledad est fermé.

15 *avril.* — Le paquebot *l'Impératrice-Eugénie* emporte 600 hommes congédiés ou malades, qui ont séjourné à Vera-Cruz par suite d'un retard.

6 *mai.* — Corona avec 1800 hommes, attaque nos troupes au bivouac de Callejon del Baron, sur le rio Mazatlan; nous avons 7 tués et 17 blessés; et les Mexicains ennemis 100 blessés.

15 *mai.* — Le général Aymard, à Frias, attaque un corps de cavalerie mexicaine, le culbute, lui tue ou blesse 150 hommes.

1866

21 *mai.* — Huejutla est pris par les Juaristes; mais il sera repris le 12 juin par une colonne autrichienne.

25 *mai.* — Une bande de guerillas attaque la petite garnison française de Fresnillo ; elle est repoussée.

26 *mai.* — (La Salada.) Une petite colonne venue de Durango bat l'ennemi qui se disperse.

27 *mai.* — La ville de Zitacuaro est brûlée.

29 *mai.* — L'ennemi envahit Arroyo Seco et menace Jalpan; il est repoussé par des colonnes venues de Queretaro et de San Luis de la Paz.

7 *juin.* — L'ennemi s'empare de Tula de Tamaulipas; la garnison est bloquée du côté de terre.

8 *juin.* — Une colonne composée de 2 bataillons de la légion étrangère, de petits détachements belges, mexicains et autrichiens, part de Monterey dans la direction de Ceralvo.

9 *juin.* — Le maréchal Bazaine organise les bataillons mixtes (cazadores) français et mexicains.

10 *juin.* — L'ennemi est battu à l'hacienda Colorado.

15 *juin.* — Le convoi de la colonne partie le 8 est attaqué près de Camargo par 5 000 hommes, il avait beaucoup de malades et la chaleur était suffocante; 12 Autrichiens sont morts d'insolation. Dans l'action, les Autrichiens ont 45 tués, 145 blessés, 143 prisonniers; les Mexicains auxiliaires 155 tués, 121 blessés, 858 prisonniers. Après un combat sanglant, le convoi est complétement enlevé. La cavalerie rentre à Matamoros où Méjia capitule et se rend à Vera-Cruz.

29 *juin.* — Désertions nombreuses dans la légion étrangère. La fièvre jaune s'est développée dans les mois de mai et de juin d'une manière progressive et avec une intensité qui dépasse l'épidémie de l'an dernier.

8 *juillet.* — L'Impératrice Charlotte part de Mexico

1866

pour l'Europe, et arrivera le 10 août à Saint-Nazaire. L'Empereur ne pouvant donner satisfaction à ses demandes, elle se rend à Bruxelles, va à Miramar, de là à Rome, et c'est au Vatican qu'on peut constater pour la première fois sa maladie mentale.

10 *juillet*. — Le maréchal Bazaine, parti de Mexico le 2, établit son quartier général à San Luis Potosi avec le 3e zouaves, 2 escadrons de chasseurs d'Afrique, et 1 batterie. Il va à Matehuala, au Cedral et le 4 août il arrive à l'hacienda de las Bocas.

13 *juillet*. — L'ennemi attaque le poste de l'Incarnacion, et est repoussé après un combat de cinq heures.

20 *juillet*. — Combat à Charco Redundo, à 8 kilomètres de Ceravallo, l'ennemi s'empare d'un convoi. Les Belges ont 3 tués et 3 blessés; les Mexicains ennemis, 82 tués ou blessés.

26 *juillet*. — Le maréchal donne l'ordre d'évacuer Monterey, départ de la dernière colonne.

(Vera-Cruz.) Pendant ce mois la fièvre jaune continue à sévir. Une circonstance qui contribue à augmenter le nombre des décès est l'envoi de condamnés venant de Mexico et de Toluca au fort Saint-Jean d'Ulloa. Les condamnés civils ont d'abord été enfermés à la prison du Presidio et ont fourni 18 décès à l'hôpital civil où le total des décès s'est élevé à 39. A l'hôpital militaire sur 18 condamnés 8 succombent. Dans les années précédentes 1863, 1864, 1865, les cas de ce genre étaient isolés.

Insurrection presque générale dans les Terres Chaudes. Pluies abondantes avec élévation de la température.

1er *août*. — La garnison d'Acapulco, forte de 750 hommes, en avait perdu 260 par maladie et 170 par désertion.

La ville de Tampico est attaquée par 2500 hommes et n'est

1866

défendue que par 200 hommes de troupe, une compagnie de contreguérillas et 500 Mexicains. Ces derniers, qui gardaient le fort, font défection, et la ville est envahie. A la suite de tant de désertions, il ne restait que 120 Mexicains enfermés dans le fort de Casamata et la caserne de l'Octavo.

Les contreguérillas, ont 10 tués.

5 *août*. — Les troupes évacuent Saltillo et se replient sur Matehuala. Celles de la division de Castagny qui étaient au nord de Durango se replient également sur cette ville et le général porte son quartier général à Léon, avec des détachements à Zacatecas et à Aguas Calientes; il ne reste à Durango qu'un bataillon du 7e de ligne, 1 escadron, 1 section d'artillerie et 1 bataillon de cazadores. Les environs de cette ville sont parcourus par des bandes de guérillas.

6 *août*. — Le maréchal, revenu à petites journées vers San Luis, apprend à l'hacienda de Peotillos la marche d'un corps ennemi vers Paso San Antonio; il envoie à sa rencontre, deux colonnes commandées par le colonel Dupreuil. L'une, composée de 2 escadrons de chasseurs d'Afrique et de 2 compagnies de zouaves montés; l'autre, de 5 compagnies de zouaves et 2 canons.

8 *août*. — L'ennemi, surpris, est mis en déroute à la noria de Custodio et perd 185 hommes.

11 *août*. — (Vera-Cruz.) Arrivée de 270 hommes de la contreguérilla Dupin; ces hommes, retranchés dans un fort de Tampico, capitulent après une résistance de 8 jours.

13 *août*. — Les Belges qui devaient aller occuper Matehuala vont être dirigés sur Queretaro, sur la demande de Maximilien. En partant pour Mexico, le maréchal avait donné au général Douay l'ordre de faire occuper Matehuala par le corps belge, mais 18 officiers et 2 médecins du régiment refusent d'exécuter cet ordre et quittent leur troupe, de là

conflit d'autorité ; les officiers belges ne veulent pas être sous les ordres d'un commandant français. C'est le bataillon d'infanterie d'Afrique et les Mexicains auxiliaires qui garderont cette position.

14-15 *août.* — Un petit détachement français sorti de Matehuala surprend 500 cavaliers ennemis au Cédral et lui tue 47 hommes.

Un caporal français de tirailleurs algériens est atteint de fièvre jaune à la Soledad, et est envoyé à Vera-Cruz ; d'autres hommes de la même campagnie atteints les 15, 16 et 17, sont également évacués sur Vera-Cruz. Quelques cas, la plupart mortels, se présentent à Cordova et Paso del Macho, où une petite ambulance est ouverte par M. le médecin aide-major Reech.

26 *août.* — Le maréchal Bazaine rentre à Mexico.

3 *septembre.* — Une petite ambulance est établie à la Soledad et confiée aux soins du docteur Beylot, aide-major.

Juarez revient à Chihuahua. Dès ce moment, les défections se prononcent chaque jour davantage. Les routes n'offrent plus de sécurité aux convois et aux petits détachements.

10-11 *septembre.* — Le détachement français fort de 200 hommes qui se trouve à Palos Prietos et un bataillon de cazadores sont attaqués par 3000 hommes; il se livre un combat acharné ; mais une colonne de secours arrive de Mazatlan, et après cinq charges de cavalerie, l'ennemi se retire précipitamment. Dans cet engagement les pertes des Français s'élèvent à 23 tués, 52 blessés ; celles des Mexicains ennemis à 500 hommes tués ou blessés.

15 *septembre.* — (La Sonora.) Les troupes françaises de Guyaimas sont embarquées sur les bâtiments de l'escadre et débarquent le 18 à Mazatlan. Elles ont été très-éprouvées

par les maladies, 12 hommes sont morts en 4 jours et 120 malades sont entrés à l'hôpital.

17 *septembre.* — Le commandant de la Hayrie, venant de Matehuala, atteint les bandes ennemies au cerrito de Zéphirino Flores et les disperse.

20 *septembre.* — Capitulation de la ville de Tuxpan; la garnison est ramenée à Vera-Cruz.

25 *septembre.* — Combat dans les rues de Ixmiquilpan, à 15 lieues de Tula, livré par le colonel Van der Smissen. Les Belges ont 11 officiers et 40 hommes tués ou blessés; ils opèrent leur retraite sur Tula.

2 *octobre.* — Le docteur Beylot, médecin aide-major, meurt de la fièvre jaune.

3 *octobre.* — Miahuatlan, près d'Oajaca, défendu par un bataillon de cazadores, sous les ordres du commandant Testard, est obligé de se rendre à Porfirio Diaz. Après une vigoureuse résistance le commandant est tué, et le bataillon fait des pertes considérables, surtout en prisonniers.

Parmi les victimes de cette journée se trouve le lieutenant Baudens, fils du médecin inspecteur Baudens; ce jeune officier, si bien doué, était estimé de tous ceux qui le connaissaient; il était sous-lieutenant au 81e de ligne, et c'est sur sa demande qu'il fut attaché au bataillon de cazadores; il a succombé en brave. Lors du combat de Miahuatlan, ce bataillon reçut d'un parc de réserve mexicain des cartouches dont le calibre était plus petit que celui de ses fusils, et il y eut défection d'une partie des Mexicains qui entraient dans sa composition.

Porfirio Diaz, plein d'admiration pour ces vaillants soldats qui, en si petit nombre, lui avaient opposé une si héroïque résistance, a ordonné qu'il soit élevé un monument commémoratif sur le lieu même où ils étaient tombés.

Cette glorieuse pierre tumulaire consiste en une dalle de 2 mètres de longueur sur 1 de largeur; elle est entourée d'une grille en fer et porte cette inscription :

A LA MÉMOIRE
DES OFFICIERS ET SOLDATS FRANÇAIS
MORTS EN COMBATTANT A MIAHUATLAN,
LE 3 OCTOBRE 1866.
En témoignage de leur bravoure
le citoyen général Porfirio Diaz leur a fait
élever ce monument (1).

12 *octobre*. — Le général Castelnau arrive à Vera-Cruz, il visite l'hôpital militaire et donne à tous des encouragements. Il se met en route pour Mexico le 13, et croise sans le voir l'Empereur Maximilien à Ayotla; il arrivera à Mexico le 21.

14 *octobre*. — Les Autrichiens, soutenus par le colonel Clinchant, s'emparent, après un combat sérieux, de Huanchinango, et incendient le village qui servait de repaire aux bandes.

16 *octobre*. — Porfirio Diaz quitte Oajaca qu'il assiégeait et va attendre à la Carbonera une colonne de 800 Autrichiens qu'il repousse sur Acatlan.

19 *octobre*. — Porfirio Diaz revient devant Oajaca qui sera obligée de capituler.

20 *octobre*. — La santé de l'Empereur Maximilien et ses chagrins font penser à une abdication prochaine et à son départ.

(1) Au-dessous de cette inscription sont gravés les noms des officiers et soldats tués à Miahuatlan, ce sont :

Testard, chef de bataillon; Mayer, capitaine; Baudens, lieutenant; Cambourini, Hédou, Moulahu, Chevrillon, sous-lieutenants; Morelle, sergent-major; Lelièvre, Pouillon, Fouques, Masson, Defer, Weber, sergents; Pingault, caporal; Stoffer, Mayxen, Bisiau, Gauthier, Chenier, Agustin, soldats.

Le général Douay atteint la cavalerie ennemie à la Laja de Abajo et la met en fuite.

24 *octobre.* — Quelques cas de fièvre jaune se produisent à la Soledad, à Cameron, Paso del Macho et Cordova. A la Soledad et à Paso del Macho, la compagnie de tirailleurs algériens compte 17 décès.

25 *octobre.* — Le général Douay détruit les défenses de Matehuala, qu'il fait évacuer le 27.

A Mazatlan, sur un effectif d'environ 2000 hommes, 360 sont à l'hôpital.

Les postes sur la route de Cordova à Vera-Cruz continuent à fournir des décès par fièvre jaune.

2 *novembre.* — Tlaxcala menacée est secourue par le commandant d'Espeuilles, avec 7 compagnies de zouaves, et 2 escadrons de hussards. Combat au cerro Blanco, près Tlaxcala ; le 3e zouaves y a 12 blessés.

(Vera-Cruz.) Le Dr Fuzier demande qu'il soit disposé un bâtiment hôpital pour transporter les malades encore hospitalisés.

9 *novembre.* — Un petit détachement autrichien est détruit par l'ennemi près de Real del Monte.

11 *novembre.* — La cavalerie mexicaine et presque toute l'infanterie à Jalapa avaient fait défection et passé à l'ennemi. Capitulation et retraite sur Puebla.

13 *novembre.* — Les troupes françaises partent de Durango ; et les Juaristes y entrent le 17.

22 *novembre.* — Un détachement autrichien se trouve bloqué à Perote ; le général Aymard vient lui porter secours et reste à San Andrès.

Fin novembre. — Le général Courtois d'Hurbal se dirige sur Oajaca avec trois petites colonnes qui doivent se réunir à Acatlan. Oajaca présente à peu près les mêmes

1866

défenses que Puebla. Porfirio Diaz s'y trouve avec 7000 hommes et son frère Félix Diaz avec 700 cavaliers. Presque toute la population a quitté la ville.

1 *décembre.* — Combats à Los Tres Encinos, et à Paso del Macho.

6 *décembre.* — Rencontre à Zumpango.

9 *décembre.* — (Caronilla.) Le 5me bataillon de cazadores est enveloppé par l'ennemi au cerro de la Caronilla entre Zapotlan et Guadalajara, et il est détruit après cinq heures de combat. La plupart des Français sont tués et 150 sont prisonniers.

11 *décembre.*— La ville de Tehuacan attaquée est secourue par le général Aymard qui y laisse un bataillon du 51e de ligne. Une colonne pénètre dans la montagne et enlève le village de Monte Alto qu'elle livre aux flammes.

12 *décembre.* — Évacuation de Guadalajara que l'ennemi occupera le 19.

16 *décembre.* — Tlalpan, au sud de Mexico, est attaquée sans succès par l'ennemi.

20 *décembre.* — Le général Castelnau et M. Dano sont reçus à Puebla par l'Empereur et rentrent à Mexico le 24.

21 *décembre.* — Chalco, au nord de Mexico, est envahi par un corps ennemi de 700 hommes.

23 *décembre.* — Évacuation de San Luis.

24 *décembre.* — Le colonel belge Van der Smissen tente de réoccuper Ixmiquilpan ; il attaque ce village, mais il est forcé de battre en retraite et rentre à Tula. Ses pertes sont de 11 officiers et 60 hommes tués ou blessés.

27 *décembre.* — (Chalco.) Le commandant Billot, après une marche de nuit, surprend l'ennemi, lui tue 48 hommes et lui fait beaucoup de prisonniers.

1867

2 janvier 1867. — Les Autrichiens qui veulent rentrer en Europe partent de Puebla.

5 janvier. — L'Empereur Maximilien revient à Mexico.

L'ennemi occupe Medellin, qui est repris le 7 par les tirailleurs.

15 janvier. — Les troupes françaises occupent toute la ligne de Mexico à Vera-Cruz se dirigeant vers cette place.

20 janvier. — 785 Belges, officiers et soldats, s'embarquent sur le transport *le Rhône* pour rentrer en Europe.

28 janvier. — Rupture des relations entre l'Empereur Maximilien et le maréchal Bazaine. « Sa Majesté ne veut plus, à l'avenir, avoir aucune relation directe avec Votre Excellence. » (Père Fischer, au nom de l'Empereur Maximilien.)

4 janvier. — (Pérote.) Le fort est assiégé par 2000 hommes. Le général Aymard s'y porte, détruit l'artillerie qu'il ne peut emmener et ramène le détachement autrichien à San Andrès.

6 janvier. — Toluca est de nouveau menacée, mais une colonne de secours venant de Lerma, dégage la place et ses environs.

7 janvier. — Le colonel de Galiffet, qui a remplacé le colonel Dupin et commande la contreguérilla, va chercher l'ennemi à Paso-Toro (Rio Jamapa); dans l'engagement il a 1 tué, 9 blessés; les Mexicains ennemis, 40 tués, 63 blessés.

13 janvier. — Embarquement successif des troupes qui rentrent en France : du 14 février au 12 mars, il est rentré 28 693 officiers et troupes.

Les dépenses occasionnées par l'expédition s'élèvent, dit-on, à la somme de 363 155 000 francs, ainsi répartie entre les divers ministères : marine, 116 873 000; guerre, 231 990 000; finances, 14 202 000.

1er *février.* — La colonne de Miramon est attaquée par Escobedo près de San Francisco et, à la suite d'une défection, est mise en déroute. 138 Français dont 40 blessés sont faits prisonniers. Miramon, qui a pu s'échapper vient à Queretaro le 8 février, les autres prisonniers mexicains sont fusillés le 3 février à San Jacinto.

5 *février.* — Le maréchal et le général de Castelnau quittent Mexico avec la colonne d'escorte.

13 *février.* — L'Empereur Maximilien quitte Mexico pour aller à Queretaro. Il lui restait 600 Autrichiens; 200 fantassins et 400 cavaliers; 600 Français libérés et répartis dans la gendarmerie et les cazadores; les forces sur lesquelles il comptait, et celles de l'ennemi sont :

Forces impériales.	*Forces juaristes.*
	12 000 commandées par Escobedo.
17 000 hommes.	8000 — Corona.
10 batteries d'artillerie.	6000 — Regules.
La garnison de Vera-Cruz.	7000 — Riva Palacio.
Des détachements du Yucatan.	8000 — Porfirio Diaz.
	Guerillas des terres chaudes.

17 *février.* — Le général Castelnau s'embarque à Vera-Cruz sur le steamer transatlantique pour rentrer en France, il a un œdème douloureux du membre inférieur gauche, phlébite obturante.

19 *février.* — L'Empereur Maximilien arrive à Queretaro.

20-22 *février.* — Les Autrichiens sont embarqués à Vera-Cruz sur le *Var* et l'*Allier*.

1er *mars.* — Le maréchal arrive à Vera-Cruz. Presque toutes les troupes étaient embarquées; il ne restait qu'environ 9000 hommes entre Paso del Macho et Vera-Cruz.

2 cas seulement de fièvre jaune.

5 *mars.* — L'armée juariste forte de 25 000 hommes

débouche dans la vallée de Queretaro, par les routes de San Luis et de Celaya.

9 *mars.* — Porfirio Diaz met le siége devant Puebla, l'investissement se fera graduellement.

12 *mars.* — (Queretaro.) Reconnaissance des troupes impériales jusqu'au village de San Pablo.

Toutes les troupes de l'armée expéditionnaire sont embarquées et en route pour la France. Après le départ de l'armée, quelques prisonniers (40 environ) ont été rapatriés par le paquebot de Saint-Nazaire.

14 *mars.* — L'armée juariste attaque Queretaro, elle est repoussée.

17-22 *mars.* — Sorties de Miramon.

23 *mars.* — La ville de Queretaro est investie.

24 *mars.* — La viande manque; on est réduit à tuer des chevaux.

30 *mars.* — Le général Marquez marche sur Puebla pour porter secours aux assiégés.

2 *avril.* — Porfirio Diaz, connaissant le mouvement de Marquez, donne l'assaut à Puebla et pénètre dans la ville.

4 *avril.* — La garnison des forts de Puebla capitule.

9 *avril.* — Marquez, retournant sur Mexico, est attaqué dans sa marche par les Juaristes à l'hacienda de San Lorenzo

11 *avril.* — Marquez parvient à rentrer à Mexico, grâce au concours de la brave cavalerie autrichienne, mais la capitale est bientôt investie.

27 *avril.* — (Queretaro.) Miramon a une rencontre avec les Juaristes, les bat et leur prend 20 canons.

1er et 3 *mai.* — (Queretaro.) Sorties heureuses.

5 *mai.* — (Queretaro.) Escobedo tente une attaque, il est repoussé et perd beaucoup d'hommes.

1867

14 *mai.* — L'Empereur Maximilien est prisonnier. Le colonel Lopez, qui commandait le régiment des dragons de l'Impératrice, livre à l'ennemi une porte de la ville, celle du couvent de la Cruz où se trouvait l'Empereur Maximilien, il introduit lui-même l'ennemi. Maximilien, quoique reconnu, peut passer et se dirige rapidement vers le Cerro de la Campana où il est rejoint par Miramon et Méjia. Ce dernier offre à Maximilien de gagner les montagnes, l'Empereur refuse. Les troupes impériales sont surprises dans leurs quartiers. Maximilien rend son épée à Escobedo.

L'Empereur est enfermé et gardé à vue dans une cellule du couvent de las Capuchinas.

Le gouvernement républicain décide que l'Empereur et les généraux Miramon et Méjia seront jugés par une cour martiale spéciale.

13 *juin.* — Réunion de la cour martiale.

14 *juin.* — L'Empereur, Miramon et Méjia sont condamnés à la peine de mort.

19 *juin.* — Maximilien, Miramon et Méjia sont fusillés sur le Cerro de la Campana et meurent avec un grand courage.

Il n'est pas possible de rien dire de particulier sur tous les régiments sans s'exposer à des redites inutiles et encore moins sur les nombreuses fractions de corps toujours détachées avec les colonnes, comme le génie, l'artillerie, le train des équipages et la gendarmerie; nous avons choisi, pour les citer, ceux des régiments qui ont présenté des rapports plus complets, partiels ou généraux, et ceux qui peuvent offrir plus d'intéret.

Bataillon égyptien.

Composé de nègres du Darfour et du sud de l'Égypte, ce

bataillon parti le 8 janvier 1863, sur le navire *la Seine*, a fait une relâche de deux jours à Madère, un jour à la Martinique et est arrivé à Vera-Cruz le 24 février 1863. Son effectif, au départ, était de 447 hommes, dont 3 officiers et 1 interprète.

Dès l'arrivée on s'est assuré que tous ces hommes avaient été vaccinés ou qu'ils portaient des traces de variole.

2 hommes sont morts avant d'arriver à la Martinique et 5 autres pendant le voyage de la Martinique à Vera-Cruz; enfin, après le débarquement, 14 meurent du typhus. Le jour du débarquement à Vera-Cruz, 77 hommes sont entrés à l'hôpital et sur ce nombre 58 ont dû y être apportés, incapables qu'ils étaient de marcher. Ils sont généralement de haute taille et assez robustes quoique plusieurs aient les membres un peu grêles. D'abord inquiets, méfiants, ils ne voulurent prendre que de l'eau pure ou acidulée avec du jus de citron. Ils refusaient les médicaments, et surtout la viande, parce que les bestiaux n'avaient pas été tués par eux. Bientôt, par de bons procédés, la confiance est arrivée. Le vin leur fut d'abord donné comme potion cordiale, et ils ne tardèrent pas à l'accepter comme boisson alimentaire.

Les hommes entrés à l'hôpital sont atteints de typhus. Ils ont une fièvre intense, accusent des douleurs dans les membres et aux lombes, presque tous ont eu de la constipation pendant la traversée, tous sont dans un état extraordinaire d'accablement. Une fois dans la salle qui leur est destinée, ils ont pendant quelques jours de l'agitation et du délire, puis le calme apparaît et ils restent immobiles.

M. le D[r] Fuzier, dans les rapports duquel nous puisons ces détails, attribue ce typhus épidémique qui s'est développé à bord de la *Seine*, à un peu de nostalgie, au change-

ment de milieu, d'habitudes, de nourriture, mais surtout à l'air vicié de la batterie basse privée de sabords, et à l'infection du navire qui, dans le voyage précédent, avait transporté un grand nombre de chevaux et de mulets. Bientôt, cependant, la santé a reparu et ces Égyptiens ont été très-satisfaits d'aller camper sous la tente comme ils en avaient l'habitude dans leur pays.

Avril 1863. — Les nègres égyptiens, quoique faisant un service fatigant de garde de nuit, de marche à la suite des convois, dans les terres chaudes de la Téjéria à la Soledad, ont eu peu de malades; cependant encore pendant ce mois quelques-uns d'entre eux ont présenté des cas de typhus, différant peu des cas observés au débarquement de cette troupe. Il est vraiment remarquable de voir la persistance de cette influence qui cependant va s'épuisant de plus en plus.

Ces hommes semblaient montrer jusqu'ici des mœurs douces, bien que l'exécution des consignes fût remplie quelquefois par eux avec un peu de brutalité. Aussi un crime commis avec préméditation sans doute par ces noirs, a-t-il produit autant de surprise qu'il a soulevé d'indignation. Un poste tout entier de Medellin s'est jeté sur la population de quelques habitations isolées, dans le but de la massacrer. 9 sujets, hommes, femmes et enfants ont été tués, quelques autres blessés ont pu s'échapper. Dans cette circonstance l'Égyptien s'est montré aussi habile à dissimuler et à nier que l'Arabe. 9 de ces hommes ont été envoyés par punition au fort de Saint-Jean d'Ulloa; on a considéré ce crime comme un zèle fanatique.

3 *décembre* 1863. — Un Égyptien entre à l'hôpital de Vera-Cruz avec une forte diarrhée, et se plaint de la présence d'un tænia. Il meurt subitement dans la soirée après avoir

pris dans la journée vingt grammes de kousso. A l'autopsie on trouve un tænia de dix mètres; ce n'était pas le premier cas de tænia chez les hommes de ce bataillon.

Juillet 1864. — Les Égyptiens présentent cette particularité qu'après blessure ou opération il y a absence presque complète de réaction inflammatoire et une sensibilité relative, bien moins grande que chez les blancs; moral parfait, pas de plainte malgré la souffrance; guérisons rapides.

Un Égyptien, atteint le 14 juillet d'une plaie pénétrante de poitrine avec hémoptysie et présence du projectile dans la cavité thoracique, n'a occasionné qu'une fièvre modérée, et il est sorti guéri le 12 août.

A Medellin, un Égyptien, pris d'hallucination pendant la nuit, sort avec son fusil, entre dans une maison et blesse sans motifs un Mexicain inoffensif. Le poste accourt, le coupable s'enfuit dans les broussailles, il est poursuivi et fait feu sur ses camarades qui le tuent.

Un soldat du bataillon nègre blessé au bras à l'affaire du Rio Blanco, le 22 janvier 1865, a subi une désarticulation de l'épaule, le 25, à Vera-Cruz. Le même jour, un officier et 7 hommes du même bataillon ont été assez gravement blessés. L'officier avait reçu plusieurs chevrotines; chez tous, cicatrisation rapide sans réaction.

Un homme s'est suicidé en se servant de son fusil : plaie pénétrante de poitrine; il a survécu pendant quelques jours. Deux autres ont été amputés de la cuisse à diverses époques : l'un a été guéri en un mois; le second a été atteint de tétanos et a guéri. 4 de ces hommes ont été atteints d'aliénation mentale; un autre, monomaniaque, a reçu plusieurs coups de sabre à la tête et aux mains, il a été amputé de deux doigts et il est mort, dans le mois, d'une hépatite suppurée.

Il est acquis aujourd'hui que les nègres égyptiens résistent aussi bien ici aux miasmes paludéens qu'à la fièvre jaune. On ne peut en dire autant de la race arabe. L'un d'eux, qui avec les contreguerillas était resté longtemps bloqué à Minatitlan, est mort à la suite d'accès; mais c'est le seul, et il abusait des alcooliques du pays.

En somme, le bataillon égyptien a rendu des services à l'armée en occupant les postes malsains qu'il fallait garder et qui lui auraient fait perdre beaucoup de soldats.

Créoles et noirs de la Martinique.

La Martinique a fourni une compagnie de créoles et de noirs qui ont été généralement à l'abri de la fièvre jaune et des fièvres palustres.

Fusiliers marins.

Novembre 1862. — La mortalité a été considérable; de 600 hommes arrivés avant les troupes de terre, il restait à peine 300 hommes, après un séjour prolongé dans les terres chaudes.

Régiment étranger.

Dans la période qui s'est écoulée du 1er *juillet* 1864 au 1er *juillet* 1865, le régiment étranger s'est constamment trouvé morcelé, et ses diverses fractions, sans cesse en mouvement, expéditionnaient sur une très-vaste étendue de pays (États de Puebla, Tlascala et Oajaca), ou étaient disséminées dans des postes très-éloignés les uns des autres, de Yanhuitlan à Tulancingo, et dans les derniers temps de Oajaca à Monterey. Ces détachements se trouvaient par conséquent dans des conditions hygiéniques et climatériques

toutes différentes, les uns en Terre-Chaude, comme Acatlan, les autres dans des régions tempérées comme Puebla, d'autres enfin dans les froides régions de la Huasteca, comme Zacatlan. L'insuffisance du personnel médical ne permettant pas de pourvoir aux besoins du service de ces divers détachements, force était donc d'en confier une partie à des médecins mexicains, quelquefois même un officier du corps était obligé de s'en charger temporairement. En outre, le régiment ayant passé une année dans les Terres-Chaudes de Vera-Cruz à Orizaba, et recevant de temps en temps des recrues de France, il s'ensuivit qu'il y a eu pendant toute l'année des malades en traitement dans presque tous les hôpitaux, Vera-Cruz, Cordova, Orizaba, Puebla, Mexico et plus tard Oajaca, Queretaro, San Luis Potosi. On conçoit que, dans ces conditions, il est difficile de réunir des données statistiques d'une exactitude rigoureuse.

Dès le commencement de cette période, le régiment avait été porté à 4 bataillons; mais les compagnies étaient peu nombreuses, et le chiffre total n'a pas dépassé 3 200 hommes, en comptant les libérés et les recrues.

Les hommes traités dans les hôpitaux ont été au nombre de 1849. Ils se répartissent ainsi qu'il suit :

Fiévreux.........	820	Vénériens........	709
Blessés..........	286	Galeux...........	34

Les fiévreux se subdivisent ainsi :

Fièvres intermittentes, rémittentes, etc............	313	Bronchites........	36
		Pleuro-pneumonies.	11
		Rhumatismes......	16
Dyssenteries......	168	Hépatites.........	9
Diarrhées.........	139	Maladies diverses..	128

Le chiffre élevé des entrées à l'hôpital et en particulier

celui des fièvres intermittentes et des dyssenteries s'explique par deux raisons : 1° le régiment étant resté longtemps dans les Terres-Chaudes, beaucoup d'hommes y ont contracté les fièvres, lesquelles récidivent facilement sous l'influence des marches, des pluies, d'une garnison marécageuse, etc., et se compliquent souvent de dyssenterie; 2° les mouvements continuels, qu'exécutent sous un climat brûlant les diverses fractions du régiment, sont une cause incessante de fièvres et de dyssenteries. C'est aussi au séjour des Terres-Chaudes qu'il faut attribuer le germe de ces hépatites, dont plusieurs se sont terminées par des abcès du foie.

Les 286 blessés comprennent 51 blessures de guerre, dont 28 devant Oajaca, pendant le siége. Parmi ces dernières, deux surtout, produites par des obus, ont nécessité des opérations graves : l'une la désarticulation de l'épaule, l'autre l'amputation de la cuisse; les opérés ont bien guéri.

Bon nombre d'accidents sont survenus dans les escortes de convois d'artillerie pendant l'expédition d'Oajaca, dans les passages si périlleux des barrancas. Par le passage de la roue d'un fourgon d'artillerie, le nommé Fluteau, interprète du commandant Briant, a eu trois côtes cassées, le poumon perforé, emphysème sous-cutané, hydropneumothorax, puis pneumonie traumatique, et cela à 15 lieues de l'ambulance de Yanhuitlan. Néanmoins il a parfaitement guéri. Une fracture de cuisse par suite d'une chute d'un premier étage, pendant le tremblement de terre de la nuit du 1er au 2 octobre 1864, a également guéri, mais sans que l'homme puisse rentrer dans les rangs. Les fractures de bras et de jambes, les luxations, les entorses, ont été assez nombreuses; mais nous y reviendrons à propos des maladies traitées à l'infirmerie.

Les maladies traités à l'infirmerie, au nombre de 900, se répartissent ainsi qu'il suit :

Fiévreux	486	Vénériens	172
Blessés	214	Galeux.	28

Ces malades ont été soignés dans les infirmeries régimentaires ou par des médecins indigènes dans les plus petits postes. Dans les détachements importants, où se trouvait un médecin du régiment, l'infirmerie était abondamment pourvue de médicaments pour faire face à tous les cas qui pouvaient se présenter, vu le manque d'hôpital dans l'endroit et l'impossibilité d'évacuer sur les centres d'hôpitaux, soit à cause de la distance, soit à cause de l'insécurité des routes. Ainsi beaucoup de maladies qui auraient dû être envoyées aux hôpitaux ont été forcément traitées à l'infirmerie. A cet effet, les infirmeries étaient très-convenablement installées dans un local spacieux avec un matériel de literie et de cuisine en rapport avec les besoins. Le médecin, avec l'assentiment de l'intendance, puisait largement dans les pharmacies militaires au delà des limites réglementaires et se procurait même au besoin, pour des cas insolites, les médicaments nécessaires dans les pharmacies civiles de l'endroit. Il en a été ainsi entre autres à Acatlan, Huajuapan, Matehuala, Saltillo et Monterey.

Aux infirmeries, comme aux hôpitaux, le grand contingent de maladies a été fourni par les fièvres paludéennes et les flux intestinaux.

Les fièvres intermittentes survenaient surtout, dans les marches, chez des sujets exempts jusque-là, mais très-souvent aussi chez des hommes déjà éprouvés dans les Terres-Chaudes. Elles ne présentaient rien de particulier sous le rapport du type, de la marche, etc. Elles étaient

ordinairement bénignes, cédant en quelques jours à un éméto-cathartique et au sulfate de quinine administré méthodiquement. Les fièvres rémittentes étaient fréquentes, mais cédaient aussi facilement au traitement approprié.

Les fièvres pernicieuses ont été assez rares, mais se sont souvent terminées fatalement par l'insouciance des malades et des camarades, qui ne réclamaient pas, ou trop tardivement, les soins médicaux. — Les fièvres d'accès récidivaient fréquemment. Les diarrhées et dyssenteries, toujours très-nombreuses en expédition, nous ont fourni beaucoup de malades à la suite des marches continuelles, où le soldat lourdement chargé par son sac, ses vêtements de drap et son fourniment, faisaient quelquefois dix à douze lieues par jour sous les ardeurs d'un soleil tropical. Le soldat arrive au bivouac trempé jusqu'aux os, comme au sortir d'un bain; il boit à toutes les mares qu'il rencontre, s'endort d'un sommeil de plomb, dès qu'il le peut, avec ses vêtements mouillés, sans compter les gardes, l'intempérance, etc., qui viennent s'ajouter aux causes débilitantes. Aussi non-seulement on voit beaucoup de dérangements de l'appareil digestif, mais encore le soldat s'use vite à cette vie-là; car ces conditions, pour peu qu'elles se prolongent, sont au-dessus de sa résistance, quelque fort qu'il soit. Aussi tous les chefs de troupe allégent la charge des hommes, toutes les fois qu'il est possible, ou emploient, surtout dans la poursuite des bandes, les troupes à cheval appuyées de fantassins, qu'ils montent de temps en temps à cheval ou à mulet.

La dyssenterie est toujours la maladie qui donne le plus de non-valeurs et qui dure le plus longtemps. A l'hôpital, les dyssenteries ont été plus nombreuses que les diarrhées, quoique celles-ci soient de beaucoup les plus fréquentes. Aussi le rapport de ces maladies est inverse à l'infirmerie;

les diarrhées guérissent assez facilement, tandis que les dyssenteries, pour peu qu'elles résistent au traitement, sont envoyées à l'hôpital.

Pour les blessés, les affections sont très-diverses et présentent peu d'intérêt; des entorses, des luxations, des fractures, etc. Il faut noter néanmoins, pour sa rareté, une luxation postérieure du coude, réduite facilement une heure après l'accident, et une fracture du tibia seul, au tiers inférieur, avec enfoncement du fragment supérieur dans l'inférieur, et éclatement de celui-ci avec au moins trois segments, dont les divisions communiquaient avec l'articulation. Cet accident se produisit chez un ordonnance, qui, gagné par un cheval de main, sauta de celui qu'il montait pour le maintenir; tout le poids du corps augmenté de la force de projection ayant porté verticalement sur le pied fixé au sol. Ce malade marche, mais le diamètre du cou-de-pied est augmenté, on sent parfaitement les divisions du fragment inférieur, et pour longtemps encore il ne pourra faire un service actif.

Après des marches un peu prolongées, on observait toujours des entorses, des phlegmons du pied et des jambes par suite de l'effort musculaire continu et exagéré (inflammation des gaînes tendineuses); des plaies aux pieds par le frottement de chaussures défectueuses, et aux jambes par suite de piqûres d'insectes (chiques ou nigua, moustiques ou sangudo); enfin des écorchures et des clous provenant du frottement du sac ou du ceinturon. Ces affections, ordinairement sans importance une fois au repos, guérissaient très-difficilement en raison des mouvements continuels des troupes; souvent même ces diverses plaies, incessamment irritées par la marche, donnaient naissance à des adénites inguinales. Quelquefois même ces adénites de l'aine surve-

naient, sans qu'on en pût découvrir la cause dans une plaie prochaine ou éloignée, sans accidents ni antécédents vénériens, sans qu'on pût les classer dans la catégorie des bubons d'emblée. Seulement quelques soldats les attribuaient à des efforts pour sauter. On sait d'ailleurs qu'en France, à chaque changement de garnison, les régiments envoient quelques hommes à l'hôpital pour la même cause. Il résulte de ces observations que ces adénites inguinales proviennent uniquement de la marche. Ceux qui en sont porteurs sont enlevés pour assez longtemps au service actif, et en même temps leur maladie passe auprès de l'autorité pour être due à une cause spécifique; j'ai donc cru utile d'insister sur ce sujet.

Comme la plupart de mes confrères de l'armée, j'ai remarqué qu'au Mexique, les adénites inguinales, de quelque nature qu'elles soient, du reste, avaient une évolution excessivement lente, et que la guérison se faisait longtemps attendre, quel que fût le traitement employé.

La chique, en espagnol *nigua*, est un insecte assez semblable à la puce, armé d'une longue trompe, au moyen de laquelle elle pénètre sous la peau dans les parties les plus tendres, aux mains, aux pieds et surtout sous les ongles, pour y déposer ses œufs. Elle paraît provenir du voisinage des porcs, et naturellement elle n'est pas rare dans un pays comme le Mexique, où l'on voit ces animaux courir en liberté comme les chiens. L'évolution de ces œufs produit des plaies qui s'enveniment par la démangeaison et les marches, et peuvent donner lieu à des accidents graves, si on les néglige; mais nos soldats, instruits déjà par un long séjour au Mexique, reconnaissaient bien vite la maladie et se hâtaient de venir en faire extraire la cause.

Il ne faut pas oublier, en fait de maladies spéciales, cer-

taines otites externes, qui reconnaissent aussi pour origine une cause toute particulière, l'insecte appelé vulgairement poux de bois ou tique, en espagnol garrapata (*agassapata*, qui saisit fortement avec ses pattes). Cette espèce d'utricule chagriné, de couleur bleuâtre, armé de pattes nacrées terminées par des crochets très-tenaces, s'attache et mord à toutes les parties du corps, mais de préférence là ou la peau est plus tendre, et s'insinue souvent dans les oreilles des hommes. Ces animaux se rencontrent en très-grande abondance, surtout en Terre-Chaude, dans les bois et les broussailles, et le soldat en colonne dormant dans les champs y est naturellement exposé. Les cavaliers et les muletiers y sont encore beaucoup plus sujets que les fantassins, probablement parce qu'ils ont plus d'occasions de s'en infecter en allant au vert et en maniant le fourrage. L'animal s'extrait très-facilement avec une pince fine; mais ordinairement le malade ne se présente au médecin qu'après huit ou dix jours de souffrance, ou après avoir labouré lui-même son oreille avec une paille ou une tige de bois, manœuvres qui donnent très-souvent naissance à l'inflammation du conduit auditif externe. Ces otites vont quelquefois jusqu'à la segmentation de la membrane du tympan et à la surdité, mais dans la grande majorité des cas suivent une marche régulière. Les soldats tuent souvent le garrapate avec du jus de tabac; l'huile simple ou camphrée est préférable, elle n'irrite pas et tue aussi bien.

Je ne puis non plus passer sous silence une maladie fort singulière, propre à l'Amérique, également produite par un insecte. Une espèce de mouche, que Coquerel a observée à Cayenne, et décrite sous le nom de *lucilia hominivorax*, dépose ses œufs dans les fosses nasales et la gorge, les larves y produisent rapidement de tels dégâts que, si les

soins convenables ne sont pas promptement et énergiquement administrés, la mort s'ensuit; souvent aussi il reste une difformité du nez. Ces vers se développent en grand nombre (5 à 800), dévorent tout l'intérieur des fosses nasales, des sinus, pénètrent jusque dans les sinus frontaux et donnent lieu à une méningite fatale. D'autres fois, le malade, tourmenté par des douleurs intolérables et par la privation complète de sommeil, se hâte d'avoir recours au suicide. J'ai eu deux cas de cette maladie à traiter à Acatlan; l'un pris à temps a guéri sans difformité; le second, venu tardivement, s'est suicidé dans la nuit. Cette maladie n'est pas rare à Acatlan; on l'a observée à Cordova, à Monterey également, tous pays de Terre-Chaude. Pourtant, dans huit mois de séjour à la Soledad, près Vera-Cruz, au centre même des Terres-Chaudes, je n'en avais pas observé un seul cas. Cette mouche n'est pas la même qui dépose les vers sur les plaies; celle-ci est beaucoup plus commune et on a à la combattre dans toutes les Terres-Chaudes. Le traitement, qui réussit le mieux à chasser et à tuer les vers des fosses nasales, ce sont des injections de liquides irritants, comme la cévadille, et surtout le chloroforme plus ou moins étendu.

Comme toujours, les maladies vénériennes ont fourni une grande partie des malades à l'hôpital et à l'infirmerie. Les diverses fractions du régiment ont toutes passé plus ou moins de temps dans les grandes villes comme Puebla, Mexico, Quérétaro, Guanajuato, San Luiz Potosi, où la prostitution est laissée à peu près sans surveillance. Les petits centres de population sont devenus quelquefois d'actifs foyers d'infection, comme Acatlan, par exemple. Mais la ville, sur laquelle je dois surtout appeler l'attention à ce point de vue, est celle de San Luiz Potosi; dans le peu de jours qu'y ont

séjourné les détachements qui montaient vers Monterey, un grand nombre d'hommes ont été infectés.

Les blennorrhagies, en général, sont beaucoup plus rares qu'en France; mais, en revanche, les chancres sont très-fréquents. Je n'en ai pas observé de phagédéniques, seulement deux ou trois frappés de gangrène partielle dans les marches; mais malheureusement ils se compliquaient souvent de bubons, ce qui me paraît surtout tenir au manque forcé de soins et à l'irritation continuelle de la marche ou de la voiture, le soldat ne s'apercevant souvent qu'en route de l'apparition de son chancre, et ayant ordinairement à faire encore plusieurs étapes avant d'atteindre un hôpital.

Les décès ont été au nombre de 131, et se répartissent ainsi qu'il suit :

Fièvres pernicieuses..	7	Congestion pulmonaire.	1
Cachexie paludéenne.	2	Congestion cérébrale..	3
Dyssenterie.........	46	Abcès du foie........	4
Diarrhée chronique...	21	Suicide.............	1
Fièvre typhoïde......	2	Éboulement (tremblement de terre).....	5
Fièvre jaune (1).....	5		
Phthisie............	3	Tués à l'ennemi......	31

Considérations climatologiques sur les diverses garnisons qu'a occupées le régiment. — Le régiment étranger a eu son centre et son dépôt à Puebla pendant un peu plus des huit premiers mois. La troupe se trouvait dans de bonnes conditions sous le rapport du climat, du casernement, de la nourriture. En outre des ressources d'une grande ville, un jardin potager établi par les soins du colonel Jeanningros sur les terrains du Pénitencier, et cultivé par les sol-

(1) Dont 2 officiers ayant des commandements dans l'État de Vera-Cruz. — Le 3e bataillon doit aussi avoir perdu du monde à Tampico du vomito, mais les renseignements ne sont pas encore arrivés.

dats du régiment, fournissait des légumes en abondance, ce qui a permis d'améliorer les ordinaires. Aussi l'état sanitaire a-t-il été très-satisfaisant. Néanmoins, comme il ne restait jamais que très-peu de monde à Puebla, le service était très-pénible, et l'on observait des embarras gastriques, des récidives de fièvres palustres, etc.; mais, en général, c'étaient des accès passagers, et ces affections guérissaient rapidement. Les malades de l'hôpital de Puebla étaient surtout fournis par les évacuations des détachements ou par les compagnies qui rentraient d'expédition.

Les principaux détachements ont été Tlascala, San Juan de los Llanos, Acatlan, Tépéji, Huajuapam, Yanhuitlan, plus tard Oajaca, Mexico, Queretaro, Guanajuato, San Luiz Potosi.

Le climat de Tlascala, San Juan de los Llanos, Zacatlan, et autres points des environs, que nos compagnies ont occupés, est sain et assez froid; le pays, bien cultivé, abonde en ressources. Aussi l'état sanitaire a-t-il été constamment bon. Il n'en a pas été de même pour Tépéji et surtout pour Acatlan. Cette petite ville, à 35 lieues au sud de Puebla, est située au fond d'une très-petite vallée entourée de tous côtés par des montagnes ou plateaux très-élevés, de sorte que la chaleur y est très-intense. Toute l'année, le thermomètre s'y maintient de 25 à 30 degrés centigrades, et s'élève souvent beaucoup plus. La température, la végétation, les insectes, tout prouve que l'on se trouve en Terre-Chaude, et les indigènes eux-mêmes n'en parlent jamais que comme Tierra-Caliente. Seulement les pluies y sont très-tardives et de courte durée, ce qui fait que le climat d'Acatlan est caractérisé surtout par la chaleur sèche. C'est là ce qui distingue, à mon avis, la Terre-Chaude de l'intérieur de la Terre-Chaude des côtes, de la Soledad, par exemple, où

l'atmosphère est toujours très-chargée d'humidité. Cette différence dans l'état hygrométrique de l'air se traduit par une grande différence dans l'intensité des maladies propres à ces régions. Ainsi, ayant habité huit mois de suite chacune de ces deux localités et dans les mêmes saisons, j'ai reconnu que les maladies étaient les mêmes, mais que le climat d'Acatlan était cependant moins mauvais que celui de la Soledad. Dans les deux les dyssenteries sont fréquentes; mais à Acatlan je n'ai pas vu ou rarement ces dyssenteries suraiguës, jamais non plus ces dyssenteries cholériformes et hémorrhagiques, qui compromettaient si rapidement la vie des malades. La dyssenterie me paraît surtout l'expression de la chaleur pure, de la chaleur sèche, tandis que la chaleur humide engendre aussi et surtout les fièvres intermittentes. Ainsi, tandis que la Soledad nous avait offert toute la gamme, pour ainsi dire, des manifestations paludéennes, les fièvres d'Acatlan étaient moins nombreuses, se montraient plus bénignes et arrivaient rarement à la perniciosité. Il y a pour moi, en un mot, identité de maladies, mais différence d'intensité. — L'influence funeste du climat d'Acatlan s'accusait, en outre, d'une manière irrécusable, au bout d'un mois ou deux de séjour, par des embarras gastriques, suivis d'un allanguissement général de l'économie, comme dans une convalescence d'une longueur désespérante, par un cachet d'adynamie, que revêtaient rapidement les maladies régnantes, et enfin par l'anémie, qui suivait ces maladies ou attaquait même quelquefois d'emblée nos soldats.

C'est à Acatlan que j'ai observé les deux cas de dépôt de vers dans les fosses nasales, les seuls que j'aie pu voir en trois ans de séjour au Mexique. — Après avoir constaté si souvent l'innocuité presque complète des scorpions à la

Soledad et autres points des Terres-Chaudes, j'ai dû changer mon opinion en voyant les ravages produits par ces animaux à Acatlan, où leur piqûre serait, comme à Durango, mortelle pour les jeunes enfants et les vieillards.

Huajuapan, ville de l'état de Oajaca, à peine hors de la région chaude, jouit pourtant d'un climat assez sain; et Yanhuitlan, où est restée pendant plus de trois mois une nombreuse garnison, située au milieu des montagnes et à une grande hauteur au-dessus du niveau de la mer, n'a rien présenté de particulier au point de vue sanitaire.

Oajaca, devant laquelle presque tout le régiment est resté environ un mois, et qui a été ensuite occupée par deux de nos bataillons, est une jolie ville, située au pied d'un prolongement montagneux, au point de réunion de trois grandes et fertiles vallées, entre deux petites rivières. Malgré les ravages de la guerre, elle possédait assez de ressources et la plaine fournissait d'abondantes provisions de toute espèce. Les avantages d'une nourriture saine et variée ont donc pu s'ajouter pour le soldat à ceux d'un climat exceptionnel pour sa clémence et sa salubrité.

Aux avantages d'une capitale comme Mexico, il faut opposer, pour cette dernière ville, l'influence de ses égouts infects, qui ont déterminé bon nombre de fièvres d'accès. — Queretaro, Guanajuato, San Luiz Potosi, ne nous ont rien offert de particulier, et nos soldats y ont d'ailleurs séjourné très-peu de temps.

Le régiment étranger a été employé pendant huit mois aux deux expéditions d'Oajaca et aux opérations secondaires qui en ont marqué l'intervalle. Dans les régions qu'il a traversées, il a rencontré des climats généralement doux et salubres, à part Acatlan. Les soldats ont eu à souffrir surtout de la chaleur et de la fatigue. La dyssenterie a

été la maladie dominante, mais n'a jamais pris un caractère épidémique.

Pendant les quatre derniers mois, le régiment a été dirigé d'Oajaca vers le nord du Mexique. Les deux premiers bataillons faisaient la campagne contre Negrete, laquelle s'est terminée par la retraite de ce dernier à l'Angostura, et par l'occupation de Monterey, tandis que les autres bataillons suivaient à distance, garnissant les points intermédiaires de la ligne. De nouvelles fatigues attendaient nos soldats dans cette expédition. Cette longue route de plus de 200 lieues de Mexico à Monterey, est à peu d'exceptions près triste et aride, fatigante par la chaleur et surtout par la poussière mouvante que l'on foule, et qui s'élève compacte autour des voyageurs. Mais la dernière partie est encore plus pénible à cause du manque d'eau. Le vaste plateau que l'on traverse de Matehuala à Saltillo est remarquable par son aridité. De chaque côté de la route on n'aperçoit qu'une plaine continue, encaissée entre deux rangées de hautes montagnes courant parallèlement du sud au nord. Le sol est formé d'argile sablonneuse *imprégnée de sel*, où croissent de maigres broussailles formées surtout par le mezquite, l'arbre des Terres-Chaudes. On ne rencontre pas de pierres, de cailloux. Le niveau du sol est uniformément horizontal et vient se raccorder brusquement à la montagne, comme par exemple de la boue délayée dans un verre, qui se serait déposée peu à peu par le repos. On dirait, en un mot, une plaine marine exhaussée un beau jour du fond de l'Océan. C'est, du reste, ce que l'on remarque, avec des caractères plus ou moins accusés, dans la plupart des plaines du Mexique, et qui rappelle la formation géologique de son plateau.

Plus on avance vers le nord, plus le plateau s'incline et

s'abaisse, plus par conséquent la chaleur devient intense. De loin en loin on rencontre quelque misérable rancho ou hacienda presque inhabité et sans ressources. L'eau que l'on y trouve provient de norias ou puits, et est toujours plus ou moins saumâtre; ainsi l'hacienda del Salado tire son nom de son eau salée. Quelquefois pourtant on rencontre des tanques ou bassins artificiels, où l'on recueille l'eau des pluies. Cette eau est plus ou moins boueuse, mais vaut toujours beaucoup mieux que celle des norias, qui a filtré à travers des terrains imprégnés de sel. Malheureusement nous en rencontrions rarement, car la saison des pluies n'avait pas encore commencé.

Ces longues étapes de huit à dix lieues, sous un soleil ardent, le plus souvent sans faire de grande halte à cause du manque d'eau, épuisaient les hommes, et l'eau salée venant agir dans ces conditions déterminait de nombreux dérangements des fonctions digestives, des diarrhées et des dyssenteries. Néanmoins ces affections prirent moins d'extension que l'on ne craignait; il n'y eut pas de décès et tous les dyssentériques se rétablirent plus tard à Saltillo. J'attribue surtout cet heureux résultat aux quelques séjours que fit la colonne, et qui permirent de reposer les hommes de temps en temps, à la bonne alimentation du soldat, qui, grâce à la prévoyante sollicitude du colonel Jeanningros, eut toujours du pain au lieu de biscuit, une abondante ration de viande, quelquefois double et quelques distributions d'eau-de-vie supplémentaires. Aussi quoique les hommes aient beaucoup souffert dans la dernière partie de l'expédition, et qu'ils aient fourni beaucoup de malades, ceux-ci se remirent bientôt quand ils purent se reposer quelque temps à Saltillo et l'état sanitaire de la colonne redevint bientôt satisfaisant.

Ce régiment comptait, à la fin de 1865, 86 déserteurs.

D[r] RUSTÉGHO.

Bataillons de chasseurs à pied.

Ces bataillons ont presque toujours été en route. Ils ont tous accusé de nombreuses plaies de marche avec œdème des pieds et des jambes et beaucoup d'adénites inguinales dues à ces plaies.

Nous ne dirons qu'un mot du 7[e] et du 20[e] bataillons, d'après les rapports des médecins; mais les observations présentées s'appliquent aussi bien aux 1[er] et 18[e] bataillons.

Le 7[e] bataillon part de Cherbourg sur le *Tilsitt* le 23 août 1863 avec un effectif de 865 hommes; il a toujours été en expédition. « Le commandement prend généralement les mesures les plus favorables au maintien de la santé des hommes, cependant nous croyons devoir faire observer que le soldat est toujours trop chargé. Une très-grande partie des exemptions de service, pendant les expéditions, et des entrées aux hôpitaux au moment des arrivées des colonnes n'est dû qu'à l'excès de charge qui pèse sur les épaules de nos hommes. Lorsque, par hasard, une petite expédition est faite rapidement sans sacs, on ne voit pour ainsi dire pas d'hommes à la visite. Il faudrait que le service du campement et des vivres prît des mesures pour que l'excédant des provisions de deux jours fût porté par des mulets ou par des voitures marchant avec les fractions de corps. Certainement le nombre de ces moyens de transport ne dépasserait pas celui que nécessite bientôt le transport forcé des hommes fatigués ou blessés. Une mesure de cette nature aurait, en outre, le grand avantage d'égaliser la charge du soldat. Il ne marcherait pas tantôt avec un poids modéré mais déjà lourd, tantôt avec une sur-

charge d'objets de campement et de vivres. Ce qui rend les colonnes expéditionnaires moins mobiles, ce sont les pauvres traînards qui marchent avec une difficulté qu'on constate toujours malgré le danger de rester en arrière. Quelques bons mulets de plus au convoi permettraient de voir diminuer singulièrement le nombre des traînards.

Nous voudrions voir le sac d'ambulance remplacé en campagne par les sacoches données dans le même but à la cavalerie. Il arrive journellement que nous avons à nous transporter rapidement sur un point plus ou moins éloigné, soit que l'on marche en colonne, soit que l'on combatte, soit enfin que l'on visite des postes ou des détachements. Personnellement, nous sommes bientôt là où l'on réclame nos soins; mais, suivant la distance, le fantassin qui porte le sac d'ambulance est plus ou moins en retard et même souvent dans l'impossibilité de nous accompagner. Des sacoches de cavalerie pour l'ambulance obvieraient à toutes les difficultés. L'ordonnance qui monte notre deuxième cheval les placerait sur sa selle. Actuellement les cinq médecins qui marchent avec les cinq bataillons d'une brigade sont trois médecins-majors et deux aides-majors, les trois médecins emploient ensemble six chevaux, six ordonnances et trois porte-sacs, les deux aides-majors, deux chevaux, deux ordonnances et deux porte-sacs: en tout huit chevaux, huit ordonnances et cinq porte-sacs, c'est-à-dire 13 hommes. Si l'on faisait le changement que nous proposons, il faudrait donner aux deux aides-majors un 2e cheval et une 2e ordonnance. Tous les porte-sacs rentreraient dans le rang. En définitive, les cinq médecins de la brigade emploieraient 10 chevaux et 10 hommes, c'est-à-dire deux chevaux de plus et trois hommes de moins, et le service y gagnerait beaucoup.

Dr ARONSHON.

Le 20e bataillon débarque à Vera-Cruz le 23 septembre 1862 avec un effectif de 815 hommes ; il y séjourne jusqu'au 12 octobre, part pour la Tejeria, y laisse de nombreux malades, se rend à Orizaba, avec seulement 210 hommes d'effectif valide après avoir laissé dans les ambulances sur la route et à l'hôpital de cette ville, tous les hommes ne pouvant pas faire le service au moment du départ de la Soledad. Un chasseur, le nommé Vincent, de Blanvac, (Vaucluse), a disparu probablement en s'attardant et a été retrouvé mort et à l'état de squelette, le 24 novembre suivant, à 1 kilomètre du pont du Rio-Jamapa. L'identité a été reconnue ; on a retrouvé près de lui ses souliers portant le n° matricule 3216 et divers effets en lambeaux. Cet homme n'avait pu suivre.

51e *de ligne.*

Rapport du 20 *juillet* 1866. — Ce régiment est au Mexique depuis bientôt quatre ans. Il a passé trois mois sur les côtes de l'Atlantique, dix mois sur celles du Pacifique et le reste du temps sur le plateau central et en expédition. Les trois mois sur les côtes de l'Atlantique ont été vraiment désastreux et pendant longtemps les effets de ce séjour se sont fait sentir.

Le régiment arrivait au Mexique après avoir subi une épidémie de fièvre d'accès due au séjour dans les États-Romains. Il arrivait ainsi dans les Terres Chaudes avec les plus mauvaises dispositions pour supporter l'action des miasmes de Vera-Cruz. Aussi quinze jours après le débarquement, une épidémie de fièvre des Terres Chaudes éprouva pendant deux mois plus de la moitié du régiment : tous les degrés, depuis l'accès simple et régulier jusqu'à

l'accès pernicieux et le vomito. L'anémie a succédé à l'intoxication paludéenne.

A Pérote l'état sanitaire s'améliora un peu, mais il laissa encore beaucoup à désirer. Pendant le siége de Puebla, l'état sanitaire fut satisfaisant. Mais une marche d'escorte de convoi que le 1er bataillon dut faire dans les Terres Chaudes, l'éprouva de nouveau et fit apparaître la diarrhée et la dyssenterie.

Au mois de juin 1863, tout le régiment était à Mexico, où les diarrhées ont été nombreuses et où le typhus se fit sentir. Les symptômes qu'il présentait sont sommairement : invasion brusque simulant assez bien un état intermittent, fièvre continue, accidents thoraciques et cérébraux très-accentués, éruption caractéristique du 6e au 7e jour. Il atteignait surtont les sujets déilités ou fatigués, mais ces atteintes n'ont pas eu beaucoup de gravité; les hommes se sont remis assez promptement, et au mois d'octobre ils ont pu marcher avec les colonnes. Pendant ces cinq mois de séjour, il y a bien eu quelques petites expéditions, mais ces mouvements avaient été plutôt favorables à la santé des hommes.

Il fallut parcourir en peu de temps les États de Michoacan, de Guanajuato et de Talisco, et subir de nouveaux cas de typhus et de fièvre d'accès surtout à Zamora, après avoir eu à Guanajuato une petite épidémie de varioloïde et quelques cas de typhus. Le régiment occupait les villes de Guyaimas, Hermosillo et Urès pour partir dans les premiers jours d'octobre et revenir occuper dans l'État de Guanajuato les cantonnements quittés depuis un peu plus d'un an. Sortie de la Sonora, l'avant-garde s'installa à la Noria, état de Sinaloa, où devait se réunir le régiment. Ce campement dans un ravin et sur le lit d'un arroyo à sec,

a donné peu de temps après une proportion considérable de malades. — Le passage de la sierra Madre, où la température se montra à — 6° alors que celle que quittaient les hommes était de + 33°, devait les éprouver. De la sierra Madre, le régiment arrivait au mois de novembre à Durango et y restait six jours. Des détachements sont laissés successivement à Sombrerete, Zacatecas, Aguas Calientes et Lagos. Les compagnies faisaient partie d'une colonne mobile qui devait opérer dans le Michoacan et le Guanajuato sous les ordres du colonel Lepage et du général Aymard.

Le 51e a perdu 2 officiers et 36 hommes tués, 19 officiers et 168 hommes blessés. A son retour du Mexique, ce régiment se rend à Angers. Dr Paoli, médecin-major.

MOUVEMENT ANNUEL DES AMBULANCES ET HÔPITAUX MILITAIRES FRANÇAIS AU MEXIQUE.

Ce mouvement comprend les ambulances du quartier général, de la première et de la deuxième division, de la brigade de cavalerie, l'ambulance de réserve et celle de la colonne du Nord. Il comprend aussi les hôpitaux provisoires ou fixes classés par ordre alphabétique :

Aguas-Calientes.
Amozoc.
Concordia.
Cordova.
Durango.
Guadalajara.
Guyaimas.
Incarnacion.
La Paz.
Léon.
Mazatlan.
Nopalucan.
Oajaca.
Orizaba.
Pachuca.
Paso-del-Macho.
Pérote.
Puebla.
Puente-Nacional.
Quecholac.
Queretaro.
Rio Floride.
Tacubaya.
Teotitlan.
Saltillo et Monterey.
San Andrès.
San Geronimo.
San Jose de Gracia.
San Pablo.
San Luis Potosi.
Soledad.
Tacubaya.
Tampico.
Vera-Cruz.
Zacatecas.

Années.	Entrées par billets.	Entrées par évacuation.	Sortis par billets.	Sortis par évacuation.	Morts.
1862	10 920	1 158	8 430	1 300	780
1863	24 254	5 110	22 597	5 308	2 380
1864	20 767	1 713	19 688	1 630	487
1865	17 495	1 795	17 182	1 678	523
1866	14 991	2 440	14 598	2 880	581
1867	2 143	3 765	3 178	3 456	79
	90 570	15 981	65 673	16 252	4 830

Nombre de journées de présence aux ambulances et aux hôpitaux, pendant les années 1862 *à* 1867.

Garde impériale.	Troupes de ligne.	Corps étrangers et algériens.	Total.
12 749	2 085 347	415 537	2 513 633

Morts en dehors des ambulances et hôpitaux du Mexique.

Tués par l'ennemi, combats, siéges, rencontres....	682
Massacrés, assassinés..	79
Fusillés par les Mexicains.........................	23
Disparus et comptés comme morts.................	396
Suicidés..	14
Accidents de guerre, brûlés à Mexico, déraillement du chemin de fer, coups de pied de mules, etc.....	146
Asphyxiés par submersion..........................	44
Insolations, congestions, morts subites...........	27
Morts après blessures (sur 2 559 blessés)..........	549
Total.........	1 960
Morts aux ambulances et hôpitaux du Mexique, maladies diverses............................	4 281
Morts aux hôpitaux des Bermudes, de Fort-de-France, de Sainte-Mathilde, du docteur Belot, de Panama, etc. Aller et retour, mais surtout pendant le voyage de France ou d'Algérie au Mexique sur les bâtiments de guerre et de transport............	413
Marins et fusiliers marins.........................	?
Total...........	6 654

Maladies principales causes de mort.

Alcoolisme	9
Anasarque.........	17
Anémie............	72
Bronchite	97
Cachexie paludéenne.	62
Choléra...........	13
Diarrhée, dyssenterie aiguë............	27
Diarrhée, dyssenterie chronique.......	1626
Fièvre jaune	421
— pernicieuse......	219
— rémittente bilieuse	107
	2361
Report....	2361
Fièvre typhoïde....	303
Hépatite suppurée...	57
Nostalgie..........	3
Péritonite	26
Phthisie...........	38
Pneumonie, pleuro-pneumonie, pleurésie	82
Tétanos...........	8
Typhus	217
Maladies diverses...	967
	4281

Cet état des principales maladies causes de mort ne peut être d'une exactitude irréprochable à cause des complications survenues pendant le traitement et qui ne sont pas indiquées.

Tableau des opérations faites aux ambulances et aux hôpitaux.

			Morts.
Désarticulations	de l'épaule..........	9	3
	coxo-fémorale	2	2
	fémoro-tibiale	1	1
	de doigts...........	4	»
Amputation ...	du bras.............	32	11
	de l'avant-bras.......	11	»
	des deux cuisses......	1	1
	de la cuisse..........	25	15
	de la jambe..........	23	15
	du pied.............	2	1
Résections ...	du fémur............	1	1
	de l'humérus	4	1
	des os de l'avant-bras.	1	»
	d'un métatarsien......	1	1
		117	52

RÉSUMÉ
D'ÉTUDES SUR LA FIÈVRE JAUNE
OBSERVÉE A LA VERA-CRUZ
PENDANT LES ÉPIDÉMIES QUI SE SONT SUCCÉDÉ DE 1862 A 1867.

Par le Dr FUZIER
Médecin principal à l'École Polytechnique

Les circonstances ne nous ont pas permis jusqu'ici de compulser les documents multiples que nous avons réunis à la Vera-Cruz, et d'analyser les notes nombreuses prises soit auprès des 9,000 malades ou blessés traités par nous à l'hôpital militaire, soit auprès de ceux que nous avons eu l'occasion d'observer au dehors, malades qui nous ont présenté le plus grand intérêt tant par l'étendue de leurs maux que par la grande variété qu'ils ont offerte par leur provenance et par leur race. En effet, ils nous arrivaient par les navires, de l'Europe et des divers ports de la côte, ou par les voies de terre, des hauts plateaux et des Terres Chaudes; parmi eux se sont trouvés des soldats français de divers départements, des Autrichiens, des Hongrois, des Belges, des soldats et des prisonniers mexicains, indiens ou métis, des Nègres du Soudan et, dans les diverses contre-guerillas, des Américains, des Grecs, des Espagnols, des Italiens, etc., qui, presque tous, ont dû être, de notre part, l'objet d'annotations particulières.

Nous espérons pouvoir entreprendre ultérieurement, quand des loisirs nous le permettront, un travail plus déve-

loppé qui comprendra le résultat plus complet de nos observations à la Vera-Cruz. Nous nous restreindrons ici à ce qui se rapporte à la fièvre jaune, en ne transcrivant que l'esquisse d'une étude que nous avions préparée vers la fin de notre séjour à la Vera-Cruz.

Nous indiquerons d'abord les points du Mexique où s'est montrée la fièvre jaune. Nous nous occuperons ensuite de la localité où elle sévit le plus, la Vera-Cruz, des causes qui paraissent y favoriser sa naissance ; puis nous donnerons un aperçu de la maladie telle qu'elle s'est manifestée à nous le plus souvent. Enfin, nous terminerons par nos indications sur son traitement et sur les moyens qui nous ont semblé les plus propres à combattre son développement.

En commençant, nous devons dire que si, en face d'épidémies aussi graves que celles au milieu desquelles nous nous sommes trouvé pendant cinq années, notre tâche a été des plus ardues, elle a été aussi bien allégée par les encouragements que nous avons reçus de nos chefs, par le concours le plus dévoué des médecins qui nous ont été adjoints trop temporairement, par la confraternité qui n'a cessé de régner entre nos collègues de la Marine et nous, enfin, par la haute satisfaction que nous avons éprouvée de soulager de grandes souffrances chez des hommes profondément éprouvés par les fatigues de la guerre et par les rigueurs de l'un des climats les plus meurtriers du globe.

Localités du Mexique où la fièvre jaune a été observée.

Nous n'avons pu savoir d'une manière certaine si, avant 1862, époque du débarquement du corps expéditionnaire, la côte du Mexique baignée par l'océan Pacifique, a été quelquefois visitée par la fièvre jaune ; mais, d'après nos

renseignements pris à plusieurs sources, nos troupes qui ont occupé les ports de Mazatlan et d'Acapulco, etc., n'ont pas eu à en souffrir. Dans cette dernière ville, le bataillon de tirailleurs algériens a été très-sérieusement éprouvé par des fièvres paludéennes, et la manière dont il a été maltraité plus tard dans la Terre Chaude de la Vera-Cruz, par la fièvre jaune, nous a bien montré que les hommes qui le composaient, n'avaient pas rapporté d'Acapulco l'immunité que donnent des atteintes antérieures.

Au contraire, la fièvre jaune a son siége habituel sur la côte orientale que baigne le golfe du Mexique, et la Vera-Cruz n'est pas seule à être envahie par elle.

En effet, nous avons visité Tampico, Alvarado, Tlacotalpam, Carmen, Campêche, Sisal et Mérida, et nous nous sommes assuré que dans toutes ces villes la fièvre jaune sévit épidémiquement à des époques plus ou moins éloignées. Il suffit pour cela qu'un certain nombre d'étrangers non indemnes de la fièvre jaune viennent y séjourner à la fois.

Ainsi, en commençant par le nord du golfe, elle aurait sévi à Matamoros sur les troupes mexicaines.

En 1864, nous nous sommes rendu à Tampico, situé sur le fleuve de Panuco, à 2 lieues environ de la barre de ce fleuve. C'est une ville toute moderne qui date à peine d'une quarantaine d'années, et cependant elle a eu déjà à subir plusieurs graves épidémies, notamment en 1843, en 1848, en 1853, en 1863 et 1864. Toujours la cause de ces épidémies a été la présence d'un grand nombre d'étrangers : Mexicains de l'intérieur non-acclimatés; en 1848, Américains du Nord qui y perdirent 80 malades sur 100, lors de leur expédition au Mexique; et Français, en 1863 et 1864. Ce n'est que pendant ces deux dernières épidémies que les habitants n'ont point été frappés; dans les précédentes, au contraire, ils n'avaient pas joui d'immunité.

A Alvarado, petite ville située non loin de l'embouchure du Papaloapam, au pied d'une montagne de sable, nos canonnières ont eu à diverses reprises des hommes de leurs équipages enlevés par la fièvre jaune; et, en 1866, la troupe impérialiste de Maximilien y a été décimée après avoir évacué Tlacotalpam où la fièvre jaune était antérieurement très-rare et où cette troupe avait été déjà très-éprouvée.

De même à Carmen, où, en 1862, l'*Éclair* et la *Grenade*, et en 1863, la *Tourmênte*, ont eu à subir une véritable épidémie qui n'atteignait pas les habitants.

De même aussi à Campêche, où la compagnie du génie de la Martinique, presque entièrement composée de noirs ou de créoles indemnes, a perdu les quelques soldats européens qu'elle possédait, et où, en juillet et en août 1865, une compagnie d'Autrichiens a fait de fortes pertes avant de fuir devant le fléau pour regagner en toute hâte l'intérieur du Mexique. Déjà, en 1834 et en 1843, des troupes venues de Mexico y avaient été décimées.

En 1864, nous avons pu savoir à Mérida même, ville éloignée d'environ 12 lieues de la mer, avec laquelle elle ne communique pas par le cours d'un fleuve, que des troupes mexicaines avaient souffert de la fièvre jaune à diverses époques, en 1854, 1857, 1863; qu'on y voit presque chaque année quelques cas; qu'elle respecte les habitants et qu'elle atteint les Indiens, chez lesquels elle est grave, lorsqu'ils viennent de l'intérieur du Yucatan pour s'y établir. Nous avons vu aussi plusieurs de ces Indiens de la presqu'île yucatèque, embrigadés pour les travaux du chemin de fer de la Vera-Cruz, succomber de la fièvre jaune à la Vera-Cruz.

C'est de Minatitlan que nous sont arrivées les évacuations d'hommes le plus gravement malades, le plus profondément cachectisés par les fièvres paludéennes et par la dyssenterie. Mais cette ville, bien que située à 6 lieues de l'embou-

chure du Goazacoalcos, a été à l'abri de la fièvre jaune pendant l'intervention, malgré les nombreux détachements d'hommes non acclimatés qu'elle a reçus.

Ainsi donc, à part Minatitlan, qui n'a peut-être été préservée qu'exceptionnellement, tous les points habités et un peu importants du littoral du golfe sont des terrains propices à la fièvre jaune; la fièvre jaune y est endémique à un faible degré au moins.

Mais le lieu qu'elle recherche le plus, celui où elle semble établir en quelque sorte son quartier général, est la Vera-Cruz, soit que les étrangers y arrivent en plus grande affluence, soit que les causes particulières qui font naître cette maladie s'y trouvent plus puissantes. — C'est de là qu'elle rayonne et qu'elle peut se porter au loin par les navires qui s'en éloignent. Nous sommes tout disposé à présumer que les fréquentes communications que les villes d'Alvarado, Carmen et Campêche, etc., ont eues avec la Vera-Cruz, pendant l'intervention française, ont aidé au développement des sérieuses épidémies qui, à plusieurs reprises, s'y sont montrées à des époques coïncidant avec celles des épidémies qui sévissaient à la Vera-Cruz.

Mais, si la fièvre jaune s'étend sur divers points du littoral, elle semble éprouver certains obstacles à s'introduire dans l'intérieur des terres du Mexique.

Cependant, en 1863, de Tampico, elle a atteint Altamira, petit bourg situé à 7 lieues au delà, dans l'intérieur. De la Vera-Cruz, où pendant plusieurs années nous avons pris avec grand soin des renseignements sur la provenance des malades arrivant de points très-divers de la Terre Chaude, elle a atteint, comme limite extrême en altitude et en distance, Cordova, ville qu'on avait signalée à tort comme salubre et où nos troupes ont eu constamment à souffrir de

la dyssenterie. Pendant l'intervention française, la fièvre jaune y a sévi deux fois et sous une forme épidémique, en 1864 et en 1866. Dans ces deux épidémies, elle aurait atteint un certain nombre des habitants qui y étaient nés, ce qui indique bien qu'elle y était importée accidentellement de la Vera-Cruz ou des points intermédiaires avec lesquels elle avait de constantes communications. — Du reste, d'après nos renseignements, Cordova avait aussi été visitée, antérieurement à l'intervention, par plusieurs épidémies de fièvre jaune.

Parmi les points intermédiaires entre Cordova et la Vera-Cruz, Paso del Macho, Camaron et Soledad, bourgades situées à 15, à 12 et à 10 lieues de la Vera-Cruz, et successivement têtes de ligne du chemin de fer, pendant sa construction, ont eu, à diverses reprises, de véritables petites épidémies, surtout vers les dernières années de l'occupation, alors que l'infection s'y était produite par le séjour ou par le passage d'un grand nombre d'hommes et d'animaux. A la Soledad, par exemple, en même temps que de nombreux turcos étaient atteints, M. le docteur Beylot, médecin aide-major de 1re classe, a contracté une fièvre jaune mortelle à la fin de septembre 1866. C'est aussi à Paso del Macho qu'à leur court passage pour rentrer en France, MM. Cornuty et Fricot, médecins aides-majors de 1re classe, ont pris le germe d'une fièvre jaune dont ils sont morts.

Le poste de la Tejeria, cependant plus rapproché de la ville, situé dans la plaine de la Vera-Cruz et où des troupes nombreuses ont campé en 1862, n'a eu que des cas très-rares, tandis que les fièvres maremmatiques s'y contractaient, au contraire, rapidement. Il n'y avait là qu'une maison, la gare; les troupes campaient.

En dehors de la route de la Vera-Cruz à Mexico, les vil-

lages de la Terre Chaude sont rares, et les *ranchos* ou maisons d'Indiens sont dispersés; la fièvre jaune a peu de prise sur eux; aussi n'est-ce qu'à Medellin qu'accidentellement et sporadiquement des cas se sont montrés. Cependant, nous sommes allé constater, sur les lieux mêmes, une petite épidémie partielle sévissant sur des Indiens de Oajaca, dans l'hacienda du Nobiliero, située près de l'embouchure du Rio Jamapa. C'étaient les Indiens qui étaient venus de Nobiliero à la Vera-Cruz, qui avaient emporté le germe de la maladie et qui, les premiers, avaient été atteints.

Nous avons dit que la fièvre jaune n'a pas dépassé Cordova. En effet, les cas observés à Orizaba, à Puebla et à Mexico ou Jalapa avaient leur origine dans un passage récent à la Vera-Cruz. Dans ces cas, la maladie parcourait sa marche habituelle sans paraître trop dépaysée dans ce milieu nouveau; mais elle était impuissante à faire naître de nouvelles atteintes dans ces localités trop éloignées. Jalapa (altitude 1,321^{m}) qui, en 1862, a reçu une division de l'armée française et, ensuite, des agglomérations successives de troupes mexicaines et autrichiennes, a été préservée constamment de la fièvre jaune. Située sur les confins de la Terre Chaude, cette ville a dû, sans doute à son altitude qui est de 421 mètres plus grande que celle de Cordova, autant qu'à ses autres conditions topographiques, d'avoir été préservée jusqu'ici.

En octobre 1862, on avait cru, malgré notre avis, devoir créer un camp de convalescents et un campement de troupes à Casamata, ancien fortin à environ 3 kilomètres seulement de la ville, sur un point élevé d'environ 60 mètres, mais entouré de toutes parts d'eau sans écoulement. Les convalescents qui y furent envoyés, s'affaiblirent promptement; beaucoup d'entre eux furent pris de fièvres paludéennes, de diarrhées; mais on n'y vit pas de fièvre jaune s'y développer.

La même année, en septembre et en octobre, les troupes campées en dehors même de la Vera-Cruz ne fournirent qu'un nombre très-limité de cas de fièvre jaune, tandis que la ville en présentait toujours.

En 1867, après la rentrée de l'armée française, les troupes du général juariste Bénavidès ont aussi séjourné trois mois sur Casamata, occupées à faire le siége de la Vera-Cruz. Elles ont eu beaucoup à souffrir des fièvres paludéennes, mais nullement de la fièvre jaune. Enfin, dans les nombreuses pérégrinations que nos troupes ont faites dans les Terres Chaudes, jamais elles n'ont promené avec elles cette maladie, et elles n'en ont été atteintes dans aucun autre poste que ceux que nous avons signalés.

Ainsi, la fièvre jaune ne sévit, dans l'intérieur des terres, qu'à une distance et à une altitude limitées; elle ne s'y montre que dans certaines localités où sa naissance a besoin d'être aidée par diverses circonstances qui paraissent être, surtout, une agglomération en un petit espace d'une grande quantité d'hommes et d'animaux, et de fréquentes et nombreuses communications prolongées pendant quelque temps avec le foyer principal de la Vera-Cruz.

D'après notre observation, c'est donc de la Vera-Cruz que dérive la fièvre jaune qui s'observe à l'intérieur des Terres Chaudes et, le plus souvent, dans les petites villes du littoral où l'endémicité est en général faible.

C'est donc la Vera-Cruz qui semble être, actuellement au moins, le foyer permanent de la fièvre jaune. Il est, par suite, d'un grand intérêt de rechercher les conditions qui peuvent y favoriser sa production.

Aperçu climatologique de la Vera-Cruz.

La Vera-Cruz est située par le 19°11′ de latitude N. et par

le 53° de longitude O. sur le bord même de la mer qui la borne à l'est, et sur le point exactement où débarqua, en 1519, Fernand Cortez qui la nomma Villa-Rica de Vera-Cruz.

On peut présumer que c'est autant à l'insalubrité de cette plage qu'au peu de sécurité de sa rade, que cette ville a dû de changer plusieurs fois d'emplacement tout en conservant son nom. Elle fut d'abord portée sur la côte, à Bernal, au nord de Zempoala, puis, vers 1524, à la Antigua, à une lieue de l'embouchure de la rivière de ce nom. Ce n'est qu'en 1599 qu'elle a été reportée à son ancien siége où elle se trouve aujourd'hui. A la fin du siècle dernier, la fièvre jaune y fit de tels ravages que son nouvel abandon fut encore discuté sérieusement par le gouvernement espagnol.

Elle est entourée par une vaste plaine marécageuse dont le sol est composé de grès fin et de sable en grande partie. Cette plaine est plus ou moins recouverte d'eau pendant la saison des pluies; mais, dans le voisinage de la ville, il n'existe pas d'embouchure de grands fleuves qui apportent des alluvions. Elle n'a pas, non plus, de port en cul-de-sac; l'îlot de Saint-Jean d'Ulloa et des récifs, le plus souvent recouverts par la mer, servent seuls et incomplétement à protéger les navires contre la violence des vents du nord; par conséquent, les eaux de la mer qui baignent la ville, ne sont pas beaucoup plus enfermées et ne sont pas plus susceptibles de s'infecter par le repos qu'en un autre point du rivage.

A une distance de 1 à 2 kilomètres au sud et au sud-ouest, de 2 à 3 kilomètres à l'ouest et au nord, elle est dominée par les premiers monticules d'une série prolongée d'autres monticules, de mamelons dits *médanos* et formés par le sable que la mer laisse au loin sur le rivage qu'elle inonde lors des vents de *norte*.

Ces monticules arides s'élèvent en barrières plus ou moins escarpées et emprisonnent, au milieu d'eux, des marais plus ou moins profonds ou vaseux, et que fréquentent les caïmans.

La ville actuelle occupe une surface peu étendue; elle a la forme d'un triangle allongé dont la base est au sud, le sommet au nord; le bord de la mer en forme un des grands côtés; elle est entourée d'un simple mur en maçonnerie peu élevé. Elle est bâtie sur un sol dont le nivellement presque horizontal ne permet que difficilement l'écoulement des eaux vers la mer. Les rues sont bien tracées, droites, coupées en général à angle droit. Elles n'ont pas de surface convexe, comme dans la plupart des villes d'Europe; elles sont pavées en galets, de manière à ce que les eaux sales des maisons se déversent, par de petits canaux à ciel ouvert, dans une autre rigole centrale qui est disposée dans le sens de l'axe des rues.

Les maisons sont des constructions de forme mauresque ayant, en général, une cour intérieure; le toit est horizontal et sert à recueillir l'eau de pluie, qui est conservée dans des citernes en maçonnerie dans la maison même. La plupart sont à un étage; elles n'ont ni caves, ni exhaussements au-dessus du sol, et les rez-de-chaussée y sont, par conséquent, très-humides. Les maisons de la portion nord, occupées surtout par les personnes aisées, sont bien construites et confortables; l'aération, si importante pendant les fortes chaleurs, s'y fait bien. Celles de la portion sud de la ville, au contraire, pèchent en grande partie contre les règles de l'hygiène; elles regorgent de population d'hommes et d'animaux; beaucoup sont des *patios de vecindad*, sortes de cités où le blanchissage du linge occupe beaucoup de femmes en temps ordinaire.

La municipalité, en temps normal, fait de grands efforts pour maintenir la ville dans un état de propreté convenable; elle y réussit assez bien : les immondices des maisons sont enlevées à heures fixes, et les ruisseaux sont balayés, dans tout leur parcours, pendant la nuit; les eaux sales qui s'y arrêtent, sont refoulées par le balayeur jusqu'à la mer.

La ville est habitée, en grande partie, par des Mexicains, Indiens purs, ou métis; par des créoles provenant de divers peuples; par quelques Nègres et par quelques étrangers. La population varie de 9 à 10,000 âmes.

De quelque nationalité que soient leurs parents, les enfants nés dans la ville et qui y passent ensuite quelque temps, jouissent d'une immunité absolue contre la fièvre jaune. Nous reviendrons sur ce point.

L'année est divisée, à la Vera-Cruz et sur le littoral mexicain du golfe, en deux saisons que caractérisent les vents régnants.

Pendant les mois d'avril à septembre, soufflent les vents sud-sud-est et sud; c'est à cette saison de l'*hivernage* que correspondent l'humidité et les pluies, qui sont surtout abondantes en juin. La nuit, pendant ces mêmes mois, souffle fréquemment un vent de terre du sud-ouest à l'ouest.

La saison des vents de nord ou *sèche* correspond aux mois d'octobre à mars. Ces vents soufflent parfois avec continuité pendant une douzaine de jours, et leur plus grande violence dure, en général, deux à trois jours; ils assainissent l'atmosphère à la Vera-Cruz. La fièvre jaune, pendant leur durée d'octobre à mars, ralentit en général beaucoup ses ravages en temps ordinaire; elle les suspend même complétement. Mais, durant le séjour que nous y avons fait, nous avons eu à constater des cas mortels pendant tous les mois de l'année.

Durant cette saison, ainsi qu'au printemps, des brouillards se voient fréquemment au lever du soleil.

La pression atmosphérique moyenne de trois années, observée dans la cour de l'hôpital militaire avec un baromètre anéroïde, a été de 0,76123 en ajoutant la correction. Les plus grandes différences de pression, entre un jour et l'autre, se sont produites pendant les mois de novembre, décembre et janvier.

La moyenne thermique (prise avec un thermomètre filiforme et gradué sur tige, de Baudin, placé dans la cour de l'hôpital et abrité), des trois années 1863, 1864 et 1865 a été de 25,83.

L'humidité relative, notée exactement pendant quelques mois avec un hygromètre à cheveu, a été de 69 ; la tension de 16,32.

De violents coups de tonnerre, précédant ou accompagnant les orages, indiquent un état électrique considérable de l'atmosphère, qui se traduit sur l'organisme par un affaissement, un malaise qui, souvent répété, énerve la volonté et alanguit les forces, et qu'on est tenté d'attribuer à la chaleur, ce que fréquemment ne peut justifier l'indication fournie par le thermomètre. Ce sont sans doute ces conditions de l'atmosphère qui favorisent la fermentation et la décomposition si rapide de toutes les matières végétales et animales ; les blés, les farines, le riz, le foin, tous les approvisionnements de vivres de notre armée s'échauffaient, se corrompaient ; les vêtements qui ont été portés, se couvrent rapidement de moisissures ; les plantes médicinales perdent leur couleur, leur arome ; le vin est altéré s'il est soutiré ou exposé à l'air un jour de vent de nord ; les couleurs de toutes les substances s'affaiblissent ; les murs des maisons, peu après avoir été badigeonnés à la

chaux, perdent leur éclat. Il n'est pas jusqu'au fer, qui, par l'effet d'une rapide et profonde oxydation, ne tombe en fragments; aussi ce métal est-il constamment remplacé par le bois dans la construction des grilles et des balcons; c'est encore ce qui oblige à donner aux instruments de chirurgie un soin des plus constants.

L'eau servie par la noria, et provenant d'une source située sous un *médano*, offre à l'œil, pendant la saison chaude, de petits vers après un à deux jours de repos.

Dans cette atmosphère doivent pulluler des myriades de corpuscules animés invisibles. Les visibles, en certains jours, les moustiques en particulier, de diverses espèces, rendent à l'homme l'existence pénible par leurs attaques incessantes. Ces mêmes conditions de l'état de l'atmosphère semblent faire sentir leur influence jusque dans la profondeur de la mer, où des multitudes de polypiers, pierreux en particulier, vivent, s'agitent et composent peu à peu des pierres aux dessins les plus variés, qui, extraites de la mer, servent comme matériaux dans les constructions.

Il nous a paru utile de faire quelques recherches sur la quantité d'ozone dans cet air particulier de la Vera-Cruz.

Les observations ozonométriques ont été faites à plusieurs reprises, mais régulièrement, pendant six mois, de juin à décembre inclus; nous nous sommes servi de l'échelle chromatique de Scoutetten. Des papiers ont été exposés en divers points de la ville et de l'hôpital.

Voici les résultats principaux de ces observations :

1° Le papier exposé la nuit a accusé une proportion d'ozone beaucoup moins grande que celui exposé le jour.

2° C'est sur la terrasse de l'hôpital militaire, d'une élévation de 7 mètres, que l'ozone s'est montré le plus prononcé; il ne l'était pas davantage dans le clocher de la ville, à la même hauteur.

3° Dans les salles habitées, et à la même hauteur, l'ozone a été moindre que sur la terrasse.

4° Il a été très-faiblement accusé et quelquefois nul, la nuit, dans les salles du rez-de-chaussée habitées ou non; nul, la nuit, dans une cour près d'un égout.

5° Pas de différence notable entre le bord de la mer et l'intérieur de la ville.

6° L'ozone, pendant une série d'observations de huit jours, a donné des teintes plus accusées d'environ 1 à 2° dans l'île de Sacrificios que sur la terre ferme, dans la cour de l'hôpital.

7° Pas de différence dans les teintes fournies par un papier exposé sous la moustiquaire d'un malade atteint de fièvre jaune et celui exposé dans l'atmosphère du lit d'un homme sain.

8° C'est pendant le premier tiers, compris entre 5 heures du matin et 1 heure de l'après-midi, que l'ozone a atteint son maximum. De 1 heure à 5 heures du matin, il a été nul (série de 8 observations).

Dans les conditions atmosphériques dont nous venons de parler, si favorables à la végétation, les hommes ne peuvent vivre qu'à la condition d'observer certaines règles d'hygiène; alors, ils arrivent même à fournir quelques cas de longévité, mais, en général, l'espèce humaine n'y prospère pas; l'on rencontre à la Vera-Cruz bien peu de personnes dont les aïeux y aient vécu. Le Nègre, seul, peut se livrer à un labeur un peu excessif, qui est périlleux pour tout homme de la race blanche auquel l'acclimatement n'est possible qu'exceptionnellement.

A la Vera-Cruz, l'inflammation franche de nos climats est inconnue; toutes les maladies revêtent un caractère d'atonie; l'anémie y est presque générale.

Si l'organisme réagit quelquefois violemment, c'est contre

l'empoisonnement miasmatique. Ici, outre la fièvre jaune, s'observent, et à un haut degré, toutes les formes des fièvres paludéennes avec leurs complications et leurs conséquences : la dyssenterie, les affections du foie, les diarrhées chroniques, les engorgements des viscères, les hydropisies, affections que nous avions eu occasion d'étudier déjà en Algérie, à Batna en 1849, et à Guelma en 1853 dans le cours d'endémies meurtrières.

Cette intoxication par le paludisme n'oppose malheureusement aucun antagonisme aux affections tuberculeuses. La phthisie y moissonne chaque année de nombreux habitants ; elle nous a même paru assez souvent acquise et prendre une forme galopante. Nos Nègres d'Égypte ont été surtout très éprouvés par cette maladie.

Des épidémies de choléra ont sévi à diverses époques sur la ville ; dans la dernière, ce sont les personnes dont l'hygiène laissait à désirer qui ont été surtout frappées. La variole se montre souvent épidémiquement, ainsi que la rougeole.

Sous ce climat, les hommes résistent bien au traumatisme, et les grandes opérations chirurgicales peuvent donner des succès presque constants, si elles ne se compliquent du tétanos, affection fréquente à la Vera-Cruz ainsi que sur tout le littoral mexicain, comme du reste toutes les affections nerveuses. Sur dix-neuf grandes amputations nous n'avons eu que trois décès dont deux à la suite de désarticulation de la cuisse, et, dans l'un de ces deux derniers cas, au trentième jour et alors que la cicatrisation était déjà à peu près complète.

Les enfants nés à la Vera-Cruz éprouvent une mortalité énorme, et l'on peut se demander s'ils n'achètent pas l'immunité dont ils jouissent contre la fièvre jaune, par une atteinte véritable de cette maladie, laquelle, dans la pre-

mière enfance, perdrait ses caractères, mais non le privilége de ne plus se reproduire. Nous n'avons jamais vu, malgré nos recherches, d'enfants nés à la Vera-Cruz présenter d'ictère ni de vomissements noirs dans l'une des maladies graves qui les enlèvent le plus souvent, l'*alférécia* ou tétanos. Peut-être l'alférécia serait-elle un des symptômes propres à cette fièvre jaune des nouveau-nés de la Vera-Cruz?

Placés dans de bonnes conditions, les enfants arrivent d'une manière précoce à leur complet développement physique et intellectuel; la menstruation chez les filles apparaît de bonne heure, de 10 à 13 ans.

Causes favorables au développement de la fièvre jaune.

Dans une localité où une maladie sévit, à la fois, à l'état endémique et à l'état épidémique, il semble, tout d'abord, qu'il doive être facile d'arriver à en saisir la cause en la prenant, pour ainsi dire, sur le fait; mais, le voile dont s'enveloppe cette cause, semble devenir de plus en plus impénétrable à mesure qu'on la recherche. On n'arrive qu'à constater les conditions que la maladie préfère pour naître et se développer. Ces conditions, pour ce qui concerne la fièvre jaune à la Vera-Cruz, se rapportent à diverses particularités locales que nous allons examiner.

1° L'humidité produite par les marais. Ces marais sont nombreux; ce sont: les marécages qui entourent la ville, marécages entretenus par les fossés sans déclivité, qu'on a du reste comblés en partie, et par le Rio Tenoya, qui, souvent, déborde et inonde les terrains au sud de la ville; les marais de *los locos*; la grande plaine marécageuse qui s'étend au nord-ouest de la Vera-Cruz jusqu'à Vergara et que vient recouvrir au loin l'eau de la mer emportée par les vents de nord-ouest, lesquels refoulent, en même temps, l'eau douce qui tend à s'écouler vers la mer.

Les marais fangeux et impénétrables tels que la *Boticaria*; ceux situés sur les routes de Médellin et de la Téjéria, au bas de Casamata, tous produits par la stagnation des eaux de pluie à la base des médanos ou monticules de sable, entretiennent autour de la ville une atmosphère chaude, chargée de miasmes produits par la décomposition des végétaux et des nombreux animaux naissant et mourant dans ces marais.

2° D'un autre côté, la mer, par les brises sud en été, par les vents de nord en hiver, déverse sur la ville une vapeur saline qui se mêle à la vapeur produite par l'eau douce des marais et à celle propre à un climat intertropical.

3° Les médanos les plus près de la mer reçoivent tout le choc du vent du nord. Le sable apporté la veille sur leurs sommets, est emporté, puis remplacé incessamment par d'autre; il en résulte que ces médanos n'ont pas de sol fixe, sur lequel la végétation puisse s'établir.

Pendant le jour, la teinte blanche du sable réfléchit, en outre, sur la ville, une grande partie de la lumière et du calorique des rayons solaires. Pendant la nuit, ces médanos sont peu propres au rayonnement et mauvais conducteurs du calorique reçu; ils le conservent et deviennent ainsi d'un voisinage nuisible pour la ville qu'ils entourent.

4° Dans la ville, l'absence de lavoir public. Le blanchissage du linge se fait dans les maisons; pas d'égout collecteur souterrain pour recevoir et emmener les eaux de lessive; il en résulte que ces eaux, mêlées aux eaux ménagères de chaque logis, se déversent à ciel ouvert dans la rue où elles restent stagnantes dans beaucoup de points, exposées à l'action solaire, jusqu'à ce que le balayeur de nuit vienne les pousser jusqu'à la mer, en en jetant une portion à droite et à gauche du ruisseau.

5° Jusqu'en 1867, la rareté de l'eau n'avait pas permis d'en disposer pour le lavage des rues et de leurs ruisseaux.

6° L'encombrement dans beaucoup de *patios* dont les cours sont étroites et non visitées par le soleil, et dans lesquelles sont nourris un grand nombre de gallinacés.

7° L'encombrement susceptible de s'accroître par la diminution progressive du nombre des maisons; en effet, un certain nombre d'entre elles ont été incendiées ou détruites pendant les siéges antérieurs.

8° Le très-mauvais entretien des casernes, dont plusieurs fosses d'aisances ont de larges fissures.

9° La construction vicieuse de la plupart des fosses d'aisances de la ville. Elles sont formées de quatre parois latérales et du plafond où se trouve établi le siége, mais elles manquent de paroi inférieure ou de fond. Il en résulte que l'eau qui se rencontre sous le sol, à un mètre environ de profondeur, est chargée d'entraîner, en s'infiltrant au loin, les matières fécales qu'elle a pu dissoudre; aussi ces fosses ne sont-elles jamais vidées. De là, une infection générale du sol, infection qui se communique à l'eau des puits voisins. L'analyse que nous avons fait faire par un jeune chimiste, M. Basset, nous a révélé, dans cette eau, une grande quantité de matières organiques et d'azotates qui n'existent pas dans l'eau du Rio Jamapa.

10° La disposition vicieuse des chambres de beaucoup d'hôtels, dont l'aération est insuffisante et le matériel de literie malpropre.

11° Les locaux infectés par des déjections animales ou par les impuretés provenant du rassemblement d'un grand nombre d'hommes, nous ont paru constamment faciliter l'apparition d'une épidémie de fièvre jaune ou son retour. C'est en partie à cette cause que l'on doit attribuer, croyons-

nous, la violence de l'épidémie de 1862. La ville, dès le commencement de cette année, avait reçu successivement de nombreux soldats, espagnols, anglais et français. Notons, en outre, qu'en l'absence de la municipalité régulière, laquelle s'était enfuie à l'arrivée des troupes, toutes les dispositions de propreté générale avaient été complétement délaissées.

Dans la moitié nord de la ville, qui a toujours été relativement favorisée, quelques maisons, telles que celle occupée primitivement par le général Lorencez et par un nombreux état-major, et dans laquelle, quelques jours plus tard, le médecin en chef de l'armée et deux autres médecins militaires ont été enlevés en quelques jours; celle placée à l'angle de la rue Principale et de la rue Nava, et dans laquelle un grand nombre d'officiers sont successivement morts; celle de la rue des Dames, que le colonel Labrousse a voulu habiter malgré nos supplications, avant les réparations nécessaires, et dans laquelle il a été atteint mortellement ainsi que plusieurs hommes à son service, n'ont pas présenté de maladies graves, dès que leur nettoyage à fond et leur blanchiment à la chaux ont été opérés.

Les entresols ont fourni constamment à notre observation des cas très-graves.

Par contre, on cite dans la ville certaines maisons de négociants dans lesquelles on n'a pas le souvenir d'un cas mortel de fièvre jaune, bien que, par suite de la large hospitalité qui y est donnée, elles reçoivent chaque année un certain nombre d'étrangers; ces maisons privilégiées sont élevées, vastes, très-bien ventilées et proprement tenues; chaque étranger y a sa chambre.

D'autres maisons sont encore habituellement fréquentées par la fièvre jaune : ce sont certains hôtels mal tenus, des

chambres de casernes basses ou des maisons mal ventilées, avoisinant des égouts ou donnant sur des ruelles ou *callejons* humides.

12° Les lieux publics, où l'on se rassemble en grand nombre, sont aussi, selon notre observation, d'une fréquentation dangereuse pour les personnes non acclimatées à la fièvre jaune. Nous l'avons constaté maintes fois. Ainsi, nous avons vu arriver en même temps cinq hommes jeunes, appartenant à l'administration française des douanes, ayant à peu près, par leur constitution et par leur tempérament, les mêmes dispositions à contracter la fièvre jaune. La saison est déjà avancée, tous mènent pendant deux jours la même vie et logent dans la même maison. Mais, un soir, l'un d'eux se rend au théâtre et, placé au parterre, assiste à une représentation; la salle est comble; l'air respiré au parterre en particulier est d'une odeur ammoniacale pénétrante, infecte, que nous constatons nous-même; le surlendemain, début chez lui d'une fièvre jaune grave; les autres n'ont rien.

Précédemment, nous avions eu à soigner trois écuyères de la troupe d'un cirque, qui donnaient des représentations dans cette même salle de spectacle et qui ont été atteintes dans la même semaine de fièvre jaune grave; l'une d'elles, la moins jeune, en mourut.

Mais toutes ces influences étiologiques dépendant de la météorologie (chaleur, variations de pression de l'atmosphère, d'ozone, de lumière et d'électricité), les influences telluriques, les émanations des marais, celles de l'atmosphère marine, celles provenant des décompositions animales, celles qui résultent de l'encombrement par l'homme, agissant isolément une à une, ne sont pas capables de faire naître le miasme producteur de la fièvre jaune.

Nous croyons que ce miasme résulte d'une combinaison

catalytique plus ou moins définie et comme par équivalents chimiques encore indéterminés, de la plupart ou de la totalité des influences que nous venons d'énumérer.

Ce miasme semble ne pouvoir se créer que dans l'atmosphère ou dans le sol même de la ville. En effet, les troupes que nous avions vues camper pendant un mois au milieu des marais, à un kilomètre seulement au sud de la ville, et alors que la fièvre jaune sévissait gravement dans l'intérieur de la cité, étaient bientôt maltraitées par les fièvres paludéennes, mais elles ne fournirent aucun cas de fièvre jaune.

Nous sommes donc naturellement tout disposé à croire que les navires en rade de la Vera-Cruz, qui ne seraient pas en communication avec la terre n'auraient pas à redouter la maladie.

Transmissibilité; transportation.

Ainsi né spontanément, par l'effet de ces causes qui ont pu l'engendrer une fois, le miasme peut cependant s'entretenir, se reproduire et se propager en dehors de la sphère d'action de ces mêmes causes locales et même loin d'elles.

Nous admettons que les malades atteints gravement et dont l'organisme subit une réaction violente, exhalent des miasmes particuliers, soit par leurs poumons, soit par la peau, soit par le fait de leurs déjections, miasmes qui infectent l'air, les surfaces des locaux, les vêtements, le sol, la literie, dans lesquels ils s'imprègnent et qui peuvent reproduire la fièvre jaune au loin, s'ils rencontrent dans les milieux ambiants certaines conditions réunies, de durée, de production et de renouvellement, d'hygrométrie, de chaleur, etc., suffisantes pour arriver à la fermentation et à la

concentration qui leur sont nécessaires. Nous savons déjà qu'une certaine altitude et une température relativement basse des mois de la saison froide sont contraires à cette reproduction.

La fièvre jaune pourra donc être transmissible, non par contagion directe, les faits démontrent le contraire, mais par infection préalable des milieux ou des objets par ce miasme spécial. Nous croyons aussi à la possibilité de sa transportation, et nous n'expliquons pas autrement les épidémies que nous avons vues sévir dans l'intérieur des terres et sur la côte, ainsi que celles que l'on observe en dehors du golfe du Mexique.

Plusieurs faits nous ont amené à cette croyance à la contamination possible, au moins dans certaines conditions, des locaux, des vêtements et objets. Nous rapportons ici les principaux :

1° En 1862, les soldats d'infanterie de marine ont été logés dans une salle de la caserne de *la Merced;* cette salle, au début de l'occupation française, avait servi à hospitaliser des malades de l'armée de terre atteints de fièvre jaune. Un certain nombre d'entre eux furent bientôt pris de fièvre jaune, tandis que d'autres soldats du même régiment, placés dans d'autres salles de la même caserne, dans des conditions analogues de malpropreté et d'encombrement, ne présentèrent que quelques cas moins graves.

2° Les médecins de l'armée de terre et de mer, les commissaires de la marine et les officiers d'administration, ceux logeant à l'hôpital surtout, les infirmiers dévoués que nous avions à notre service, se trouvant fréquemment en rapport avec les malades, ont payé un très-lourd tribut à la fièvre jaune.

Avant notre débarquement, trois médecins de l'armée de

terre étaient morts après un court séjour à la Vera-Cruz, entre autres le médecin en chef de l'armée, Lallemand. Parmi les médecins qui nous ont été adjoints, en 1862 et en 1863, et ayant habité quelque temps dans la ville, le regretté Verdier, mort depuis en France, et Azaïs sont les seuls qui n'aient pas eu de fièvre jaune caractérisée. Nous avons eu à donner nos soins à MM. Roy, Bourot, Palissat, Malaval, au pharmacien M. Veret, tous atteints de fièvre jaune dont la gravité nous a vivement préoccupé, mais dont, à notre très-vive satisfaction, ils ont guéri.

3° En 1862, chaque corps, en s'éloignant du littoral, avait laissé à la Vera-Cruz, chargés de la garde des magasins de son petit depôt, un certain nombre d'hommes. Ces magasins, en 1862, n'étaient point réunis, mais dispersés dans la ville et ils contenaient, entre autres effets, ceux de soldats décédés de fièvre jaune. Tous les hommes détachés à la garde de ces magasins, ont été atteints de fièvre jaune; beaucoup sont morts.

4° Dans une petite église, dite *de la Pastora*, on réunit tous les effets des officiers morts. Ces effets avaient séjourné dans la maison de la rue Principale, que nous avons signalée comme ayant été si meurtrière. Un détachement d'infirmiers militaires, quoique installé pour garder ce magasin dans une tribune assez élevée de cette église, présenta bientôt de nombreux cas de fièvre jaune grave. Ces cas se renouvelèrent sans discontinuer, et l'évacuation seule du local, que nous demandâmes d'urgence, put mettre un terme au mal.

Immunité.

L'immunité contre la fièvre jaune a lieu dans un certain nombre de conditions, qui sont les suivantes :

1° Par le fait d'être né dans un pays où la fièvre jaune est endémique ou se montre épidémiquement à des périodes presque fixes et non trop éloignées (la Vera-Cruz par conséquent, quelques villes du littoral du golfe du Mexique, la Nouvelle-Orléans, les grandes et les petites Antilles, etc.). Pour faire bénéficier leurs enfants de cet avantage, on voit souvent des dames de l'intérieur du Mexique profiter d'une année où la fièvre jaune est légère à la Vera-Cruz pour venir y faire leurs couches.

Cependant, nous avons rencontré deux exceptions bien regrettables que nous devons mentionner : un jeune médecin de l'armée de terre, M. Michaux, est mort pendant l'épidémie de 1862, peu après son débarquement à la Vera-Cruz, bien qu'il fût né à la Trinitad (Antilles).

Un des officiers des navires de guerre en station à Carmen, en 1863, est pris de fièvre jaune à bord. Le gouverneur mexicain, M. Marin, le fait débarquer et transporter chez lui; il le traite comme un de ses enfants. Une de ses filles âgée de seize ans, avec un dévouement fréquent chez les Mexicaines, ne quitte ni jour ni nuit le chevet du malade, qui meurt au quatrième jour. Trois jours après, la jeune fille est, elle-même, atteinte de fièvre jaune et meurt au cinquième jour, après avoir eu des vomissements noirs et de l'anurie les deux derniers jours. Cette demoiselle, née à la Vera-Cruz, avait été emmenée à l'âge de quatre mois à Jalapa; à l'âge de quatre ans, elle était venue passer six mois à la Vera-Cruz. Enfin, en 1863, au fort de l'épidémie, elle y avait séjourné six autres mois.

2° Par une disposition idiosyncrasique. — Plusieurs personnes nées en Europe et séjournant à la Vera-Cruz depuis longtemps, nous ont assuré n'avoir jamais eu de fièvre jaune. Nous pensons que ces personnes ont pu avoir une

fièvre jaune si légère, qu'elle a passé inaperçue ou qu'elle a pu être prise pour un simple accès de fièvre intermittente.

Quelquefois, du reste, cette immunité idiosyncrasique n'est que momentanée; nous avons vu mourir, de 1862 à 1867, plusieurs personnes qui avaient échappé à de graves épidémies les années antérieures : par exemple, en juin 1863, le consul américain qui avait un séjour de trois années dans la ville.

3° Par la race. — Les Nègres et les mulâtres de la Martinique et de la Guadeloupe, formant en grande partie les compagnies du génie colonial, n'ont pas présenté de cas à la Vera-Cruz. C'est pourquoi, dès 1862, nous avions demandé avec insistance que la garnison de la Vera-Cruz en fût exclusivement composée. Cependant, un Nègre algérien, appartenant au bataillon de tirailleurs algériens, nous a-t-on rapporté, serait mort à Cordova de fièvre jaune.

Aussi nous fûmes heureux de l'arrivée d'un bataillon égyptien nègre concédé par le vice-roi d'Égypte, bataillon qui, par sa présence à la Vera-Cruz, en permettant l'éloignement des troupes de race blanche, devait épargner la vie de bien des Français.

Les quatre cent quarante-six Nègres du Soudan et du Kordofan, de ce bataillon, dont nous avons eu à traiter presque tous les malades et que nous avons suivis avec soin, ont bien résisté aux atteintes de la fièvre jaune, de février 1863 à mars 1867.

Je dois noter ici que, pendant leur traversée d'Alexandrie à la Vera-Cruz, ils ont subi, par suite de causes diverses (jeûne pendant le ramadan, nostalgie, encombrement), une épidémie de typhus bien caractérisée, à la suite de laquelle huit d'entre eux succombèrent à bord. A leur dé-

barquement à la Vera-Cruz, ou les jours qui le suivirent, cent vingt-trois entrèrent à notre hôpital, atteints de cette affection, le typhus, que nous avons décrit et distingué de la fièvre jaune dans un rapport détaillé adressé au conseil de santé des armées.

Cependant, le 1er juillet 1863, un jeune Nègre de ce bataillon égyptien, âgé de quatorze ans, est mort après avoir présenté les symptômes de la fièvre jaune et, après la mort, les lésions propres à cette maladie ; il n'avait pas été atteint de typhus. Nous devons mentionner, toutefois, qu'il n'était pas du Soudan, mais de provenance abyssinienne.

A partir de cette époque, 1er juillet 1863, et malgré un service des plus pénibles, ces Nègres n'ont eu aucune fièvre de cause infectieuse et ils ont été, en outre, réfractaires au paludisme d'une manière très-remarquable, tandis que la race blanche, dans les mêmes conditions, en souffrait gravement.

Nous nous sommes demandé si le typhus qu'ont eu ces Nègres, à leur arrivée à la Vera-Cruz, n'a pas augmenté pour eux l'immunité relative contre la fièvre jaune que leur race leur octroyait déjà.

Du reste, quoique composé en général de soldats robustes, ce bataillon est rentré bien réduit à la suite de son séjour de quatre années à la Vera-Cruz : 91 hommes étaient morts de maladie ; la plupart (21) de typhus, peu après leur arrivée ; 20 de dyssenterie et 18 de tuberculisation. Nous possédons les observations de ces hommes décédés.

Quant aux Arabes, Kabyles ou autres, ils n'ont présenté aucune immunité et beaucoup ont eu des cas mortels ; il en est de même des Grecs, qui se trouvaient en grand nombre dans la contre-guérilla. D'après nos renseignements pris à la Havane, lors de notre passage, les Chinois

seraient moins fréquemment atteints de la fièvre jaune que les autres étrangers dans l'île de Cuba.

Nous avons remarqué peu de différence dans la gravité et la fréquence des atteintes pendant les épidémies entre les différentes nationalités. Nous avons constaté une mortalité aussi grande parmi les hommes venant de nos départements du midi que parmi ceux des départements du nord, et nous avons vu les Basques, assez nombreux à la Vera-Cruz, les Espagnols, les Juifs et même les Mexicains de l'intérieur du pays y payer un égal tribut à la maladie.

Fréquemment, nous avons vu mourir à la Vera-Cruz, de fièvre jaune, des hommes qui avaient habité la Havane et la Nouvelle-Orléans pendant plusieurs années. Les habitants nés à la Vera-Cruz sont, au contraire, à l'abri de toute atteinte dans les divers autres pays où la maladie peut se contracter.

4° Par une première atteinte. — Nous n'avons pas noté de récidive chez une personne ayant eu une fièvre jaune bien confirmée et bien constatée par nous-même. Aussi, avons-nous demandé que l'atteinte de fièvre jaune fût signalée sur le livret des militaires, comme cela a lieu pour la vaccine ou la variole, afin d'indiquer que le séjour à la Vera-Cruz pouvait désormais se faire impunément, en utilisant ainsi l'immunité acquise.

Nous n'avons pu, malheureusement, réussir toujours à conserver à la Vera-Cruz les infirmiers guéris de la fièvre jaune. Souvent, des ordres venus de Mexico et dont nous n'avions pas connaissance, nous les enlevaient, à notre très-grand regret; ils étaient remplacés par d'autres infirmiers, qui, chargés d'un service pénible qu'ils exécutaient courageusement, avaient ainsi à payer un lourd tribut à la maladie.

Aucun antagonisme n'a été constaté entre la fièvre jaune et les autres maladies; nous avons perdu des hommes qui avaient eu le choléra. Un homme pris de fièvre jaune dans le cours d'une variole, à la période de suppuration, en est mort.

Enfin, les fièvres paludéennes, les cachexies qui les compliquent, la dyssenterie, la diarrhée aiguë ou chronique n'ont eu aucun effet sur les atteintes de la fièvre jaune.

Causes prédisposantes.

Une constitution robuste, un tempérament sanguin, nous ont paru prédisposer, en général, à une atteinte plus prompte et plus grave; c'est, du reste, une observation faite depuis longtemps dans la ville. Il semblerait ainsi que des poumons plus volumineux et respirant plus amplement, offriraient plus de surface de contact et d'absorption au miasme contenu dans l'air.

Les étrangers de tous les âges ont eu à souffrir à la Vera-Cruz de la fièvre jaune, les enfants moins cependant que les adultes. Nous avons vu mourir plusieurs vieillards.

Les femmes ont paru aussi être atteintes un peu plus légèrement que les hommes.

Les conditions dans lesquelles se trouvent les militaires, sont les plus propres à prédisposer à la fièvre jaune (habitation en commun, malpropreté habituelle des locaux où ils vivent, de leur matériel de literie, de leurs effets et de leur personne). Aussi devrons-nous nous occuper de ce qui les concerne dans les mesures de prophylaxie.

Si la plupart de nos courageux soldats sont morts sans se préoccuper de la gravité de leur maladie ou sans en connaître le nom, il faut remarquer que l'inquiétude, la peur,

l'angoisse dans laquelle vivent beaucoup d'étrangers à la Vera-Cruz, pendant une épidémie, prédisposent gravement à une atteinte sérieuse. Dans tout le cours de la maladie la résistance vitale se montrera faible.

Chez deux de nos malades, qui appréciaient toute la gravité de leur état et qui en étaient effrayés, nous avons dû employer un innocent subterfuge : nous avons fait substituer, avant notre visite, une urine saine à la leur déjà très-albumineuse et devant eux, nous avons fait l'essai de l'urine saine qui a été négatif. Ils connaissaient toute la valeur de l'absence de l'albumine pour un pronostic favorable; ils sont restés ébahis de contentement, et les symptômes graves qu'ils présentaient se sont amendés à partir du soir même; tous deux ont guéri.

Nous avons noté aussi un certain nombre de cas où des pressentiments d'une atteinte mortelle, souvent exprimés d'avance, et sans être cependant accompagnés d'inquiétude, se sont réalisés complétement.

Causes occasionnelles.

Comme cause occasionnelle, nous avons noté toute excitation de l'organisme, l'action solaire, l'ivresse, la danse, les excès de tout genre, les bains de mer, surtout pris au soleil, la marche prolongée sous l'action de la lumière et de la chaleur solaires. Mais, en restant à l'abri du soleil et dans l'obscurité, on est loin d'être préservé contre la fièvre jaune : des malades, blessés ou autres, alités depuis longtemps étaient, parfois, atteints dans les salles, et ces hommes ont même fourni un nombre considérable de cas mortels.

L'action directe de l'air de la nuit nous a paru produire à elle seule le développement de plusieurs cas. Ainsi, nous

avons vu un domestique (ordonnance) être atteint, quinze heures après avoir passé une nuit entière sur la terrasse d'une maison dans laquelle d'autres hommes, ordonnances aussi, et couchant dans leur lit, n'ont pas eu la maladie.

Temps nécessaire à l'absorption du miasme. Incubation.

Le temps nécessaire à l'empoisonnement par le miasme de la fièvre jaune a été variable; il a dépendu, sans doute, du degré de concentration de ce miasme et de la réceptivité du sujet. Nous avons vu plusieurs fois des soldats en station dans des postes de la Terre Chaude à l'abri de la fièvre jaune, qui n'étaient venus faire qu'une courte apparition de trois à quatre heures dans la ville, atteints ensuite de la maladie. Beaucoup l'ont été après n'y avoir passé qu'une nuit.

L'incubation, entre le moment où le poison a été absorbé et l'invasion, est en général courte, mais elle varie aussi de deux à quatre et à cinq jours. L'incubation ne se traduit généralement que par quelques malaises et l'invasion se fait le plus souvent brusquement par une fièvre, le plus ordinairement violente, non toujours avec frissons marqués, mais avec chaleur vive de la peau et coloration acajou neuf de la face, comme nous allons le voir.

Symptômes.

La description de chacun des symptômes de la fièvre jaune, que beaucoup de circonstances modifient, demanderait de trop longs développements pour être complète. Nous nous bornerons ici à faire l'esquisse des principaux symptômes que nous avons eus habituellement sous les yeux à la Vera-Cruz.

Ordinairement, injection prononcée des yeux (que nous avons notée manquant souvent chez les Indiens, chez les anémiques et les cachectiques), accusée, au contraire, chez les hommes sanguins; douleurs généralisées, mais marquées, surtout aux reins, à la région sus-orbitaire, fréquemment à la nuque. En même temps, soif vive, souvent constipation, nausées, vomissements bilieux; enduit blanc de la langue, surtout prononcé chez les nouveaux débarqués; s'il n'existe pas de suite, cet enduit se produit rapidement par l'emploi de purgatifs huileux; il est moins considérable chez les Mexicains; malaise et agitation, insomnie, inquiétude; urine libre, le plus souvent en rapport à ce moment avec l'abondance des boissons ingérées.

Ces symptômes persistent pendant deux à trois jours, tantôt très-prononcés, tantôt beaucoup moins marqués.

Dans beaucoup de cas (*cas accusé*, mais *léger*, *avorté*), tout se termine là; la maladie a avorté, le pouls tombe vite jusqu'à son rhythme normal; un bien-être profond et durable est éprouvé; la peau se couvre d'une moiteur fraîche, le sommeil revient calme et réparateur. La convalescence commence avec ou sans ictère et elle est en général peu longue, si elle est bien conduite. Ces cas légers constituent aussi ce qu'on a appelé la *fièvre d'acclimatation*, laquelle, certaines années, est plus fréquente que les cas graves.

D'autres fois (*cas moyens*), la maladie arrivée au deuxième ou au troisième jour, présente bien un arrêt, une détente des symptômes, mais ce n'est qu'en apparence; le pouls a bien diminué de fréquence, la chaleur a bien baissé, mais ce n'est qu'à la surface de la peau; elle existe encore profondément. Un bien-être est, il est vrai, éprouvé par le malade, mais il n'est pas complet; il y a encore de l'inquiétude, le facies n'est pas reposé, la peau se décolore, l'urine est

plus rare et elle commence à présenter de l'albumine et quelquefois déjà de la matière colorante de la bile. A ce moment, la sensation de la faim est ressentie plus ou moins vive.

Ce temps d'arrêt apparent dure de quelques heures à dix à douze heures, au bout desquelles se montrent de nouveaux symptômes. A la face, au cou, sur le haut et le devant de la poitrine, l'ictère succède à la décoloration de la peau; il faut le chercher d'abord sur les sclérotiques, où il est le plus prononcé; le pouls redevient souvent fébrile, les nausées persistent, un malaise général est ressenti, les forces sont diminuées, le sommeil n'est pas calme, des épistaxis apparaissent, un suintement sanguin se fait par la bouche et par la langue. Cette lutte se prolonge pendant deux à trois jours, puis les symptômes graves s'amendent et peu à peu s'effacent; la convalescence s'établit cette fois longue et périlleuse.

Mais, dans les *cas graves*, ces derniers symptômes sont plus marqués et aussi plus mobiles en raison des complications, suite des localisations qui se produisent : le pouls redevient le plus souvent fréquent, la respiration profonde anxieuse; la peau est sèche, le facies est contracté, grippé, exprimant le plus souvent la terreur; le délire sous toutes ses formes se présente; d'autres fois, cependant, le cerveau reste libre; une angoisse épigastrique et œsophagienne précède le hoquet; les vomissements marc de café plus ou moins foncé, quelquefois analogues à de l'eau à peine teintée ou à peine striée par un peu de suie, et n'en constituant pas moins le *vomito negro*, vomissements suivis d'une sensation de brûlure de l'œsophage, se produisent eux-mêmes; les selles deviennent noires. A ce moment, le sang s'ouvre une issue par les muqueuses nasale, buccale, par la

langue, par les plaies des sangsues, s'il en existe, par les plaies des vésicatoires.

L'urine devient rare ou se supprime; quelquefois, exceptionnellement, elle s'accumule dans la vessie; le malade, souvent épuisé par les hémorrhagies, la face anxieuse, jaune ou décolorée, tombe dans un état ataxo-adynamique ou dans un état comateux. Ou bien ses forces paraissent se centupler; il veut fuir, il crie, son visage exprime la terreur, il s'agite, se débat, et quatre personnes peuvent à peine le maintenir; d'autres fois, et exceptionnellement, le malade conserve son intelligence, mais il ne se rend pas compte de son état; il répond très-clairement jusqu'à ce que, quelques moments avant la mort, pris d'accès épileptiformes qui augmentent de plus en plus en force et en durée, il expire dans l'un d'eux, le plus souvent entre le quatrième et le sixième jour.

Tel est le tableau le plus habituel du déroulement des symptômes en deux périodes : dans la première, symptômes de réaction, de lutte contre le poison introduit dans l'organisme; dans la seconde, symptômes résultant de l'altération du sang, des lésions qu'il a produites dans les divers organes et du trouble de leurs fonctions. Mais nous n'avons pas besoin d'ajouter que la constitution, le tempérament, la race à laquelle appartient le sujet, la dose du poison absorbé, le traitement employé, la saison de l'année, le génie épidémique, les complications qui peuvent se produire, le siége des lésions produites, sont des éléments qui font revêtir à ces deux périodes mille formes qu'il est impossible de dénommer, qui font varier beaucoup les indications fournies par le pouls et par le thermomètre et qui souvent rendent la marche de la maladie irrégulière. C'est ainsi que l'état orageux de l'atmosphère, une tension électrique

prononcée, ont autant d'influence sur la marche de la maladie que sur son développement; ils la troublent, en sont une cause occasionnelle et hâtent souvent sa terminaison fatale.

Nous mentionnerons que l'épidémie de 1862 est celle où les hémorrhagies se sont montrées surtout fréquentes et graves; cependant la peau n'en fournissait pas, à moins qu'elle n'eût été ouverte par des sangsues ou par des applications vésicantes. C'est aussi en 1862 que nous avons le plus de fois constaté l'érythème des bourses et de l'anus avec excoriations (accidents qu'il faut attribuer quelquefois à l'absence des soins de propreté), les parotides, la violence d'un délire bruyant.

Nous avons vu rarement la fièvre jaune être troublée dans sa marche par la coexistence des fièvres paludéennes si nombreuses à la Vera-Cruz, et nous n'admettons pas de forme intermittente ou rémittente de la maladie. Une pseudo-rémittence s'observe, il est vrai, à la deuxième période ; mais c'est à la suite de l'introduction de la bile dans le sang que le pouls se calme ici à ce moment.

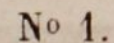
Nous avons peu fréquemment vu des exanthèmes à la peau, quelquefois seulement quelques taches pétéchiales. Bien fréquemment, dès la première visite, en avançant près du malade, nous avons reconnu la fièvre jaune à la seconde période à la vue de l'aspect des piqûres de moustiques. Ces piqûres, à ce moment, ont la teinte rosée du purpura hemorrhagica avec un petit cercle ecchymotique; on les voit seulement sur les parties découvertes du corps et surtout aux mains et aux avant-bras. Je les ai vu prendre, à tort, pour une éruption exanthématique ou pour de vraies pétéchies.

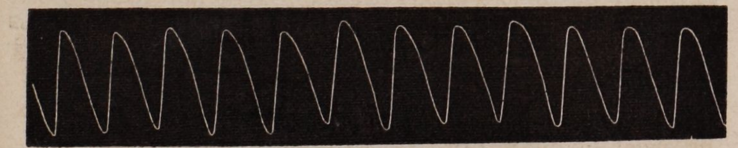
Notons une particularité. Parfois les symptômes que présente un malade qui vient à peine de s'aliter, appartien-

nent déjà á la deuxième période (vomissements noirs, ictère, par exemple), et paraissent ainsi coïncider avec le début de la maladie, de sorte qu'on serait porté à croire qu'il s'agit d'un cas foudroyant; mais, si l'on interroge le malade avec soin, on reconnaît que, courageux par sa nature, peu habitué à s'arrêter devant la douleur, il a continué à marcher malgré des vomissements noirs, et quelquefois même à manger avant de réclamer des soins, mais qu'il avait ressenti un grand malaise depuis deux ou trois jours, et qu'ainsi l'invasion date du début de ce malaise.

L'examen du pouls au moyen de très nombreux graphiques que nous avons obtenus par le *sphygmographe* de M. Marey et l'étude de la *température* dans la fièvre jaune, nous ont donné les résultats suivants, que nous avions communiqués à M. le docteur Vaillant, médecin de la marine, et qui ont été mentionnés dans sa thèse soutenue à Paris en février 1869.

Dans la première période, amplitude considérable, chute brusque de la ligne de descente, correspondant à une chaleur vive, à l'injection des yeux, à un volume plus grand des artères, à une fréquence considérable du pouls. (*Voir le tracé n° 1 ci-après.*)


N° 1.



Au tracé n° 2 ci-dessous, qui a été pris au deuxième jour de la maladie, correspondait un pouls à 134 pulsations, une température à 39°. Le malade a guéri.

N° 2.

Au 3ᵉ jour, diminution de l'amplitude, pente douce de la ligne de descente, correspondant à de la sédation. (*Tracé n° 3 suivant.*)

N° 3.

Dans les cas graves où, au troisième jour la sédation était incomplète, le pouls restait fréquent sans dicrotisme ou avec dicrotisme comme au tracé n° 4 qui suit.

N° 4.

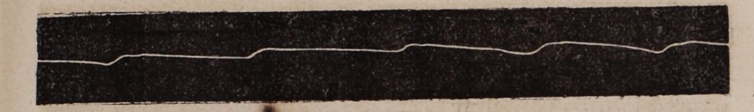
Au troisième jour et les jours suivants, quand le pouls se ralentit considérablement, que la chaleur du corps a baissé, on trouve le pouls qui se rencontre en général dans l'algidité du choléra. (*Tracé n°* 5.)

N° 5.

Un tracé, où les ondulations longues étaient à peine accusées, était donné plusieurs jours de suite par un homme déjà bien affaibli par des hémorrhagies diverses et d'abondants vomissements noirs et qui a guéri.

Dans la convalescence des cas graves, le tracé reste longtemps sans amplitude et comme affaissé. (*Tracé n°* 6.)

N° 6.

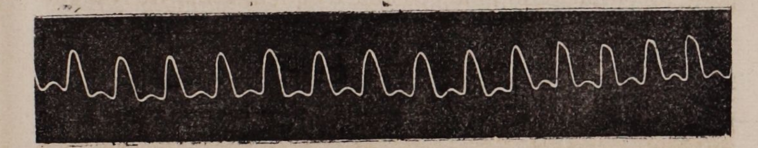


A ce tracé correspondait un pouls à 54° et une température de 38°.

En général, la forme asphyxique a donné un tracé marqué par beaucoup de dicrotisme et par des ondulations irrégulières de la ligne des sommets.

Dans les tracés n°s 7, 8 et 9 ci-après, le dicrotisme est marqué aussi.

N° 7.



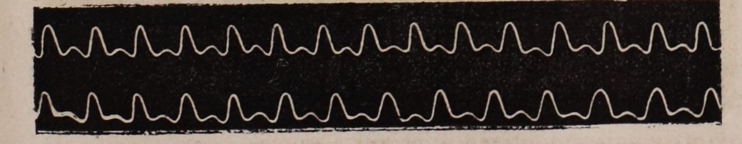
(12 novembre 1864. Fin du 1er jour. — T. 40°,5. — 122 puls.)

N° 8.



(Fin du 2e jour. — T. 39°. — 110 puls.)

N° 9.



(Fin du 3e jour. — T. 38°,2. — 114 puls.)

Ces tracés ont été pris sur un malade chez lequel la

température et le pouls se sont maintenus élevés et qui est mort à la fin du 4e jour.

Le tableau suivant donne les indications fournies par le pouls, plusieurs fois par jour, dans un cas terminé par la mort à la fin du 5e jour.

		POULS :	TEMPÉATURE :
12 juin 1864	1er j.	120,124,122	40°,6
—	2e j.	110,106,100	39°
—	3e j.	92,86,82,82	38°,6
—	4e j.	80,74,72	38°,39°
—	5e j.	78,60,80,78,82	37°,6,38°,3

Les tracés, chez des malades offrant des accidents cérébraux à la fin de la deuxième période, présentaient souvent de nouveau de l'amplitude.

En général donc, variétés, écarts considérables, suivant les périodes et les symptômes dominants de la maladie, depuis une amplitude qui n'est atteinte par aucune maladie inflammatoire jusqu'à la ligne presque droite de l'algidité.

Mais si l'appareil enregistreur ne peut fournir, ce qu'il eût été si important de trouver, un tracé particulier du pouls pour la fièvre jaune au début, il donne, à l'œil, les moindres modifications de la circulation que le toucher serait inhabile à apprécier complétement. Ce sont là des éléments utiles de diagnostic et de pronostic.

Le *thermomètre* appliqué directement sur la peau axillaire des malades, par une température moyenne ambiante de 24° à 28° centigr., a fourni les données suivantes :

Au premier et au deuxième jour, la température recherchée dans l'aisselle a varié de 37°,5 à 41°,5. En géné-

ral, diminution notable au troisième jour, vers l'époque de l'apparition de l'ictère.

Les jours suivants, décroissance jusqu'à 37° et jusqu'à 35° dans les cas graves où les hémorrhagies ont été abondantes, où la convalescence s'établit lentement et où le pouls est très-lent (quelquefois 42 pulsations). Cette lenteur s'observe plus encore chez les Indiens. Quelquefois, la température ne baisse qu'insensiblement tout en se maintenant assez élevée, comme chez le malade qui a fourni les tracés 7, 8 et 9.

Fréquemment, quelques heures avant la mort, élévation d'un degré sur la chaleur du jour précédent.

Nous avons rencontré quelquefois de l'*albumine* dans l'urine, dans les cas légers; toujours (un cas excepté), dans les cas graves. Elle se montrait habituellement à la fin de la première période ou au commencement de la seconde; ce n'est qu'exceptionnellement que nous l'avons rencontrée dès le début de la maladie.

Pour examiner l'urine, autant que possible nous la faisions prendre directement et non dans les vases de nuit, où elle est souvent mêlée à divers autres liquides, ce qui pouvait faire commettre des erreurs. Elle était recueillie, pour toutes les mictions, dans une fiole à large goulot. L'analyse était faite par l'acide en même temps que par la chaleur. Souvent l'albumine était obtenue à la température de la coagulation du blanc d'œuf; puis, le liquide filtré et chauffé de nouveau jusqu'à l'ébullition, redonnait un précipité albumineux d'un aspect amorphe au microscope.

L'albumine s'est montrée presque toujours en raison directe de la gravité de la maladie et nous a donné les renseignements les plus précieux pour le diagnostic et le pronostic. L'acide urique était en général en quantité normale;

l'urine n'a été alcaline que dans les convalescences et d'une manière exceptionnelle.

Au microscope, l'examen des vomissements noirs que nous avons vu confondre avec les liquides ingérés noirs (thé, casse, etc., ou avec la bile quelquefois noire), a fait reconnaître les globules sanguins plus ou moins altérés. Nous avons pu reproduire, à volonté, la teinte de ces vomissements noirs de la fièvre jaune en versant sur du sang de l'acide chlorhydrique. En étendant sur du linge blanc le liquide de ces vomissements, il le colore en teinte sépia. Quelquefois, quand la sécrétion du suc gastrique se ralentit, nous avons vu le vomissement constitué par du sang pur et conservant encore sa coloration rouge.

Dans les cas graves, le sang extrait par des ventouses, à la deuxième période, présente les caractères physiques que l'on observe dans la fièvre typhoïde; il est fluide, se coagule peu ou pas, ses globules sont petits, irréguliers. Il nous a donné des quantités considérables d'urée, et même dans deux cas mortels où la sécrétion urinaire avait persisté; nous en avons aussi trouvé des traces dans la sérosité des ventricules cérébraux.

Nous avons reconnu dans l'urine la présence des acides et la matière colorante de la bile.

Nous sommes tout disposé à penser que les phénomènes nerveux si variés et si graves, qui habituellement précèdent la mort, doivent se rapporter en grande partie au transport dans les divers organes et dans l'axe cérébro-spinal, des éléments de l'urine dont la sécrétion s'arrête et des éléments altérés de la bile, c'est-à-dire à l'urémie et à la cholémie réunies, et quelquefois à la cholémie seule, puisque, comme nous l'avons vu quelquefois, la sécrétion urinaire n'est pas supprimée.

Pronostic.

Quand la fièvre jaune sévit épidémiquement à la Vera-Cruz, elle constitue une maladie des plus graves ; lorsqu'elle paraît à l'état sporadique, elle l'est encore beaucoup. En général, le pronostic est en rapport avec l'intensité de la fièvre et surtout avec la fréquence du pouls ; un pouls au delà de 125, au début, annonce en général que l'affection sera grave ; cependant, il y a des formes insidieuses, surtout chez les Indiens, dans lesquelles le pouls est peu accéléré, bien que l'affection doive être grave et mortelle.

Un effort musculaire, une marche même courte, un transport à cheval, en voiture ou en chemin de fer, alors que l'invasion avait eu lieu déjà, nous ont paru constamment aggraver beaucoup la maladie, troubler l'ordre des symptômes et accélérer la marche fatale.

L'albumine ne se montre que vers la fin de la première période ; mais pendant tout le reste de la durée de la maladie, la quantité d'albumine de l'urine nous a beaucoup aidé aussi pour établir le pronostic. L'apparition d'inspirations rares et profondes, coïncidant avec de l'hypostase pulmonaire en arrière ; la suppression d'urine, le hoquet un peu prolongé surtout, ont été pour nous des signes d'un pronostic sérieux. Il en est de même des vomissements noirs, quand on a pu bien reconnaître que leur coloration noire ne provient pas des boissons ingérées, que la matière noire qu'ils contiennent est bien le résultat d'une hémorrhagie de l'estomac et que du sang n'a pas été avalé en abondance à la suite d'une épistaxis ou du saignement de la langue.

Nous avons cependant obtenu un nombre très-notable

18

de cas de guérison, malgré la complication de vomissements noirs plus ou moins abondants.

D'une manière générale, il faut toujours poser le pronostic avec réserve et ne jamais désespérer, même dans les cas les plus graves; et, d'un autre côté, ne jamais tout promettre, même dans les cas en apparence les plus légers au début.

Diagnostic

A la Vera-Cruz et dans la Terre Chaude du Mexique sévit une très-grande variété de pyrexies; le médecin, dès lors, peut être embarrassé pour établir le diagnostic de celle qu'il a sous les yeux.

C'est ainsi que nous avons vu dans nos salles de l'hôpital, alternativement et quelquefois simultanément, des malades atteints de fièvre jaune, de fièvre éphémère simple, de fièvre inflammatoire, fréquente chez nos soldats après un jour de marche ou de combat et guéris après un jour de repos et de boissons tempérantes; de typhus chez des prisonniers provenant du fort de Saint-Jean d'Ulloa ou des navires; de variole qui, au début, simule beaucoup la fièvre jaune des deux premiers jours; de rougeole, des fièvres paludéennes sous toutes leurs nombreuses formes.

Nous n'avons vu qu'un cas de fièvre hématurique chez un Mexicain acclimaté ayant eu déjà beaucoup d'accès de fièvre paludéenne. Cette affection se distinguerait de la fièvre jaune, par sa marche, par ses symptômes propres et en particulier par la coloration sanguine de l'urine, laquelle n'est pas supprimée comme dans la fièvre jaune.

Au début, il n'y a pas de signes pour distinguer d'une manière certaine ces affections de la fièvre jaune du début; la lombalgie n'est pas constante même dans les cas qui

doivent être mortels; le pouls, la température ne fournissent pas des indications complètes; mais le plus souvent, à la fin du deuxième ou du troisième jour, la fièvre jaune se reconnaît à ses symptômes propres.

La recherche de l'albumine est aussi d'un grand secours; sa présence servirait à distinguer, en général, la fièvre jaune de la plupart des autres pyrexies et de l'ictère grave, dont la marche lente est d'ailleurs bien différente. Du reste, le traitement employé pour une de ces maladies, au début, peut en général s'appliquer aux autres.

S'il s'agit d'une affection revêtant une forme épidémique dès les premiers jours, le diagnostic *post mortem* obtenu par l'étude des lésions est toujours précieux pour diriger sans hésitation le traitement des malades qui se présenteront encore.

C'est ainsi qu'en octobre 1862, quand l'épidémie de fièvre jaune commençait à se ralentir, le 20e bataillon de chasseurs à pied fut pris en masse de fièvre violente et grave, se prolongeant au delà du troisième et du quatrième jour. Notre premier diagnostic dut se réviser promptement, et des nécropsies nous y aidèrent. Nous avions affaire à des fièvres pseudo-continues graves décrites par M. Maillot, avec prédominance de symptômes bilieux au début et bientôt compliqués d'adynamie, à des affections n'offrant jamais aucun des symptômes de la deuxième période de la fièvre jaune ni aucune de ses lésions anatomiques, se prolongeant plus longtemps qu'elle et présentant, par contre et pendant la vie et après la mort, une augmentation énorme de la rate. Le sulfate de quinine nous fut ici aussitôt d'un grand secours, tandis qu'il eût été funeste s'il se fût agi de cas de fièvre jaune.

En même temps, dans la ville et dans les environs, les

habitants acclimatés, les Mexicains surtout, étaient atteints en grand nombre par la même affection de nature paludéenne.

Ce 20e bataillon, dont l'effectif était complet à son arrivée à la Vera-Cruz, en partit au bout d'un mois déjà bien amoindri; il arriva à Orizaba avec une quarantaine d'hommes seulement pouvant porter les armes. Beaucoup moururent, et nous pûmes nous assurer, par nos renseignements pris, soit près du médecin du corps, soit près des officiers qui, eux-mêmes, ne furent nullement éprouvés (ce qui ne se serait pas produit s'il se fût agi de la fièvre jaune), que pas un soldat parmi ceux qui tombèrent en route n'eut de vomissements noirs, vomissements qui frappent si particulièrement les yeux, même des personnes étrangères à l'art (1).

Les renseignements pris sur la nationalité, la durée du séjour à la Vera-Cruz, la provenance du malade, les atteintes antérieures de fièvre, la date de l'invasion, ont été aussi d'utiles auxiliaires pour établir le diagnostic de la fièvre jaune au début.

Mortalité.

Pour faire une statistique de la fièvre jaune, qui rende compte, à la fois, et de la gravité et de l'effet des traitements employés, nous avons divisé les cas présentés par les malades en *cas douteux*, en cas *légers probables*, en *légers confirmés*, en *cas moyens* et en *cas graves*. Nous n'avons pu encore faire le dépouillement des

(1) C'est aussi d'une fièvre pseudo-continue grave que nous eûmes à traiter et avec succès, Dieu merci, à la même époque et pendant un des séjours annuels qu'il venait faire courageusement à la Vera-Cruz, notre très-regretté et très-digne chef et ami, le docteur Ehrmann, mort pendant la guerre de 1870.

observations des nombreux malades que nous avons eus sous les yeux; nous dirons seulement que la mortalité a varié beaucoup, selon les années, selon les saisons, selon le lieu d'où provenaient les malades. En 1862, elle a été relativement bien plus considérable, ce qu'il faut attribuer en grande partie au passage successif d'un grand nombre d'hommes, à l'infection des locaux, au manque de moyens d'installation convenable des malades et au défaut des soins de propreté générale de la ville par suite de l'éloignement momentané des autorités locales. C'est ainsi qu'au commencement de 1862 une compagnie du 99e de ligne perdit tous ses officiers, tous ses sous-officiers et fut réduite à une vingtaine d'hommes dans l'espace de trois mois.

Lésions anatomiques.

La plupart des trop nombreuses autopsies de fièvre jaune (300) que nous avons dû faire nous-même, et que nous avons eu le soin de noter à l'amphithéâtre, nous ont révélé des lésions presque constantes. Nous n'en donnerons ici qu'un résumé, nous réservant de les analyser dans un autre travail avec plus de développements.

Habitus. — En général, rigidité cadavérique prononcée avec saillie musculaire plus ou moins marquée; doigts des mains fléchis, le pouce excepté; pieds souvent dans l'extension.

Coloration jaune habituelle de la peau et des sclérotiques; généralement teinte violacée des oreilles, des faces postérieures du cou, du tronc, du scrotum et des membres, correspondant aux parties les plus déclives, et envahissant les parties latérales pour se fondre, par des marbrures ou des vergetures, avec la teinte jaune; quelquefois pétéchies.

Orifices buccal, nasal et quelquefois anal, souillés par du sang plus ou moins noirâtre ou par des matières noires; exceptionnellement excoriations gangréneuses au scrotum et à l'anus.

Tissu cellulaire sous-cutané et graisseux enveloppant les organes, ordinairement coloré en jaune; exceptionnellement, hémorrhagies interstitielles, inter-musculaires.

Cavité crânienne. — Dure-mère souvent colorée en jaune; sinus veineux gorgés de sang noir; injection fréquente des méninges; sérosité plus ou moins abondante dans le tissu cellulaire sous-arachnoïdien; substance grise quelquefois plus foncée; sablé à la coupe de la substance blanche des hémisphères; sérosité plus ou moins abondante, quelquefois jaune, dans les ventricules; teinte violacée des plexus choroïdes.

La moelle épinière, mise à découvert un assez grand nombre de fois, ne nous a montré rien de remarquable; le plus souvent, seulement de l'injection de ses enveloppes. Le siége de l'injection était variable. Les nerfs du plexus lombaire examinés dans le but de rechercher une altération qui aurait pu expliquer la lombalgie du début, n'ont pas présenté d'altération notable.

Cavité thoracique. — Le plus souvent nous avons rencontré le bord postérieur et quelquefois toute la moitié postérieure des poumons gorgés de sang; fréquemment, dans cette portion, le tissu pulmonaire semblait détruit comme par une apoplexie et ne surnageait pas dans l'eau.

Le tissu du cœur a été souvent ramolli, décoloré ou d'un jaune plus ou moins prononcé; et, dans les cas où la maladie s'était prolongée, comme en voie de régression graisseuse; fréquemment, à la base, sur la surface extérieure, nous avons trouvé des taches pétéchiales de petite étendue.

La coloration rouge gelée de groseille, observée quelquefois sur l'endocarde (aussi bien que celle observée sur la muqueuse de l'estomac et de l'intestin) nous a paru être souvent une lésion cadavérique produite par le contact plus ou moins prolongé du sang avec ces organes : cette coloration augmentait à mesure que l'observation s'éloignait du moment de la mort.

En général caillots fibrineux ambrés dans les ventricules, s'étendant parfois dans les oreillettes; parfois aussi les caillots sont sanguins, noirs.

Cavité abdominale. — Ce n'est qu'exceptionnellement que le foie n'a pas été coloré en jaune; la teinte en a été le plus souvent jaune-chamois, quelquefois celle du foie gras des volailles, ou jaune-rhubarbe. Dans quelques cas, à la coupe, il avait l'aspect d'un porphyre et présentait de très-petits traits, tracés dans divers sens, d'une teinte brun foncé et se détachant sur un fond jaune plus clair. Le tissu était quelquefois ramolli, quelquefois gorgé de sang, souvent presque exsangue. Du papier frotté sur sa surface convexe, dépouillée de sa capsule, ou sur une section du viscère, ne nous a pas paru être graissé.

Cependant l'examen microscopique nous a montré fréquemment des cellules hépatiques détruites et remplacées par des cellules brillantes graisseuses, et surtout lorsque la maladie s'était prolongée au delà de la durée habituelle.

La vésicule biliaire a été trouvée le plus souvent distendue par de la bile noire, épaisse, poisseuse, mais jamais mélangée à du sang; quelquefois la bile était claire, filante.

Le poids du foie, pris exactement dans la plus grande partie des autopsies, a été trouvé variable, souvent au-dessus de celui de l'état normal, souvent au-dessous. Mais nous devons noter ici que nous avons reconnu qu'un séjour

quelque peu prolongé à la Vera-Cruz ou dans les Terres Chaudes et dans les conditions surtout où mettent les fatigues de la guerre, amène le plus souvent un engorgement de ce viscère; que le foie, chez les Indiens venant de l'intérieur, est notablement plus petit que chez l'Européen. Cette différence était encore plus sensible chez les Égyptiens, à peu près indemnes de la fièvre jaune; ils avaient le foie très-petit. Il est donc difficile de tirer des conclusions bien précises du poids trouvé au foie dans la fièvre jaune à la Vera-Cruz.

La matière noire, de différente teinte, a rarement fait défaut dans l'estomac et dans l'intestin; cependant, quelquefois nous avons rencontré un liquide grisâtre, et dans l'intestin, en petite quantité, une matière d'apparence chyleuse, blanche ou légèrement grisâtre; quelquefois ce liquide blanchâtre était rosé; dans un cas, il était analogue au sirop de groseilles. Le plus souvent, il n'était pas filant et il ne contenait pas de bile. Le microscope y décelait des globules sanguins déchirés.

La muqueuse gastro-intestinale a été trouvée fréquemment injectée, ecchymosée, ramollie. Dans les cas où les parois stomacales avaient été le siége d'une hémorrhagie abondante, elle était pâle et décolorée. Souvent on trouvait, dans le tissu sous-muqueux stomacal ou intestinal, des suffusions hémorrhagiques s'étendant jusqu'à la tunique péritonéale.

Les ganglions mésentériques n'étaient pas engorgés. Le pancréas et les capsules surrénales étaient d'apparence saine.

Constamment la rate était d'une consistance ferme et d'un volume normal, quand il n'y avait pas d'antécédents de paludisme.

Par contre, les reins ont toujours donné un poids augmenté considérablement: en moyenne 230 à 235 gram-

mes; ils étaient congestionnés, souvent ramollis, présentaient à leur surface corticale, qui était jaune ou décolorée, de l'injection ou de petits caillots ecchymotiques; les calices et les bassinets étaient jaunes et injectés. La pression du doigt sur le sommet des pyramides, faisait souvent sourdre de l'urine de consistance épaisse, blanchâtre, contenant quelquefois des globules de pus, quelquefois des tubuli; parfois, des suffusions ecchymotiques s'observaient dans le tissu cellulaire périrénal coloré en jaune.

Un malade se trouvant déjà franchement en convalescence, après avoir échappé à une fièvre jaune des plus graves, avec vomissements noirs, fut pris tout à coup de symptômes fébriles intenses et mourut; nous trouvâmes, à l'autopsie, plusieurs petits abcès dans chacun des deux reins.

La vessie n'a pas été le siége d'ecchymoses; elle était le plus souvent rétractée; elle contenait peu ou ne contenait pas d'urine; celle-ci était le plus ordinairement épaisse et albumineuse. Ce n'est que dans un cas exceptionnel que nous l'avons trouvée sans albumine, comme elle l'avait été pendant la vie.

Nature.

La fièvre jaune est un empoisonnement du sang par un miasme particulier. Le sang altéré, projeté dans les organes, y produit rapidement des lésions qu'augmente la vive réaction qui lui est opposée par ces organes. Bien que secondaires, ces lésions deviennent elles-mêmes causes de complications suffisantes pour amener la mort. Dès le début de la maladie, dans des cas graves, nous avons eu l'occasion de constater la fluidité du sang par la difficulté d'arrêter son écoulement à la suite de piqûres de sangsues.

La fièvre jaune, par sa courte incubation, par la soudai-

neté de son invasion, par sa gravité, peut-être même par quelques-unes de ses causes, par sa transmissibilité, sa facile importation, a plus d'une analogie avec le choléra. Pour ce qui regarde les symptômes, il y a interversion : dans le choléra, la réaction se produit à la seconde période au lieu d'avoir lieu, comme ici, à la première.

A la Vera-Cruz, la fièvre jaune s'est révélée à nous comme une maladie spécifique, naissant de causes spécifiques propres à la faire naître elle seule, comme une entité morbide séparée bien distinctement de toutes les fièvres de cause paludéenne.

Dès le commencement de 1863, dans un rapport au conseil de santé, dont une partie a été reproduite dans le numéro du 28 février 1863 de la *Gazette des hôpitaux*, nous insistions sur ce point encore controversé.

Nous n'avons pas observé de fièvre jaune intermittente. Souvent la fièvre jaune s'est montrée à la suite ou même dans le cours d'une fièvre intermittente, mais en restant en pleine indépendance de la cause paludéenne et sans que sa marche propre en fût notablement influencée.

Mais donnons encore d'autres arguments pour différencier les fièvres paludéennes de la fièvre jaune.

Nous l'avons dit, la ville de la Vera-Cruz est entourée de marais; les Mexicains, les autres habitants nés à la Vera-Cruz, les étrangers qui ont eu déjà la fièvre jaune, peuvent avoir à souffrir des fièvres d'accès dans certaines saisons et en septembre surtout (on dit à la Vera Cruz, *en setiembre se tiemble*). Mais ils ne sont jamais atteints de fièvre jaune. De plus, la classe aisée de ses habitants, qui se nourrit bien, a rarement des fièvres intermittentes; c'est la classe pauvre, qui a des privations, qui lui paye le tribut habituel. Or, nous savons pourtant que la fièvre jaune attaque de préférence les personnes fortes et robustes.

Enfin, la confusion qui pourrait se faire entre la fièvre jaune, d'une part, et les fièvres hématuriques ou les autres fièvres de cause paludéenne compliquées d'hémorrhagies, d'autre part, n'est pas possible, puisque ces fièvres ne se montrent ici que comme faits entièrement exceptionnels.

Donc, pour toutes ces nombreuses raisons, auxquelles nous pourrions ajouter celles tirées des caractères propres de la fièvre jaune, cette maladie doit être absolument distinguée des fièvres paludéennes.

Traitement.

Nous avons constaté bien des fois toute l'importance qu'il y a à se hâter pour arriver auprès d'un malade atteint de fièvre jaune. C'est, en effet, dans la première période que l'intervention est surtout utile, soit pour agir thérapeutiquement, soit pour placer le malade dans des conditions convenables.

Ce n'est que lorsqu'il a été trouvé logé dans une chambre laissant à désirer sous le rapport de l'hygiène, que nous l'avons fait transporter dans une autre. En général, les officiers ont été traités par nous à domicile et non à l'hôpital.

En présence d'un malade isolé, il nous a paru utile de jeter un coup d'œil sur la literie, d'éloigner de lui les couvertures, les matelas et oreillers malpropres, qui, souvent sous ce climat, ont une odeur infecte provenant de la fermentation de la sueur du corps humain qui les a pénétrés.

Une garde-malade attentive, mais réservée et docile, comme on en trouve un certain nombre dans le pays, rend de véritables services au malade et au médecin. Elle éloigne les visites et rend compte des circonstances sur lesquelles on veut être renseigné.

Quel qu'ait été le moral des malades, il nous a toujours semblé bon de chercher à leur donner toute confiance, et à paraître même les traiter pour toute autre maladie que pour cet horrible *vomito* dont on leur a tant parlé.

Dès son arrivée à la Vera-Cruz, le médecin qui doit être appelé à traiter lui-même des malades, s'efforce et s'empresse de se renseigner sur les moyens employés dans le pays.

Ceux sur lesquels les femmes qui font profession de traiter le vomito comptent le plus, sont les suivants :

Un verre environ d'huile d'olive avec une certaine quantité de sel et de citron, ou bien une dose élevée d'huile de ricin, et cela quelle que soit la date à laquelle remonte l'invasion, est administrée au malade. Malgré la chaleur, il est recouvert par plusieurs couvertures; on le maintient soigneusement au-dessous d'elles; le linge de corps n'est pas changé pendant toute la durée de la maladie; quelque petite que soit la chambre, portes et fenêtres sont hermétiquement fermées; on l'abreuve de limonade, d'orangeade, de tisane de tamarin; de nombreux lavements émollients lui sont administrés plusieurs fois par jour; il est frictionné avec divers liquides, mais surtout avec le jus de citron. Des sinapismes sont promenés sur les membres.

Ces moyens sont continués ainsi pendant toute la durée de la maladie. Ce n'est que lorsqu'arrivent des symptômes alarmants que diverses pratiques plus ou moins excentriques, sont employées en cachette par quelques-unes de ces matrones. Nous avons pu savoir qu'une fois une boisson composée avec l'urine d'un nouveau-né, avait été donnée par l'une d'elles.

Les médecins anciens du pays, en général, s'en tiennent pour la première période, à ce traitement consacré par l'usage de longues années, ou le modifient peu : quelques-

uns, les plus anciens, faisaient cependant, à la première période, une méthode générale de la saignée plus ou moins répétée, opération contre laquelle notre propre pratique a peu à peu réagi.

A la seconde période, la plupart font, le plus souvent, la médecine des symptômes.

Après avoir suivi attentivement le résultat de cette médication, pour laquelle une véritable confiance nous avait été tout d'abord communiquée, nous sommes arrivé à reconnaître que, dans les cas graves, elle n'entrave pas les accidents et qu'elle a même contre elle certains inconvénients plus ou moins sérieux. Tout en approuvant des soins propres à ne pas troubler les fonctions de la peau, nous avons promptement constaté toute la nocuité du manque d'aération, de l'excès du poids des couvertures, du maintien pendant plusieurs jours sur le corps du linge souillé par des sueurs copieuses, etc., toutes conditions qui ont pour résultat de congestionner le cerveau, d'exciter la fièvre du patient et d'augmenter l'infection.

L'indication que l'on cherche à remplir en employant les purgatifs et en provoquant les sueurs, est certainement rationnelle. A défaut de connaissance de spécifique qui peut-être se trouvera quelque jour, il est logique de chercher à éliminer le poison, qui a pénétré dans l'économie, en provoquant des évacuations, des sueurs, des urines. Mais il ne faut pas oublier que l'estomac en particulier est, dès le début, atteint d'une impressionnabilité particulière, et le choix et l'emploi des purgatifs nous a paru important.

Nous avons cru devoir rejeter généralement le verre d'huile. Il n'agit comme purgatif qu'en provoquant une violente indigestion dont le malade souffre beaucoup; nous avons constaté plusieurs fois que l'enduit de la langue de-

venait infiniment plus épais après l'administration de ce purgatif; que les nausées, les vomissements en sont augmentés; que l'estomac garde, dès lors, une irritabilité bien préjudiciable à l'administration d'autres médicaments dans le cours de la maladie.

Il en est de même de l'huile de ricin, quoique à un plus faible degré.

Nous avons traité plusieurs fois des malades auxquels on avait donné du calomel. Ce médicament, qui, à priori, nous avait semblé indiqué en raison d'une certaine analogie des symptômes de la fièvre jaune avec ceux de la fièvre bilieuse, et aussi en raison de l'altération que l'on trouve dans le foie, a été, à nos yeux, funeste; nous attribuons cet effet aux propriétés dépressives et altérantes de cette préparation mercurielle.

Le tartre stibié, à cause de ses effets contro-stimulants; l'ipéca et les vomitifs en général, encore quelquefois employés, et que nous avons dû essayer comparativement, en 1862, doivent être aussi, à notre avis, repoussés pour les mêmes motifs.

Les pilules végétales américaines, le remède Leroy, tous les drastiques ont produit, sous nos yeux, des effets plus ou moins fâcheux.

Lorsque nous avons voulu employer un purgatif au début, ce que nous avons fait le plus souvent, nous en avons choisi un qui ne fût pas désagréable au malade, acidulé, ne provoquant pas de nausées, aromatisé d'eau distillée de menthe, par exemple.

L'infusion de casse, aromatisée, donnée comme purgatif une ou deux fois dans les 24 heures, puis en potions par cuillerées, a été, en général, bien supportée; nous l'avons aussi donnée, en même temps, en lavements.

Cette infusion étant noire, il était bon de prévenir le malade que les vomissements qui pourraient se produire seraient noirs; ce qui ne serait pas le fait du *vomito negro* de la seconde période, si redouté de tous.

Nous avons aussi pris cette précaution d'avertir le malade lorsque nous avons donné des préparations de fer, du thé, de l'infusion de bourrache, qui, surtout dans des vases étamés, prennent une teinte noire toujours effrayante pour lui. Ces mêmes substances communiquent aussi aux selles une teinte noire, ce dont il est bon d'êre prévenu.

Le citrate de magnésie composé par Rogé se conserve bien; il nous a paru aussi être d'un bon emploi en l'administrant en limonade gazeuse.

Nous l'avons dit, l'estomac a reçu, dès le début et par le fait de la maladie, une telle impression qu'il se révolte contre toute substance que le malade ingère; ses fonctions sont profondément troublées; il ne digère plus qu'avec peine, même les boissons les plus légères. Certains militaires, peu habitués à écouter le mal, ont pris quelquefois des aliments après l'invasion : la maladie en a toujours été aggravée.

Nous avons donc cherché à donner les boissons les plus légères, peu édulcorées et préparées aussi souvent que possible, car sous l'influence de la chaleur tropicale, elles s'altèrent rapidement.

Une eau bien pure, légèrement acidulée, est la boisson qui plaît le plus au malade. Dans le cas où la peau est sèche, brûlante, où des frissons et des horripilations sont éprouvées, une boisson légèrement sudorifique, comme l'infusion très-faible de bourrache ou de tilleul, nous a paru bien convenir. Mais, à la Vera-Cruz, ces fleurs, comme la plupart des autres, sont presque toujours moisies, et, dans ce cas, elles ne doivent pas être employées; elles doivent être rem-

placées par des limonades chaudes, le thé de limon (thé préparé avec les feuilles d'andropogon qui se récoltent dans le pays).

Nous avons eu bien des fois l'occasion de voir les effets de la saignée; ils nous ont paru presque toujours peu satisfaisants. Quand elle était faite après la fin du premier jour, elle aggravait considérablement le mal. Nous l'avons repoussée d'une manière générale; ce n'est seulement que lorsque nous avons été en face d'un malade à tempérament fortement sanguin, à constitution pléthorique, que l'invasion était très-aiguë, ou qu'il s'agissait de combattre des phénomènes congestifs particuliers, que nous avons prescrit une seule saignée de 400 grammes; encore fallait-il qu'elle pût être faite en quelque sorte dès la première heure de l'invasion.

Mais fréquemment, et presque généralement, nous avons fait et répété, au moyen de ventouses scarifiées, de légères émissions sanguines dérivatives à l'épigastre, pour combattre en quelque sorte préventivement, au début, les nausées, les vomissements; à la nuque et le long du dos, contre la violente céphalalgie qu'accuse le malade; aux lombes, contre le *coup de barre*.

Les plaies superficielles, par des ventouses scarifiées appliquées près du début, donnent très-rarement lieu à des hémorrhagies; il n'en est pas de même des piqûres de sangsues, dont les plaies se rouvrent fréquemment et peuvent produire les hémorrhagies les plus rebelles.

Dans l'espoir d'agir plus directement sur les organes digestifs et sur le foie, nous avons essayé l'application, dès le début, de sangsues à l'anus, sans résultat bien appréciable.

Les frictions sont utiles; elles produisent généralement du bien-être au malade; elles nettoient la peau, aident son

fonctionnement, ses sécrétions, facilitent la circulation capillaire et par suite la circulation générale.

C'est aussi avec l'intention, dès le début, de nettoyer la peau de sa crasse et de ses microphytes, de désobstruer ses follicules sudoripares, de diminuer l'excès de température qu'elle révélait au thermomètre et de faire absorber par sa surface des substances médicamenteuses, telles que les hyposulfites de chaux ou de magnésie, l'acide phénique, l'acide azotique, etc., que nous avons fréquemment employé les bains.

La baignoire était, autant que possible, placée près du lit du malade; il y était plongé cinq à dix minutes, toutes les quatre heures pendant toute la durée de la maladie; l'eau était à une température d'environ 20°. Les plus grands soins étaient pris, par des infirmiers dévoués, pour éviter au malheureux patient toute secousse et pour lui donner dans le bain une position commode; mais il en résultait quelquefois pour lui beaucoup de fatigue, surtout à la dernière période. Comme avec d'autres médications, nous avons eu avec celle-ci des succès et des séries heureuses; mais ces succès, quelque encourageants qu'ils aient pu être, n'ont point été constants. En raison du personnel nombreux et spécial que ce moyen nécessite, nous n'avons pu le généraliser. Nous l'avons remplacé ordinairement, et avec avantage, par des lotions générales faites toutes les trois heures, avec des solutions des mêmes médicaments, souvent avec de l'eau vinaigrée ou acidulée avec du citron, à une température variable, suivant les indications fournies par le thermomètre appliqué sur la peau.

Les frictions avec le jus de citron nous ont paru bonnes; nous avons évité l'usage des corps gras; la glycérine soluble dans l'eau nous a servi préférablement d'excipient.

Nous avons fait l'essai des draps mouillés et provoqué la transpiration à l'aide de la chaux, suivant le mode de Trousseau. Nous en avons retiré peu d'avantages, et ces moyens demandent beaucoup de surveillance.

Les fomentations avec une étoffe de molleton ou de laine enveloppant le ventre et les reins, nous ont été très-utiles, soit pour faire pénétrer par la peau et de là dans la circulation de l'eau simple, de l'eau phéniquée ou chargée d'autres médicaments, soit pour produire sur les organes digestifs, sur les reins et la vessie, un effet émollient; mais, ici encore, il faut avoir soin de bien recouvrir les linges imbibés avec du taffetas gommé, de manière à leur conserver une température égale et à ne pas mouiller le lit du malade.

Tous ces moyens que l'impatience de soulager nous inspirait, sont sans doute d'une grande utilité et rendent de véritables services; mais ils ne s'attaquent pas directement au mal, et, en dépit de leur emploi bien dirigé, beaucoup de malades présentent bientôt les symptômes si désespérants de la deuxième période, dont le résultat est si souvent fatal.

Alors, le médecin aux abois s'attriste d'être souvent impuissant et recherche de nouvelles médications; il a hâte d'employer les substances non encore expérimentées et il est même disposé à accepter celles qui ne sont indiquées que par l'empirisme.

C'est ainsi qu'à l'hôpital militaire, nous avons cru devoir essayer sur des malades gravement atteints divers remèdes, souvent secrets, qui nous étaient transmis par les généraux en chef de l'armée, auxquels ils avaient été envoyés.

Ce n'a du reste jamais été sans contrôler ces remèdes sur nous-même, aux doses désignées par les expéditeurs, quand

leur composition n'était pas formulée. Nos résultats sur les malades ont été nuls.

Le *veratrum viride*, si vanté ces dernières années en Amérique et que M. le docteur Talpan nous avait dit, à Campêche, avoir employé avec un certain succès, pouvait, en effet, à priori, paraître avoir une heureuse influence en ralentissant la violence de la circulation à la première période; mais son effet sédatif constaté n'a eu aucun pouvoir sur l'arrêt des autres symptômes.

Nous avons dit que le *sulfate de quinine* nous avait paru constamment nuisible. Nous l'avons expérimenté en lavements, en frictions et même en injections sous-cutanées, dans la supposition que son absorption ne se faisait pas ou ne se faisait qu'incomplétement par la muqueuse gastro-intestinale malade, et les résultats n'ont pas été meilleurs.

Le même ordre d'idées nous avait conduit à l'administration de l'*acide arsénieux;* la liqueur de Boudin administrée dès le début n'a rien donné.

Après avoir lu un travail du docteur Paoli de Milan sur l'emploi des *hyposulfites* expérimentés sur des animaux contre les effets de l'absorption de matières en putréfaction, nous avons employé à diverses reprises, par la bouche, par l'intestin, par la peau, par des fomentations et par des bains généraux frais donnés plusieurs fois par jour, les hyposulfites de soude, de chaux et de magnésie.

Les résultats, d'abord heureux dans une série de cas, l'ont été beaucoup moins dans la suite.

La *liqueur de Labarraque* et l'*acide phénique* employés à petites doses en lavements et en fomentations nous ont semblé, dans plusieurs cas, contrarier heureusement certains symptômes typhoïdes se montrant dans certains cas où la maladie se prolonge.

Les *alcalins* nous ont paru nuisibles, et l'acétate d'ammoniaque, sur lequel nous fondions quelque espoir, n'a nullement arrêté la marche des symptômes dans les cas où nous l'avons employé ou vu employer, bien que, dès le début jusqu'à la fin de la maladie, il ait réussi à conserver à la peau une bonne sueur.

Les *acides*, au contraire, nous ont semblé mériter une certaine faveur ; nous avons employé dès le début, seuls ou concurremment avec d'autres moyens, l'acide sulfurique, mais surtout l'acide azotique, en limonade, en potions, en bains dans une baignoire en marbre que nous possédions à l'hôpital, en fomentations, en frictions.

Mais, malgré tous les efforts, la maladie marche souvent obstinément et il faut se tenir prêt à combattre les accidents de la deuxième période.

Au troisième jour, si l'état du malade est bon, si rien d'insidieux ne paraît se préparer, nous avons pensé qu'il était plus convenable de faire plutôt de l'expectation que de la médecine active, ou de continuer, mais à dose décroissante, les médicaments donnés jusqu'alors : toute perturbation à ce moment a été fâcheuse.

Il est important qu'à cette époque de transition difficile, le malade soit très-surveillé ; car, encouragé par un bien-être relatif, il est disposé à se lever, à prendre des aliments ; il en demande quelquefois avec instance. Cette sensation, hélas, est trompeuse : l'ingestion de toute substance alimentaire provoque aussitôt des accidents sérieux quand la maladie n'a pas avorté à la fin de la première période.

C'est à ce moment qu'il sera important de questionner souvent l'urine avec l'acide azotique et la chaleur, pour se renseigner sur la quantité d'albumine qui sera, en général, en rapport avec la bénignité ou avec la gravité des nouveaux symptômes.

A partir de ce moment, le malade avait besoin d'être vu quatre à cinq fois dans la journée, tant les symptômes étaient mobiles et insidieux et variaient suivant les formes de la maladie et les mille causes qui en changeaient la marche; ainsi, les moyens qui paraissaient bien indiqués à l'une des visites devaient souvent être modifiés quelques heures après.

En général, si la maladie n'a point encore cédé, il va s'agir de combattre des accidents, qui, effets de la maladie elle-même, vont devenir des causes graves d'accidents nouveaux.

La *diminution de la sécrétion de l'urine*, sa suppression, se montrent déjà souvent; dans le but de prévenir cette complication grave, nous avons cherché, dès l'invasion, à favoriser la sécrétion urinaire et à la maintenir constante par le nitrate de potasse, qui nous a paru insuffisant et même nuisible, par la liqueur alcoolique hollandaise dite *gin* (une cuillerée à café dans un litre d'eau acidulée ou de limonade). Ce dernier moyen a produit des effets certains : la sécrétion de l'urine s'est souvent prolongée beaucoup plus longtemps. Les frictions d'essence de térébenthine employées dans ce but n'ont rien produit d'avantageux.

Les *hémorrhagies* ne tardent pas non plus à se montrer.

En général, dès que la langue devient rosée de telle sorte qu'on serait disposé à en tirer un signe heureux, puis rouge ainsi que les gencives, c'est que l'hémorrhagie se produira promptement et que le sang ne tardera pas à suinter, plus ou moins abondamment, à travers les muqueuses; un linge promené sur la langue donnera déjà du sang. Contre les hémorrhagies linguale, buccale, contre les épistaxis, contre les hémorrhagies par les piqûres de sangsues, c'est la solution de perchlorure de fer, appliqué

presque pur, au besoin, qui nous a toujours le mieux réussi. Employé ainsi chez un malade qui perdait du sang à flots par la bouche, alors que déjà tous les autres symptômes étaient calmés, il a pu faire cesser cet accident, qui, à lui seul, aurait peut-être été mortel. En même temps, le perchlorure de fer, à faible dose, pour ne pas provoquer de révolte de l'estomac, était donné en potion à l'intérieur.

Quand les hémorrhagies étaient seules à persister, et que les autres symptômes ne s'aggravaient point ou diminuaient, nous espérions beaucoup. Nous nous attachions alors à soutenir les forces par des boissons toniques : la limonade vineuse surtout. Dans ce cas, quand la lutte se soutenait, les lavements avec du vin de Bordeaux plus ou moins additionné de bouillon léger, de poule ou de bœuf, prescrits avec tâtonnements, nous ont rendu de grands services et ont opéré des sortes de résurrections.

C'est aussi dans ces conditions que le quinquina est utile; mais, comme la plupart des médicaments, il est souvent rejeté de l'estomac qui n'assimile rien et qui semble même en être irrité.

L'écorce en décoction légère a été pour nous la préparation préférable à administrer par la bouche; elle était donnée en lavements quand l'estomac ne pouvait rien accepter.

Parmi les antispasmodiques que nous avons employés contre les accidents nerveux, ataxiques, le musc, l'éther, le bromure de potassium surtout, nous ont été utiles.

Contre les vomissements incoercibles, avec ou sans hoquet, ayant résisté à la potion de Rivière, l'application d'une vessie de glace, d'un vésicatoire volant à l'épigastre au moyen de la cantharide, ou plus souvent avec de l'ammoniaque, pansé ensuite avec le sulfate de morphine, une

injection sous-cutanée avec le sulfate de morphine à l'épigastre, en même temps que de petits morceaux de glace étaient placés dans la bouche, enveloppés dans la gaze, et que des cuillerées de potions additionnées d'une dose légère de codéine, ou de sulfate de morphine, ou de chloroforme étaient données, nous ont rendu fréquemment d'incontestables services.

Une révulsion pratiquée à la nuque et au haut des épaules a été aussi souvent utile pour combattre la somnolence et l'état comateux.

En variant ces moyens, en les combinant suivant la prédominance de certains symptômes, nous arrivions souvent à soutenir la nature dans ses efforts contre le poison violent qui était venu brusquement surprendre l'organisme.

C'est à la fois avec prudence et persistance qu'il faut les employer avec l'espoir du succès. La fièvre jaune est une maladie si aiguë que des forces latentes restent souvent en réserve ; mais, nous le répétons, toute intervention trop active, toute perturbation apportée par une médication un peu violente, sont fatales. Ainsi, ce n'est jamais sans préjudice que, dans les cas graves, nous avons vu donner du champagne glacé, par exemple, du cognac, du rhum, à la seconde période. Nous avons aussi remarqué constamment que tout effort de digestion de la part de l'estomac, même pour les liquides les plus légers, le lait, le bouillon, aggravaient la situation des malades, s'ils étaient donnés avant le moment, difficile à saisir, qui sépare la maladie de la convalescence.

C'est dans ces cas graves que nous avons eu souvent des succès en introduisant par le rectum des liquides d'abord antiseptiques, puis antispasmodiques quand dominait l'ataxie, puis successivement toniques et nourrissants avec de

la décoction de quinquina seule ou mêlée à du bouillon de poule, puis de bœuf, puis à de bon vin de Bordeaux.

Nous ne reprenions l'alimentation par l'estomac, jusqu'alors inerte, que lorsque les symptômes s'étaient amendés considérablement, que le combat paraissait terminé; encore ne donnions-nous d'abord que des *atole*, potages légers en usage dans le pays et consistant en des décoctions à l'eau, puis au lait, de farines diverses, de sagou préférablement.

La *convalescence*, à la suite des cas graves et compliqués, est pénible et longue; elle demande beaucoup de surveillance, de circonspection et de tâtonnements. Nous avons vu des accidents sérieux se présenter pendant la convalescence par suite du développement d'une néphrite, d'abcès dans les reins. Mais, contrairement à l'opinion qui a cours dans le pays, nous croyons les rechutes assez rares, et il n'y a que les personnes étrangères à l'art, qui, croyant la maladie terminée lors de l'amélioration relative du troisième jour, peuvent prendre pour une rechute l'apparition des symptômes graves qui se montrent lorsque la maladie n'avorte point et parcourt ses périodes.

Prophylaxie.

La fièvre jaune est une intoxication rapide; le poison est à peine dans l'organisme qu'il y produit de très-grandes perturbations que le médecin, à défaut de spécifique, est trop souvent impuissant à conjurer.

Ce que la thérapeutique n'a pu donner, il faut donc s'efforcer de le demander à la prophylaxie.

C'est par conséquent aux moyens propres à prévenir la fièvre jaune qu'il faut s'attacher surtout. Or, si l'on ignore en quoi consiste sa cause essentielle, on sait quelles sont les

conditions qui favorisent sa production, et ce sont ces conditions qu'il s'agit de combattre.

Le Mexique, pauvre de population, mais riche d'espace et de ressources, sera toujours pour les émigrants européens un pays recherché; les Français continueront à y être sympathiques, à y être accueillis comme ils l'ont toujours été. Il n'est donc pas oiseux de rechercher les mesures propres à opposer au développement de la fièvre jaune dans le port où les étrangers débarquent au Mexique.

D'autre part, le percement probable ees isthmes de Panama et de Téhuantepec, les communications de plus en plus nombreuses et de plus en plus rapides de la Vera-Cruz, de la côte orientale du Mexique et des Antilles avec l'Europe, l'Amérique et l'Afrique, donnent aussi un grand intérêt aux moyens qui seraient assez puissants pour amener l'extinction, dans l'un de ses plus grands foyers, d'une maladie transmissible et transportable.

Les principales de ces mesures, à l'exécution matérielle desquelles devraient en quelque sorte s'associer les nations intéressées, nous ont paru être les suivantes :

A. Dispositions d'hygiène publique à prendre à la Vera-Cruz, en dehors de la ville.

1° Combler les quelques fossés qui existent encore autour de la ville et dans lesquels stagnent les eaux pluviales pendant la saison des pluies.

2° Canaliser le Rio Tenoya et niveler les terrains, qui, dans la partie de la ville extra-muros, sont de véritables bourbiers dans la saison pluviale.

3° Surveiller en permanence la propreté de l'abattoir, les bonnes conditions de l'inhumation des cadavres dans le

cimetière, ces deux établissements se trouvant au vent de la ville pendant la saison épidémique.

4° C'est de ce côté de la ville, au nord, sous son vent pendant la saison épidémique, que devraient être portés les résidus et immondices de la ville, et non au sud; le chemin de fer américain se dirigeant vers Jalapa, devrait être utilisé pour les porter au loin où ils seraient en outre brûlés; les cadavres d'animaux seraient emportés au même lieu, et non laissés près des murs de la cité.

5° Dessécher les marais plus ou moins voisins de la ville. Leur canalisation exigerait d'immenses travaux difficiles à opérer sous ce climat brûlant; mais quand les capitaux de l'État et de la ville le permettront, construire, à partir du fort de la Conception vers Vergara, le long de la mer, dans la mer même, une digue solidement établie avec de la chaux hydraulique, digue qui empêche l'eau de la mer d'être emportée pendant les vents de nord bien au loin dans la vaste plaine au nord de la Vera-Cruz, et dans laquelle elle se mêle à l'eau douce. Elle sera aussi une barrière contre la sortie du sable de la mer et un obstacle à l'entretien des *médanos*. Des ouvertures seront ménagées de distance en distance pour donner passage à des conduits qui amèneront dans la mer les eaux de la plaine. Il en résultera la possibilité de fertiliser cette plaine au moyen du drainage et de couvrir peu à peu de verdure les médanos les plus voisins, d'assainir ainsi l'atmosphère qui entoure la ville. Nous tenons beaucoup à cette idée dont la réalisation aurait les plus heureuses conséquences. Le rapport de cette vaste surface indemniserait, sans doute promptement, des dépenses qu'occasionnerait la construction de ce grand et utile travail.

B. Dispositions d'hygiène publique à prendre dans l'intérieur de la ville.

S'opposer, en général, à toutes les conditions de malpropreté.

Nettoyage convenable des rues. Les immondices ne seront pas rejetées sur le côté des ruisseaux par le balayeur, mais enlevées.

Surveillance des égouts souvent engorgés, souvent obstrués par le sable, près de la mer.

Surveillance des conduits d'eau sale dans les maisons, et de l'entretien des fosses et des cabinets d'aisances, qui devront être le mieux fermés possible et dans lesquels, en temps d'épidémie, sera jetée de la solution de sulfate de fer.

Établissement d'un ou de plusieurs lavoirs publics, et, alors, défense de laisser écouler l'eau de lessive dans les rues. L'eau du Rio Tenoya canalisée et conservée près d'une des portes, pourrait être utilisée dans ce but, si l'eau du Jamapa devait être réservée pour l'alimentation.

Pavage de toutes les rues ou, au moins des ruisseaux, avec des pavés plats assemblés en une maçonnerie, de manière à éviter les dégagements telluriques, l'infiltration des eaux sales dans le sol et à rendre le nettoyage facile par ce lavage. — Provisoirement, les interstices des galets dont sont pavés les ruisseaux, pourraient être remplis avec de la chaux hydraulique.

Lavage à grande eau des rues avec de l'eau courante. C'est avec une véritable joie que nous avons vu arriver l'eau du Rio Jamapa à la Vera-Cruz. Pénétré que nous sommes de toute l'influence que l'abondance de l'eau doit

avoir sur la salubrité de la ville, nous avions plusieurs fois sollicité, près des commandants supérieurs, l'entreprise de cet important et utile travail qui était à l'étude depuis plus d'un siècle.

Quoique commencée et activée par l'initiative du gouvernement du pays, cette œuvre n'en restera pas moins comme s'étant réalisée par le fait de l'intervention française. Nous croyons fermement que l'abondance de l'eau apportera dans la santé publique de la ville une amélioration considérable, qu'elle pourra même contribuer beaucoup, pour sa part, à faire disparaître de la Vera-Cruz la fièvre jaune comme maladie endémique.

Surveillance permanente de la propreté des prisons et de tous les établissements publics, casernes, hôpitaux, etc.

Aucune inhumation ne sera faite dans les églises.

Pendant la saison chaude surtout, nombre limité de volatiles dans les cours et tenue convenable du sol de ces cours, qui devra être dallé; elles devront être lavées de temps à autre avec de la solution de sulfate de fer, dans les parties occupées par les animaux. Surveillance de la propreté des écuries.

Badigeonnage obligatoire, à la chaux, au moins tous les trois ans, de la surface extérieure des murs et des terrasses des maisons, et, beaucoup plus souvent, de la surface intérieure de ces murs, surtout en temps d'épidémie. De la chaux pourrait être donnée gratuitement ou à prix réduit aux gens nécessiteux.

S'opposer à l'infection des locaux dans lesquels ont été soignés des malades atteints de fièvre jaune, en faisant badigeonner les murs à la chaux, en en faisant laver le sol avec une solution de sulfate de fer, en faisant surtout désinfecter le matériel de la literie et les hardes des malades.

Dès le mois de septembre 1862, nous avons obtenu de faire détruire les effets des hommes décédés ; les effets des hommes guéris étaient lavés à la lessive, ceux en drap comme les autres. Après le départ d'un malade atteint de fièvre jaune, la literie, à l'hôpital, était aussi complétement changée et désinfectée.

Autant que possible, nous isolions les malades de fièvre jaune dans quelque salle bien aérée ; et pour qu'ils ne fussent pas frappés de frayeur en se voyant conduire dans ces salles réservées, nous en changions souvent la destination, ou bien, nous placions avec le malade atteint de fièvre jaune, des malades acclimatés ou indemnes. Par toutes ces précautions, nous avons vu diminuer l'infection nosocomiale et le nombre des cas se déclarant à l'hôpital, lequel était placé dans de mauvaises conditions d'aération.

Dans le cas où la ville jouirait d'un bon état sanitaire, et ne renfermerait pas de cas de fièvre jaune, elle devrait refuser de recevoir du dehors des malades atteints de cette affection, provenant des navires, ce qui n'avait pas eu lieu antérieurement. Les malades des navires pourraient être débarqués sur l'île Sacrificios, où un lazaret pourrait être installé. Les navires eux-mêmes, ayant eu des malades, ne seraient pas admis à entrer dans le port ni à avoir des communications avec la ville.

Si des cas de fièvre jaune existent dans la ville, les navires en rade devront s'isoler le plus possible, n'avoir de communications avec les habitants que rarement. On ne désignera pour les provisions et les corvées à terre, autant que possible, que des matelots ou des officiers jouissant de l'immunité et on ne les enverra que le matin de bonne heure. Le commandement devra redoubler de vigilance pour que le navire soit dans un état de propreté irréprochable.

Les locaux infectés devront être purifiés soigneusement, surtout celui où se sera déclaré le premier cas.

L'isolement des hommes atteints devra être aussi complet que possible; ils seront débarqués, si faire se peut, dans l'île; leurs vêtements et leur literie seront brûlés ou mis à la traîne, et l'emplacement où ils ont été malades, désinfecté.

Enfin, les navires s'efforceront de gagner le Nord avec la plus grande hâte.

Un ou deux médecins, appartenant à un comité permanent de surveillance chargé de tout ce qui concerne la fièvre jaune, auraient spécialement pour mission de visiter les navires, de vérifier les décès de fièvre jaune en ville, et de signaler à la Préfecture les mesures à prendre pour la désinfection des locaux. Ils demanderaient l'évacuation et la désinfection des maisons ou des locaux dans lesquels des cas de fièvre jaune se seraient montrés plusieurs fois de suite, et qui sont des foyers de la maladie.

En temps d'épidémie, les Indiens et les étrangers arrivant dans la ville, seraient prévenus, aux portes mêmes, qu'il y a danger pour eux d'y séjourner.

Pendant une épidémie à la Vera-Cruz, les localités voisines, surtout celles avec lesquelles la ville a de fréquentes communications, devront prendre des mesures analogues à celles indiquées pour la Vera-Cruz elle-même, soit pour s'opposer à la propagation de la maladie jusqu'à elles, soit pour en restreindre le développement si elle y apparaissait.

Le nombre des cas d'invasion et des décès serait publié officiellement chaque jour.

Hygiène spéciale des troupes.

Les chambres des casernes ne seront pas installées au rez-de-chaussée; elles seront blanchies à la chaux; la propreté de la literie devra être très-surveillée. L'installation dans les casernes de hamacs en toile que l'on replie le jour comme sur les navires, offre de grands avantages pour la facilité de l'aération et les soins de propreté, et pour laisser aux hommes une chambre disponible dans laquelle ils seront abrités dans la journée; les latrines surtout seront l'objet d'une surveillance particulière. Les fosses d'aisances dégradées et permettant des infiltrations au dehors, seront reconstruites.

On éloignera du quartier toutes les causes d'insalubrité; les effets des hommes et la sellerie seront transportés dans des locaux bien ventilés et désinfectés, le plus loin possible des chambres habitées.

Les magasins des effets portés seront écartés encore davantage, et leur garde sera confiée à des hommes acclimatés.

Autant que possible, on ne fera arriver des troupes non acclimatées qu'après la saison épidémique; si aucune raison grave ne s'y oppose, on en fera cantonner le plus grand nombre dans les villages voisins de la ville, à Médellin surtout, où ces troupes seront bien nourries, pour échapper autant que possible aux fièvres paludéennes qui sont là, comme dans toute la plaine marécageuse, plus fréquentes que dans la ville même.

Les troupes non acclimatées seront placées de préférence dans les casernes situées sur le bord de la mer et les plus salubres. Leur coiffure consistera en un chapeau de forte

paille, recouvert d'étoffe blanche, ou bien le képy sera recouvert d'un couvre-nuque.

Elles seront consignées dans l'après-midi. On évitera pour elles, autant que possible, les exercices violents et les corvées au soleil, lesquelles seront faites par les acclimatés.

Recommandation sera donnée aux sous-officiers de signaler de suite au médecin, à toute heure du jour ou de la nuit, tout homme non acclimaté paraissant atteint de fièvre. Pour éviter de nombreux retards, le malade suspecté sera porté à l'hôpital, et s'il y est constaté qu'il s'agit de fièvre jaune, les effets d'habillement et de literie du malade seront enlevés et désinfectés.

Une atteinte de fièvre jaune sera constatée sur le livret du soldat, et l'autorité supérieure s'attachera à composer la garnison d'hommes nés à la Vera-Cruz ou dans les villes du littoral, et d'hommes ayant déjà eu une fièvre jaune confirmée.

On veillera d'une manière particulière à la propreté de la peau des hommes, à celle de leurs effets, et, si l'abondance de l'eau du Jamapa le permet ultérieurement, on établira avec un grand avantage une grande piscine de natation dans la principale caserne, à l'ombre.

Nous avons pu constater tous les avantages de ces bassins construits par les Anglais dans leurs casernes de Kingston, à la Jamaïque, et de Hong-Kong, en Chine.

Hygiène privée.

Les étrangers, Mexicains, Américains et les Européens non acclimatés choisiront, autant qu'ils le pourront, pour venir s'établir dans la ville, les mois d'octobre et de novembre.

S'ils débarquaient à l'époque d'une épidémie, ou si, pendant qu'ils sont dans la ville, une épidémie de fièvre jaune y éclatait, ils agiront sagement en s'éloignant au plus tôt pour se porter sur un point à l'abri de la fièvre jaune. La Soledad, Médellin offriront relativement, presque toujours, beaucoup plus de sécurité que la Vera-Cruz. A Orizaba et Jalapa ils seront hors de toute atteinte.

Ils rechercheront un hôtel bien situé et, dans cet hôtel, une chambre sur une place ou sur la rue et non sur les cours. Ils logeront, autant que possible, seuls et non en commun avec d'autres personnes.

Il sera toujours préférable d'habiter une bonne chambre dans une maison bourgeoise bien tenue; ils fuiront les rez-de-chaussée, les entresols et les ruelles. Ils feront bien de se rapprocher le plus possible de la mer et de la partie nord de la ville.

Ils éviteront de garder dans la chambre le linge sali pendant le voyage ou pendant la traversée et de nombreuses malles d'effets déjà mis en usage.

Ils fermeront leurs fenêtres la nuit. En temps d'épidémie, un vase propre à laisser dégager quelques vapeurs d'acide phénique, sera placé sous le lit.

Leurs vêtements seront en rapport avec le climat; ils éviteront d'en avoir de trop chauds; ils se couvriront convenablement par les vents de nord. Ils éviteront surtout d'aller à la pluie et de garder des vêtements ou des chaussures humides, d'avoir des suppressions brusques de la transpiration. S'il leur arrivait d'avoir leurs vêtements mouillés, ils pratiqueraient des frictions avec de l'eau-de-vie sur le corps, comme il est d'usage de le faire dans le pays.

La propreté de la peau, celle du linge de corps, sera bien

surveillée, et dès l'arrivée des bains légèrement tièdes et courts, tous les deux à trois jours, ou des lotions générales faites tous les jours, seront avantageuses.

Dans le but de diminuer l'absorption du poison morbigène de la fièvre jaune, nous avons fait huiler la peau chaque jour chez 4 hommes nouvellement débarqués, en novembre 1862, avec de l'huile d'olive, et, en octobre 1866, chez deux autres hommes avec de l'huile phéniquée. Parmi les quatre premiers, l'un a été gravement atteint, mais a guéri ; un deuxième a eu plusieurs accès de fièvre intermittente ; les autres n'ont rien eu. Ceux frictionnés avec de l'huile phéniquée ont traversé deux mois sans maladie, puis sont partis. L'acide arsénieux, que nous avons donné dans le double but d'empêcher l'infection palustre et l'atteinte de la fièvre jaune, ne nous a pas donné de résultats concluants. Le sulfate de quinine et le vin de quinquina, administrés préventivement aussi à beaucoup de nos soldats, ne les ont pas préservés de la fièvre jaune.

Le régime sera convenable ; on évitera avec soin tous les excès, les alcooliques en particulier.

On tiendra le ventre libre, non avec des drastiques, mais au moyen de quelques lavements et par des boissons tempérées, limonades, sangrias convenablement préparées (vin rouge, citron avec zeste, sucre et eau).

On évitera de sortir pendant les heures où la chaleur est vive, de faire des marches prolongées, au soleil surtout. La coiffure sera avantageusement recouverte d'une étoffe blanche et sera disposée de manière à garantir la tête de l'action du soleil.

En terminant, nous devons le dire, c'est avec intention que, dans tout ce qui a rapport ci-dessus à la prophylaxie et aux mesures d'hygiène, nous sommes entré dans des

détails pouvant paraître sans importance et touchant à la banalité, tant nous sommes convaincu qu'ici tout a sa valeur, et que ce n'est que par l'observation de la totalité des mesures que des résultats complets peuvent être obtenus.

Telle est, en somme, l'analyse des faits principaux relatifs à la fièvre jaune que nous avons observée à la Vera-Cruz, faits qu'il est peut-être utile de consigner ici, parce qu'ils se sont produits dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, celles de la guerre et du passage en un même point d'un nombre d'hommes considérable et de races différentes.

Paris, septembre 1875.

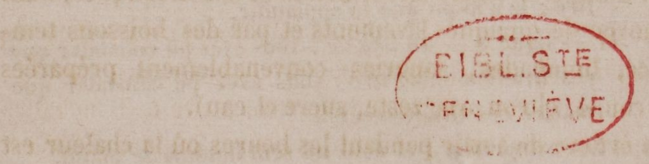


TABLE DES MATIÈRES

CORRIGENDA

Page 40 — ligne 31 — *au lieu de :* je n'ai pu m'applaudir; *lire :* je n'ai pu que m'applaudir.

— 41 — ligne 9 — *au lieu de :* vous avez pu constater que ces tiraillements; *lire :* vous avez pu constater que malgré ces tiraillements.

— 42 — *supprimer :* et dont un seul homme se plaint.



PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

